Desbois
043A
v.3
SMRS

PQ
2193
.B36
P67
1944
v.3

LA PORTE DU SOLEIL.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT,
à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

LA PORTE

DU

SOLEIL

PAR

ROGER DE BEAUVOIR.

3

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS.
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laportedusoleil03beau

XXIV.

LA MONTRE.

Départ de Madrid. — Le *visa* d'un passeport. — Notre-Dame d'Atocha. — La prière d'un *escopetero*. — La montre volée. — Jose Maria. — La redingotte.

A M. A. Karr.

D'Ocana, 29 *octobre* 1841.

Ce matin nous avons quitté Madrid. Rien ne s'opposait plus à ce départ désiré, rien, excepté le *visa* de la chancellerie espagnole, faisant suite à celui de la chancellerie française...

En France, on croit ce double *visa* une chose facile, mais les difficultés innombrables que la police castillane se croit en droit de susciter aux étrangers, se compliquent encore de la nullité de notre ambassade. La chancellerie française et la chancellerie espagnole se regardent comme Tristapatte et Marécot dans leur peau d'ours, aucune n'ose avancer. L'échauffourée de Léon rendait les Français suspects, un envoyé de M. Pajeot vint donc me prévenir que le secrétaire d'État de Madrid ne me laisserait pas partir avant trois jours.

— Trois jours! c'est bien long, repris-je, Monsieur le chargé d'affaires n'aurait-il pas assez de trois heures?

— Monsieur le chargé d'affaires de France, poursuivit l'envoyé, ne peut prendre sur lui d'obtenir votre passeport.

— C'est juste, j'oubliais, il n'a pu même

obtenir les siens dans la nuit du 7 ! j'attendrai. Seulement je n'attendrai que trois heures.

— Et après ces trois heures ?

— Après ces trois heures, je partirai à mes risques et périls : dites cela à M. Pajeot.

L'envoyé de la chancellerie française s'en fut l'oreille basse rapporter ma réponse aux bureaux de l'ambassade. Pendant ce temps, désirant prendre mon mal en patience, je pus visiter encore une fois Madrid à vol d'oiseau, Madrid où je venais de passer un mois.

Dans ce mois j'avais vu une course de taureaux, une émeute au palais, et une exécution, c'était assez. Je me souvins alors que je n'avais pas visité l'église de Notre-Dame-d'Atocha.

Il y avait peu de mantilles au Prado quand je le traversai, le Prado était muet, ce n'é-

tait pas l'heure de la promenade, l'heure des éventails et des regards mis en jeu. Quelques rares *aguadores* presque tous de Galice et la tête bardée du classique mouchoîr, dormaient auprès de la fontaine de Cybèle. Sur un banc de pierre, un vendeur de raisins et un miliciano faisaient seuls la conversation. Neuf heures sonnaient à la Porte du Soleil, je me dirigeai par le Prado vers l'église de Notre-Dame-d'Atocha.

Ce temple Espagnol est blanc et nu, il n'a rien de l'éclat doré des autres églises ; nul retable d'or, nulle Vierge à robe de perles ; il est l'humble desservant de Saint-Louis, de Saint-André et de Saint Isidore de Madrid, mais il y a une file de drapeaux à sa voûte, comme aussi dans ses chapelles quelques béquilles et des bras de bois en forme d'ex-voto. Une vieille femme accroupie sur ses genoux suivant l'usage espagnol, priait

ardemment la vierge. Derrière elle un homme se tenait debout, et cet homme, je le reconnus, car ce n'était pas moins que l'*escopetero* de notre voiture, il m'avait rendu visite la veille en me demandant si je ne faisais pas route avec lui pour Séville.

— Voici ma mère, me dit-il tout bas en me montrant la vieille à laquelle il donna la main pour se lever de sa natte au sortir de l'église. Nous partons à onze heures, ai-je l'honneur d'escorter votre seigneurie?

L'escopetero chargé de protéger la diligence en cas d'attaque est pour l'ordinaire un ancien bandit retiré du commerce, celui-ci avait trente ans.

C'était un homme élancé, mais vigoureux, son petit chapeau de *majo* coquettement posé sur l'oreille, sa veste ornée d'une infinité de boutons; il portait la guêtre et le panta-

lon à bande de velours, connu sous le nom de (*calzon de campo*), ce pantalon recouvre ordinairement un maillot de laine bleue, culotte ornée de houppes noires au genou; l'*escopetero* le portait-il ? je le présumai, car il était mis avec la recherche fanfaronne qui caractérise l'Andalousie. Il donna le bras à sa mère, une figure ridée comme un véritable portrait du Ribera et dont la pâleur ressemblait à celle d'un vieil ivoire; puis, me montrant à elle en souriant :

— Merci, lui dit-il, merci d'avoir prié pour votre fils et ce *caballero* qui peut et doit compter sur mon escopette.

En parlant ainsi, il jetait un regard d'orgueil sur sa cartouchière qui, j'allais oublier de vous le dire, remplaçait sa ceinture et me plut singulièrement. Elle était de beau cuir jaune, piquée çà et là sur tout le tour de fleurs en soie; dans les tuyaux de cette écharpe

guerrière dorment les cartouches espagnoles, il y en a vingt-cinq pour le moins.

— La route de Madrid à Séville serait-elle mauvaise? demandai-je à l'*escopetero*, quoique je prévisse d'avance sa réponse.

— *Muy mala*, *senor*, *muy mala*! nous avons surtout un passage, c'est *Puerto Lapiche*, mais ce n'est qu'à notre second jour de route, vous pourrez dormir jusque là.

— Et après *Puerto Lapiche?*

— Le troisième jour, nous avons encore *Santa Cruz de la Mudela;* mais, en ce lieu, vous acheterez de charmants couteaux, voilà une arme défensive, n'est-ce pas, ma mère? dit-il en se retournant vers la vieille femme et en lui montrant sa *nabaja*, couteau fort long et fort large, emmanché dans une corne luisante et fine qui sortait de son gousset à grelots.

— Y a-t-il longtemps que tu fais le métier d'*escopetero* ?

— Six ans, senor, et, vous le voyez, je n'y ai perdu encore aucun de mes membres. Loin de là, j'ai tué trois voleurs à Baylen.

— Tu m'avais dit six, *hijo* (mon fils !), lui dit sa mère en le regardant de cet air de doute dont Falstaff est écouté après sa bataille.....

— Trois ou six.... ma foi, je ne sais plus trop. Senor, prenez-y garde, et si vous avez, comme je n'en doute pas, une bourse ou une montre, faites-la glisser dans votre botte gauche, à moins que vous ne préfériez me les confier à toutes deux, à moi Jeronimo Lopez, natif de Villalta, quand nous passerons Madrilejos!

J'allais remercier mon nouveau protecteur de l'honnêteté de ses intentions et me confier à sa garde, quand je vis accourir vers moi à

toutes jambes le domestique italien de ma *fonda* qui m'apportait un papier ployé en quatre, ce n'était rien moins que le *visa* de la chancellerie française au bas de mon passeport. Le *secretario de estado* avait signé sur les sollicitations de M. Ligier, le chancelier de notre ambassade. Les trois heures se trouvaient réduites à une simple demi-heure.

— Voilà qui est convenu, dis-je à l'*escopetero*, je pars sous ta garde, mais tu peux être tranquille, brave Jeronimo Lopez, tu ne brûleras pas une cartouche en mon honneur. Les bandits des alentours de Puerto Lapiche ne peuvent rien sur nous, ne viens-tu pas de prier Notre-Dame d'Atocha ?

— Mais au contraire, seigneur, je viens de prier la Vierge qu'elle nous en fît rencontrer.

— Que me dis-tu là ?

— Certainement, ce sont mes petits profits. N'être pas attaqué ! fi donc, c'est déshonorant. Il ne se passe pas de fois que je ne tire ma poudre à ces corbeaux, mais, encore un coup, je serais mis à rien dans l'estime de mes semblables si je n'avais pas ma petite attaque à raconter !

Et Jeronimo Lopez riait en me montrant ses dents blanches, pareilles à celles d'un jeune loup; il était menteur, fanfaron, andaloux; enfin tous les vices du cher pays que j'allais voir, il les possédait en propre, et ne les eût pas quittés pour un empire. Mais aussi il était spirituel, éveillé, coquet, il me reconduisit jusqu'à mon hôtel en me donnant le salut d'usage d'un air narquois.

Baya usted con Dios, caballero ! (allez avec Dieu, cavalier !)

La protection divine était de nature à me

rassurer plus que la sienne, et pourtant que devais-je penser de son horrible prière à Notre-Dame d'Atocha? Quelques visites d'adieux indispensables me firent gagner bien vite l'heure de onze heures, heure sacramentelle des départs pour Séville. Un de mes amis d'Espagne, don R..., voulut bien me conduire avec mes bagages dans sa calèche jusqu'à la *carrera* San-Jeronimo, la rue de la diligence. Je passai pour la dernière fois devant la Porte du Soleil.

Je crois vous avoir dit que c'est le lieu de Madrid où fourmille le plus de monde; les faiseurs de nouvelles, les barbiers retirés, les émeutiers de révolutions, les espions et les filous tout s'y trouve. Sous chacun de ces manteaux d'amadou qui se pavanent arrogamment au soleil, il y a une pensé fixe, celle de ne jamais travailler ou de travailler le plus commodément qu'il se pourra. Or, de

toutes les manières, la plus facile et la plus lucrative à coup sûr, c'est l'escamotage; pour mon compte, je ne croyais pas les fils de la Castille si versés dans cette étude.

Voici le fait :

Le départ de la diligence de Séville attirant beaucoup de monde, deux fois le double du monde de Paris dans la cour des Messageries, — le coin de la *carrera* San-Jeronimo devient tout d'un coup une Bohême sans nom, un composé de gens honnêtes et de filous, comme en notre belle capitale de France, à la police près qui n'a ici l'œil ouvert que la nuit, et consiste dans l'uniforme, la lanterne et la pique du *sereno*. Voici donc qu'au moment où je me voyais serré, étouffé presque, suivant la mode castillanne, entre plusieurs accolades données et rendues vivement autour de moi, on m'appelle au bureau pour payer l'excédent de mes bagages, cet

excédent se nomme *arroba*. Le véritable excédent était sans doute ma montre, car en fendant la foule pour me rendre près des commis, on vient de me la subtiliser avec une grâce charmante *(con mucha destrezza)*, c'est le mot du *zagal* (postillon des mules) en me voyant ainsi volé. J'allais m'élancer sur le marchepied de la voiture, quand je m'aperçois du larcin ; mes amis viennent à moi, je leur apprends en deux mots ma mésaventure. Là dessus doléances, et demande formelle adressée par eux, celle du signalement obligé de ma montre. — Une montre de Breguet et une chaîne de chez Janisset, qui eût compris, ces noms dans Madrid? Je me suis contenté de leur serrer la main et de regarder l'heure à l'horloge de la Porte du Soleil, ce cadran immense si commode pour les voleurs, qui prenaient le mien comme diminutif.

— Cela vous fera un chapitre de voyage, me dit sir Georges avec qui je devais partager *la berlina* (coupé). Dans sa qualité d'Anglais, sir Georges avait été plus prudent que moi, il avait vendu sa montre de la veille.

— Je ne suis pas assez heureux pour écrire à cinqs cents francs la page, c'est le prix de ma montre et de ma chaîne.

— Une montre, en Espagne, c'est du luxe, reprit-il quand la diligence roula. N'avez-vous pas les cloches des églises et leurs cadrans? En définitive ce n'est pas vous, ce sont les voleurs qui sont volés.

— Comment cela?

— Certainement. Votre montre, selon toutes les probabilités, était dévolue aux brigands de grand chemin, en cas d'attaque. Les filous de Madrid qui viennent de vous la prendre font grand tort à ces pauvres gens leurs aînés. Ici sachez-le, les races ne se mê-

lent jamais, en revanche elles se gardent bonne rancune. Ainsi les Cartouche de la route de Séville qu'on nomme *ladrones* en voudront aux *muchachos* de Madrid pour ce beau trait-là. *Muchachos!* (petits garçons)! c'est ainsi qu'ils nomment les apprentis de Madrid, ils font fi de leur jeunesse.

— Quant à moi, je les trouve passablement avancés.

— Si vous vous souvenez de la rue de Tolède à Naples, vous devez les trouver cependant bien en retard.

— On ne m'a jamais volé rue de Tolède, repris-je.

— Parce que vous n'avez pas voulu. Il suffit de désirer.

— Merci du souhait!

— C'est affaire de goût. En 1832, je fis rencontre, à Naples d'un brave Allemand qui s'y ennuyait comme un prince. Il ne l'était

pas, il n'était que baron. Il passait son temps à courir le Môle ou les boutiques. Désespérant de rencontrer une aventure, il s'était prescrit une singulière promenade pour divertissement. Matin et soir, mais le soir surtout, il allait rue de Tolède, — la rue de Naples où l'on fait le mieux le mouchoir, — et là il éprouvait une joie inexprimable en sentant la main furtive d'un lazzarone enlever un de ses foulards... Il ne revenait jamais plus heureux à l'hôtel de la Victoire que lorsqu'il lui en manquait deux ou trois...

— Si du moins votre montre, *senor caballero*, avait été prise par Jose Maria, le fameux voleur! reprit notre troisième voyageur du coupé, un officier de la *guardia* qui se rendait à Séville. C'était là un joli sujet, un voleur aimable, élégant! Les mendiants lui demandaient l'aumône dans les rues en l'appelant *senor ladron*! (monsieur le voleur!) Il ha-

billait sa troupe comme un directeur de théâtre. Mais, j'y pense, reprit l'officier, il vous eût donné sa montre, celui-là, au lieu de vous la prendre, j'en suis sûr !

L'officier me dit cela d'un ton sérieux. Vous le voyez, je commençais déjà mon apprentissage aux belles mœurs d'Andalousie. Ce militaire était vaniteux, brossé, pimpant; il tirait à plusieurs reprises un petit miroir de sa poche, et se peignait amoureusement la moustache. Il allait en congé à Séville, et feuilletait parfois un vieux livre de poste avec des gants-paille dignes d'un dandy français de l'Opéra.

La tenue de notre mayoral, qui se nommait *Alejo* (Alexis), n'était ni moins nouvelle, ni moins fringante. Il portait la veste andalouse, les deux mouchoirs pendant de chaque côté de la veste, une cravate passée dans une bague en diamants jetant l'éclat le plus vif.

Il est vrai que cette bague était fausse. Une *manta* (manteau de laine) d'étoffe bariolée reposait à côté de lui. Le *zagal* (postillon) avait des souliers beurre-frais, une cravate orange, et un petit peigne d'écaille à la queue.

Nous sortîmes par la porte de Tolède, et un pan de mur écroulé me fit voir une dernière fois cette campagne grise et triste de Madrid, plantée çà et là d'arbres aussi noirs que le cyprès.

Madrid, la ville neuve de Charles III, est vraiment une ville épigrammatique, puisqu'elle a placé d'hier la statue de Cervantès devant la chambre des cortès, au coin du Prado. Cette statue de Miguel Cervantes a l'air de narguer les faiseurs de lois, ces Don Quichotte de la phrase. Je dis adieu de la main aux honnêtes industriels de la carrera san Jeronimo, et pensai avec tristesse aux

cinq jours qu'il me faudrait passer dans la diligence. Cinq jours et cinq nuits pour aller de Madrid à Séville ! jugez du peu !

Il est vrai que cette route de Séville offre des haltes piquantes. C'est Aranjuez, la résidence des princes et des sangliers; c'est Ocana, c'est la Manche, pauvre et nue comme un lépreux du moyen-âge; c'est l'Hospitalillo et la Carolina, colonies étrangères jetées sur le sol d'Espagne par Pablo Olavidès; c'est Andujar et Cordoue.

Cordoue ! ce nom seul vous fait rêver; on se représente la forêt de colonnes plantée par le Maure dans une église, le *patio* d'orangers dignes du temps d'Abderame, un temple, enfin, qui a plus de piliers qu'il n'y a de jours dans l'année.

L'officier de la garde tenait toujours son livre de poste, sir Georges fumait, nous courions, entraînés par nos huit mules, vers

Aranjuez... L'*escopetero*, descendant de l'impériale où il se trouvait niché, s'en vint me prier poliment, à une halte de la voiture, de lui dire l'heure. Quand je lui eus raconté le vol de ma montre :

— *Senor caballero*, reprit-il, que vous avais-je dit? Nuestra-Senora-d'Atocha est une vierge qui m'exauce toujours. Ceci est d'excellent augure pour le voyage! Et il se signa dévotement.

— Voilà qui va bien, dit-il au mayoral à voix basse, et croyant sans doute que je ne comprenais pas l'espagnol, maintenant, qui est-ce qui a fait le coup?

— Le petit Curro, dit le mayoral, j'en mettrais ma main au feu. C'est mon filleul et il va fort joliment.

— A moins que ce ne soit Cristobal, mon frère de lait! il a ramassé l'autre soir huit éventails au sortir de la comédie.

— Decidément, reprenait le mayoral, ces Français sont surprenants ; ils voyagent ici sans chaîne de sûreté !

— Que donnerez-vous aux *rateros* (voleurs) s'ils nous attaquent avant d'atteindre la Carolina ?

— Tu ne sais donc pas qu'il y a deux négociants dans l'intérieur, ils sont armés comme l'officier de la *berlina*.

— Vous croyez?

— Certainement, sans compter que je m'en vais prendre à Aranjuez une cargaison soignée.

— Laquelle?

— Trois *milicianos* qui vont à Séville.

— Miséricorde, Alejo ! vous ne voulez donc pas que les voleurs nous attaquent? Nous marchons avec une armée ! Les temps sont durs, mayoral ; moi qui vous parle, j'ai

fait souvent ici le coup de fusil la nuit contre les gardes des forêts du roi.

— Silence, j'aperçois Aranjuez; remonte sur ton siège, et tiens tes escopettes couchées comme deux rames sur la voiture, cela fait bon effet, Jeronimo!

— Vous avez raison, nous boirons une *copa*, et, comme les nuits sont fraîches, j'irai après demander à mon oncle Miguel la redingotte que je lui ai laissée il y a trois mois. Je vous conterai, en partant d'Aranjuez, comment elle est devenue ma propriété!

XXV.

Aranjuez,

A M. Jules Lacroix.

Le site du palais. — La vieille. — Les couteaux. — Le prince de la paix.

Aranjuez est à sept lieues de Madrid, sept lieues de pays s'entend.

C'est ici le cas de vous parler des *châteaux en Espagne* et de cette locution qui a fait le tour du monde. D'abord il n'y a pas, à pro-

prement parler, de châteaux en Espagne, ce sont des maisons, des *sitios*, et c'est la rareté même de ces édifices, n'ayant rien de féodal et ressemblant presque toujours à un pavillon de chasse agrandi qui a fait germer le proverbe : *Bâtir des châteaux en Espagne*. Ajoutez à cela le valeureux héros de la Manche, l'honnête Don Quichotte voyant un château dans chaque moulin, et vous aurez la clé de cette moquerie positive.

Non, l'Espagne d'hier, l'Espagne des Charles-Quint et des Philippe n'a point de châteaux comme la France ; elle n'a point Amboise au balcon de fer, Chambord aux dômes d'ardoise, Versailles, Eu, Saint-Germain, et toute la ceinture de l'Anjou, de la Bretagne, de la Loire, de toutes les provinces, enfin, vassales autrefois de leurs seigneurs. L'Espagne n'a que des ruines de châteaux bâtis par le Maure, des monceaux de pierre

que le doigt d'un mayoral ou d'un guide montre épars çà et là au voyageur. Aranjuez, le Pardo, la Granja, Vista Allegri, sont des caprices de décor ; l'Escurial une large tombe adossée à une montagne de neige. Les châteaux en Espagne sont donc un mirage qui fascine l'œil du touriste prévenu, ils n'existent pas.

Aranjuez est un *sitio real* (maison de plaisance du roi) qui est devenu bien vite une sorte de petite ville. Autant le désert qui suit Madrid attriste la pensée, autant les aspects riants et les arbres de haute-futaies qu'on rencontre avant la résidence royale embellie par Charles IV, le roi chasseur, celui qu'ils nomment encore ici *el cazador*, disposent l'œil agréablement. Après le Ponte Larga, que vous traversez sur le Xarama et qui vous montre orgueilleusement les griffes de ses quatre lions de pierre, vous apercevez des

rues vastes et plantées comme une promenade de Rotterdam ou d'Harlem, un palais à pierres rouges entouré de jolies fabriques, un nombre infini d'orangers taillés en boule, des statues et des fontaines moins belles qu'à Versailles, mais partout des indices du goût dominant de Charles IV, des rocailles, des amours sur des dauphins, des espaces octogones, des gazons taillés comme au temps de Louis XV et de Louis XVI. Le palais n'a rien d'éclatant à l'extérieur, ici nulle autre émotion que celle de rencontrer des arbres, des jardins, des avenues, toutes les merveilles de la végétation baignées par un fleuve. La situation est humide en juillet principalement; la cour, quand il y avait une cour, n'y résidait, dit-on, que jusqu'à la fin de juin; alors les jardins n'étaient même ouverts que passé midi ; le peuple allait visiter les peintures à fresque de la salle à manger, les îles,

les cascades, les petits lacs, tout ce que le travail successif de plusieurs règnes a su arracher au sol, et créer sur ce val féerique. Le château regarde le Tage, et l'admiration des Espagnols est aussi effrénée pour le fleuve que pour les plantations qui vous y conduisent. Les arbres en Espagne sont chose si rare, si étrange, que la résidence verdoyante d'Aranjuez a lieu de surprendre en effet. L'honnête Castillan, qui relaye en cet endroit, regarde ces ondes et ce feuillage avec tout l'orgueil d'un conquérant, il sait que des tuyaux conduisent l'eau dans le trou creusé au pied de chaque arbre, que plusieurs millions ont fait ces jardins, ces arbres du Nord, ces plantations qui, à part les orangers, n'ont rien à coup sûr d'espagnol. Imaginez, en effet, un système d'irrigation plus subdivisé encore que celui du génie Moresque à Grenade, plus mesquin, plus forcé, —

vous avez Aranjuez. Près de ces cascades passaient des ministres comme Grimaldi, sur ces gazons bondissaient les daims de Charles IV ; de ce balcon, Ferdinand VII promettait les taureaux au peuple. Si les sangliers, malgré le dire de Henri Swinburne, ne se montrent guère dans ces rues d'Aranjuez pendant l'hiver, on y rencontre encore du moins des vieilles mendiantes assez laides. Celle que je viens d'apercevoir avait plus de quatre-vingt-six ans, c'est une sorte de catalogue vivant, incroyable, de tous les personnages qui ont visité Aranjuez.

— Sous Ferdinand VII, me dit-elle, ce domaine royal et ce village étaient encore bien tenus, maintenant ses magnificences n'existent plus que dans les souvenirs de celle qui vous parle. Elle aussi, elle y a tenu sa place et peut-être plus que vous ne semblez le croire.

— Comment cela ? dis-je à la vieille mendiante, en lui donnant le bout d'un cigarre presque éteint que j'allais jeter.

Elle le ramassa, le broya dans ses dents avec précipitation, puis ayant réduit la feuille en poudre, elle me demanda une feuille de mon carnet pour s'en composer une cigarette à l'instant même... Après avoir aspiré quelques gorgées de tabac, elle s'assit sur le marchepied de la voiture, et me regardant avec ses petits yeux de sorcière :

— Quand j'étais petite, nous dit-elle, c'est à moi que Charles IV achetait les couteaux dont il remplissait toujours ses poches pour la chasse. Ces couteaux sortaient de la fabrique de Madrid, et le roi, en coupant une branche dans le jardin *del Principe*, se blessa avec l'un d'eux. Le soir même il eut la fièvre; on répandit le bruit dans Aranjuez que j'avais vendu au roi un couteau empoisonné.

Empoisonner Charles IV! moi qui pleurais tant le jour de son abdication dans ce même palais! La reine Maria Luisa me fit venir cette fois et me frappa la joue de son éventail.

— Antonita, me dit-elle alors, tu es une bonne fille, le roi a planté lui-même un grand nombre d'arbres à Aranjuez, il y met une superstition véritable. Te voilà perdue avec ton couteau. Je veux bien croire à ton innocence. Ce soir, le roi se promènera en carrosse le long de l'avenue avec son premier ministre, je serai à cheval avec mon écuyer ordinaire devant l'équipage royal; dès que tu me verras arrêter sous le prétexte d'arranger les boucles de ma selle, cours hardiment aux portières dont les mantelets seront levés, et prie Sa Majesté de t'entendre. Sans cela, il y va pour toi de la prison!

J'étais anéantie, immobile... je suivis tou-

tefois le conseil de la reine, mais il me porta malheur. L'équipage royal longeait la *calle de la Reyna*, cette belle avenue que vous voyez et qui va en ligne droite depuis les portes du palais jusqu'au Tage, quand sur un signe de Maria Luisa, je me présentai à la portière du carrosse.

— *Fuera, fuera!* (dehors!) cria le roi; encore cette maudite *gitana!*

— Je suis innocente, m'écriai-je.

— Au diable! reprit le roi en ouvrant la veste de buffle qui lui servait pour la chasse; qu'on me *gante* cette folle! Voilà ton couteau, poursuivit-il en le tirant de sa poche, et en me le lançant au visage.

Il était alors d'une humeur exécrable; le froid et la pluie avaient rendu sa chasse du matin si mauvaise, que ce jour-là était sans doute marqué de noir sur son calendrier.

— Vous ne voulez plus de mes cou-

teaux? repris-je; vous prétendez, Sire, que j'ai voulu empoisonner Votre Majesté!... Eh bien, croirez-vous maintenant à mon innocence?

Et saisissant le couteau, je me fis au bras une entaille si profonde, que le sang rejaillit sur les panneaux du carrosse...

La reine Maria Luisa poussa un cri, Charles IV donna ordre à l'un de ses postillons de piquer des deux; mais, par un remords qui devait se faire jour naturellement dans l'âme d'un tel prince, il revint bientôt sur ses pas, après avoir commandé à son *zagal* de tourner sur la grande place de San-Antonio. Les galeries de cette belle place, ses fontaines et jusqu'à sa chapelle dont la silhouette blanche se détachait sur la verdure du mont *Parnaso*, furent bientôt couvertes de curieux.

— Antonita, dit le roi, tu es une brave

fille ; je déclare devant tout le peuple d'Aranjuez que non-seulement tu n'as pas voulu m'empoisonner, mais que tu verserais, au besoin, ton sang pour ton prince. Je t'établis de ce jour gardienne et concierge de la *casa de Labrador*, lieu de plaisance fondé en ce lieu même par notre gracieuse et souveraine volonté. Tu soigneras les marqueteries en platine, les peintures, les meubles, et tout ce qui constitue les ornements de ce pavillon. Seulement, Antonita, plus de couteaux, j'ai là-dessus mes idées fixes !

Et cela dit, je le vis passer, mettre bientôt pied à terre, et se rendre à l'île formée par le bras du Tage au nord du palais. La senteur des arbres s'épandait au dessus des fontaines, les galères richement ornées couraient sur le fleuve, les courtisans suivaient les sinuosités décrites par la barque du roi... Hélas ! quand plus tard il se vit forcé d'abdi-

quer, ce roi, quand, abaissant les yeux sur ce val d'Aranjuez, il se souvint avec amertume du temps heureux *où il n'était que prince des Asturies;* quand il dit adieu à ces orangers, à ces bois, à ces beaux arbres au mois de mai 1808, il ne voyait plus auprès de lui une pauvre bohémienne comme moi pour conspiratrice, il voyait son propre fils! Don Ferdinand — on le disait ici du moins — était écarté de la cour par les intrigues d'un favori puissant, le prince de la Paix, don Emmanuel Godoy, duc de la Alcudia!

La haine du peuple poursuivait le prince de la Paix, en même temps que son amour éclatait pour Ferdinand. C'est alors que je vis le roi Charles IV se montrer à ce balcon et déclarer qu'il abdiquait en faveur de son fils... J'étais là, Monsieur, moi qui vous parle; le peuple, enthousiasmé, cria à plusieurs reprises : Vive Charles IV! vive Ferdi-

nand VII! vive le père et le fils! Mais lui, mais le roi, mais Charles IV me trouvant alors sur son passage dans l'une des galeries du palais :

— Antonita, s'écria-t-il, c'est en ce jour-ci qu'il me faudrait l'un des couteaux que tu me vendais jadis, le prince de la Paix est sans armes, et il pourrait du moins s'en ouvrir les veines!

— Que dites-vous, Majesté?

— Je te dis qu'il faut une victime à ce peuple, on poursuit Godoy, le favori, Godoy qu'on suppose l'auteur de tous les maux de l'Espagne. Voici la clef de la chambre où le malheureux prince de la Paix est enfermé. C'est là qu'il attend, Antonita, et quelle attente, grand Dieu! jure-moi de le sauver!

— Je le jure!

— Sur quoi?

— Sur ma mère.

— Bon, ceci vaut mieux que sur le Christ; Ferdinand mon fils ne m'avait-il donc pas juré sur lui de ne jamais attenter à ma couronne? Le vieux roi essuya une larme, et il me donna la clef... En montant l'escalier qui devait me conduire à la chambre du prince, j'entendais de tous côtés des cris furieux, des blasphêmes contre *Manuelito*.

— Où vas-tu? me dit un Madrileno (homme de Madrid). Aide-nous donc à découvrir le prince.

— Le prince? répondis-je, il doit être à cette heure embarqué sur le Tage; le batelier Roque a reçu huit onces pour le passer à ses risques et périls.

— Le grand duc de Berg, qui commande la garnison française à Madrid, nous a frayé le chemin que nous devons suivre. Pampelune, Barcelone et d'autres places im-

portantes sont rendues aux auxiliaires. Mort à *Manuelito !*

Et ces cris de mort me poursuivaient, ma tête était en feu, mes mains glacées; j'évitai pourtant ces hommes, et j'arrivai palpitante jusqu'au lieu désigné par le roi : c'était un grenier.

Oui, don *Manuelito*, — ou, si vous l'aimez mieux, don Emmanuel Godoy, duc de la Alcudia, était caché là !...

Caché dans un grenier, lui, monsieur, lui que vous ne pouvez connaître, — vous êtes trop jeune, — caché là, sous de misérables bottes de paille, un noble et généreux prince, un simple fils de laboureur, c'est vrai, un pauvre officier de la garde, c'est vrai encore, qui avait fait fortune chez nous par sa bonne mine et sa guitare ; — mais un cœur d'or, monsieur! Celui-là n'était pas comme tant de parvenus d'aujourd'hui, — il

n'avait pas oublié ses anciens camarades; sa mémoire enfin ne pouvait, ne devait pas être flétrie par aucune action odieuse!... *Manuelito es bueno!* disaient les vieilles femmes de Badajoz, sa nourrice surtout, à laquelle il faisait une pension.

— Que me voulez-vous, Antonita? me dit-il, car lui aussi me connaissait, il savait bien que j'étais du château. Il se leva plus pâle qu'un homme condamné à mort, et qui voit venir le bourreau.

— Quelque ruse! reprit-il; tu précèdes, tu guides mes ennemis... Mes ennemis!... devais-je m'attendre à en trouver parmi les Espagnols!

Il prêta l'oreille comme s'il eût entendu un bruit sourd près des murailles; et, me jetant un regard désespéré :

— Oui, c'est moi, je le sais; c'est moi qu'ils veulent; ils veulent ma mort, mon

sang! Qu'ai-je fait, grand Dieu! qu'ai-je fait?... Ils m'appellent traître, ils me disent vendu à Buonaparte! Que vont-ils faire de moi, Sainte Vierge? réponds vite, Antonita!

Je le regardais, hélas! moi-même éperdue de crainte... Ses mains, ses lèvres, sa voix, ses genoux, tout tremblait chez lui; et, en vérité, il n'y avait là qu'une terreur légitime, car on le cherchait de tous côtés, non pour le tuer, mais pour le battre...

Le battre, mon Dieu! le battre, lui dont la voix haute avait commandé à des reines! le battre, lui dont les rois avaient tant de fois demandé l'appui! La fureur populaire devait-elle en venir à un pareil acte de lâcheté? — Cependant cela fut, cela fut, Monsieur, poursuivit Antonita en voyant que j'étais pâle et prêt à pleurer.

J'aimais en effet le prince de la Paix, je

l'aimais... et cela sans le connaître... Une élévation si subite, une chute si prompte, un oubli si grand! Et quand je songe qu'à l'heure où j'écris ces lignes, le prince de la Paix, retiré dans une chambre de la rue de la Michodière, ne vit à Paris que des cinq mille francs attachés *à la croix d'officier de la Légion-d'Honneur!*... Cela est ainsi, et avec cette aumône française, reçue de Napoléon, il faut que le vieillard entretienne non seulement quelques membres de sa famille, mais ses compatriotes, les réfugiés d'Espagne, cette immense et incessante famille! Je regardai tristement Antonita, et elle reprit :

— Le bruit courut bientôt que le prince était dans ce grenier... Je ne savais comment faire pour l'en tirer; je me souvins par bonheur d'un passage donnant sur le guichet par lequel on est obligé de passer pour entrer au village d'Aranjuez. J'allais triompher, il me

suivait, lorsqu'un coup de sifflet aigu partit à deux pas de nous.

— Manuelito !

Ce cri pénétra dans ma poitrine comme la lame d'un poignard. C'était un *fraile* (moine) qui l'avait poussé. — En un instant, cette population furieuse, avinée, sanglante, se rua sur le prince de la Paix ; elle déchira ses habits, il fut accablé de coups, accablé de coups sous mes yeux !... Mais on lui laissa la vie. La vie ! quelle lourde clémence pour un tel cœur ! Il eût préféré mourir vingt fois et se voir jeté dans les eaux jaunes du Tage. Mais il était écrit que, sous la protection du général français, il passerait bientôt en France avec la famille royale ; il était écrit que Manuelito ne reverrait jamais sa chère Espagne, la vieille d'Aranjuez et sa nourrice de Badajoz ! Vous qui le reverrez, monsieur le voyageur,

dites-lui que tout cela a un cœur et pense à lui!

Elle avait parlé. Je lui répondis à travers mes larmes que je m'acquitterais de sa commission près de l'infortuné prince de la Paix. Sous Ferdinand VII, sous Christine, on a proclamé en Espagne des décrets d'amnistie, et jamais don Godoy n'y a été compris. Pourquoi cela? me demandais-je alors avec tristesse. Ce vieillard abandonné de sa famille, ce favori déchu qui a fondé en Espagne des établissements utiles, et secondé dans son pays le goût des lettres, n'avait-il donc pas des titres à la pitié?

La vieille femme était restée près de moi, elle m'indiquait du doigt le cirque construit par Ferdinand VII, ce prince dont Méry a dit :

« O roi Ferdinand VII que sa mère appelait
« Ferdinand, cœur de tigre, et tête de mulet!

Hélas ! malgré les taureaux se rendant alors même à l'amphithéâtre, malgré les arbres à fleurs d'Aranjuez laissant tomber leurs branches échevelées sur les statues, malgré la voix des jets d'eau murmurant sous les feuilles des notes amoureuses comme celles du Tasse, malgré le Tage, urne épanchée sur cette verdure du nord, je pensais, ami, à cette tragédie providentielle, à cette révolution proclamée du haut d'un balcon et sur les cîmes agitées des ormes d'Espagne ; tout en fuyant Aranjuez, je voyais les mains sanglantes du prince de la Paix sur les parois du guichet que nous laissions !

XXVI.

La redingote de l'Escopetero.

Au même.

Deux amis. — L'oubli d'un anglais. — Marotto. — Le voleur découvert.

Nous allions quitter Aranjuez et continuer notre route quand il s'éleva un incident assez grotesque.

— Eh bien ! dit Alejo le mayoral à l'Escopetero qui allait remonter triomphalement à

sa place accoutumée, eh bien, cher Jeronimo Lopez, te voilà avec une bien belle redingote ?

— Assez belle, en effet, dit Jéronimo en se carrant et en allumant sa cigarette à celle de sir Georges qui montait le marchepied du coupé.

— Que la diligence de Séville verse plutôt avant Ocana, où nous devons coucher ce soir, s'écria tout d'un coup sir Georges en se retournant, si cette défroque n'est pas celle d'un gentleman !

— J'aime à le croire, milord, dit Jeronimo sans se troubler. Vous nommez cela ?

— Un véritable *water pouff* ! Il doit coûter à Londres cinq *paounds* et venir de chez Sanders.

Et sir Georges sans plus attendre se mit à procéder à l'examen de la redingote.

C'était en vérité un excellent *pardessus*,

comme nous disons en France, on voyait seulement qu'il avait été mieux porté. De larges taches de graisse, résultat du *puchero* et de l'*olla*, décrivaient des almarges interminables sur son fond jaunâtre; les boutons en étaient arrachés en plusieurs endroits. Malgré cela il était facile de reconnaître sa destination première comme sur le front d'un ivrogne on reconnaît encore s'il est de race noble ou commune.

— D'où te vient ce vêtement? dit Georges qui en ce moment semblait en proie à une agitation fébrile.

L'escopetero se contenta de relever la tête fièrement, en assurant qu'il était l'unique propriétaire de la redingote; puis il s'élança sur le haut de la voiture où il disposa ses quatre espingoles son arsenal ordinaire. Nous ne pûmes savoir d'où lui venait cet habit, mais en revanche sir Georges se répan-

dit en doléances sur le sort des malheureux voyageurs.

— Quelqu'imprudent touriste, s'écriait-il, j'en suis sûr, qui aura fait usage de ses armes avec les voleurs ! moi je tiens toujours leur bourse à part, continua-t-il, en tirant de sa poche une escarcelle de cuir jaune assez commune, qu'il avait achetée la veille à Madrid. Je ne suis pas poltron, mais à quoi sert le courage individuel contre une armée de bandits ?

— Sans compter qu'il vaut mieux leur laisser sa redingote, reprit l'officier en ramenant sur lui les pans de son manteau, le dessus est préférable au dessous, et il fait si froid dans la Sièrra-Morena.

Nous allions aborder en effet ce nouveau passage ; Ocana nous apparaissait. Quelques chênes verts, des troncs d'oliviers, un pays pauvre, maladif, tout nous annonçait l'en-

trée de ce vaste plateau qui précède la Manche, et qui s'appelle la *Mesa de Ocana*. Cette route d'Andalousie que l'on prend au sortir d'Aranjuez est ce qu'il y a de plus triste au monde, mais la posada qui nous attendait dans la ville était encore plus triste. Ce fut cependant dans cette auberge que je remarquai le premier *patio*, ou cour andalouse entourée de minces colonettes. La lune découpait ces légers pilastres sur le sol, l'air était vif, le ciel pur ; je songeais encore à la victoire remportée par trente mille français sous les murs d'Ocana quand le roi Joseph commandait nos troupes, et que les espagnols virent s'ouvrir à nos armées la route de l'Andalousie. L'aspect désolé d'Ocana, sa tristesse, son silence, tout portait mon âme à la rêverie, quand j'entendis dans la salle basse une tempête de voix confuses. En même temps le bruit d'un *calesero* dont toutes

les clochettes, sonnaient m'annonça l'arrivée de voyageurs qui se rendaient de Séville à Madrid. A Ocana, en effet, les deux diligences se croisent, je ne tardai pas à voir affluer dans la cour de la *posada* une foule bariolée.

Les uns portaient des chapeaux de *majos* avec de larges mantes rayées de bleu et de jaune, d'autres nous arrivaient, noirs de la tête aux pieds; ceux-ci avec le *sombrero* en clocher comme à Malaga, ceux-là avec la *samarra*, veste à peau de mouton en forme de spencer. Ils prirent bientôt place au souper préparé dans la plus grande chambre de l'auberge formant le rez-de-chaussée.

Cette invasion subite des mœurs andalouses a de quoi surprendre agréablement le voyageur, les costumes de Cordoue, d'Andujar, et de Séville, l'idiome léger et railleur opposé à la gravité Castillanne, la fusion de ces hommes tous fils d'une même patrie, leur

conversation seule qui semble presque en faire un autre peuple, tout cela plaît, excite, et vous met en goût pour visiter ces royaumes divers, colorés d'une teinte chevaleresque.

En ce moment de solennel silence qui suit l'ouverture de la collation dans tout repas, voici que tout d'un coup retentit une voix aussi aigue qu'un sifflet, c'était un jeune voyageur d'Albion qui venait de reconnaître sir Georges.

— *What! inndidd! goudd!* (1).

Ces interjections exprimaient assez la surprise des deux amis, elles étaient poussées par tous deux à la fois. Sir Georges se leva, et courut embrasser le marquis de K... son condisciple de l'université d'Oxford.

— Vous revenez de Séville? *my dear?*

(1) Quoi! vraiment! bon!

— Comme vous voyez, et vêtu ou plutôt travesti à l'Andalouse.

— Voilà une *manta* qui vous sied fort bien; seulement il vous manque des fleurs de velours rouge à vos guêtres.

— Ce sont mes guêtres de voyage, j'en ai d'autres dans ma malle, vous me voyez maintenant en *paysano* (bourgeois), il en coûte trop cher à se faire remarquer sur la grand'route! Je le sais.

Sir Georges ne donna pas grande attention à cette phrase, et le souper fini, nous résolûmes de passer la nuit à causer. Le marquis de K..., l'un des meilleurs noms de l'aristocratie anglaise, avait fini sa tournée d'Espagne; il avait vu Grenade et les villes de la côte, nous lui demandâmes pourquoi il rentrait par Madrid.

— J'ai plusieurs oublis à réparer, nous dit-il; il y en a surtout un qui me pèse étran-

gement, moi qui ai vu tous les hommes politiques de l'Espagne, je n'ai point vu Marotto.

— Marotto! reprit sir Georges assez étonné lui-même malgré son flegme d'Anglais.

— Oui, Marotto... j'ai là son adresse, il demeure à Madrid calle de la Luna. J'ai une lettre pour lui!

J'avoue que pour ma part, cette visite à Marotto me paraissait si bouffonne, que je fus pris d'un fou rire. Mais outre que l'Anglais déclarait ne pas aimer la voie de l'Océan pour retour, il était amoureux, à ce que m'apprit sir Georges, et amoureux de qui? je vous le demande! de la fille de Marotto!

Une belle jeune fille sentimentale — à ce que je sus bientôt — Marotto en a deux, Marotto l'avare, Marotto qui prend soin, comme le juif Shilock, de cacher ses richesses et de faire croire qu'on ne lui a pas assez payé le prix d'une trahison.

J'avais vu à Madrid le général Marotto, son corps est à cette heure déjà vieux et miné; il mène une vie obscure, retirée, chagrine : on dirait qu'il se rend justice. Sa fille est belle, souriante; elle plaît, elle attire, elle a pour elle sa jeunesse et son malheur, c'est la colombe auprès du serpent, mais elle vit dans la même cage.

Le marquis de K... tira une boîte à thé de sa malle, des cigarres excellents, et deux vues de l'Alhambra prises de la cour des Myrtes. Nous étions près d'une lampe fumeuse, une lampe à trois becs, nauséabonde et triste comme une lampe de tombeau. Il nous racontait, lui, Cadix et Grenade, les tours des gitanos, et ses excursions avec le guide Lanza, un charmant voleur.

En ce moment, il y eut un léger coup frappé à la porte de notre chambre commune, c'était l'*escopetero* qui venait nous demander un

peu de papier pour se rouler des cigarres. Ce don de quelques morceaux de papier est une grâce inappréciable pour l'Andaloux, la fabrique royale de Séville lui faisant payer fort cher la façon des *puros* (gros cigarres).

— *My word of an honest man!* (ma parole d'honnête homme)! s'écria tout d'un coup le marquis de K..., voilà ma redingotte qui entre!

Et courant à Jeronimo Lopez, il le pria de quitter sur-le-champ son pardessus.

— *Por Dios, hombre!* disait l'escopetero en boutonnant son surtout, vous avez-là une bien meilleure *manta!* Laissez-moi, je suis un pauvre homme, c'est en tout bien, tout honneur, que j'ai cette redingote!

— Ne t'excuse pas!

— Si fait, ce n'est pas moi, c'est mon oncle Miguel... Je proteste à la face du ciel que ce

n'est pas moi qui, dans la nuit du 29 juin dernier...

— Ma volé, n'est-ce pas? volé à la hauteur de Madrilejos quand j'allais à Séville sans savoir alors un mot d'espagnol, il y a de cela trois mois? Imaginez-vous, continua l'Anglais; en faisant l'examen de sa redingote que l'*escopetero* de notre voiture, un nommé Miguel, du village d'Aranjuez, s'entendait avec les voleurs. A Madrilejos, où vous passez demain, nous fûmes attaqués. Le mayoral connaissant les usages avait capitulé pour trois à quatre mille réaux, somme assez chère, quand l'escopetero Miguel vint me dire à la portière : *Senor ingles*, les voleurs ne demandent plus qu'une chose...

— Laquelle, répondis-je en le regardant avec une certaine frayeur.

— *Senor ingles*, je ne sais trop comment vous dire cela, mais c'est votre redingote!

— Va t'en au diable, repris-je.

— Comme il vous plaira ; mais ils attendent avec leurs fusils, je vais leur porter votre réponse.

— La voici, repris-je en me dépouillant agilement de la redingote et en la jetant à ce damné Miguel par l'une des portières du *calesero*. Heureusement, ajouta le marquis, que nous n'étions qu'à une journée de Madrid et au mois de juin !

— *Senor ingles*, reprit à son tour Jeronimo d'un air patelin, cette mauvaise action a porté malheur à mon oncle Miguel, qui me remplaçait alors dans les fonctions d'escopetero sur cette route, il a pris la *calentura* (la fièvre) le soir même. Se voyant près de sa fin à quelques jours de là, il m'a fait venir et m'a légué cette redingote !

Ce mensonge du crû de Jeronimo fut débité avec un tel sérieux, auquel succéda bientôt

une voix si tremblottante et un air de componction si andalouse, que l'Anglais lui-même, enchanté d'être le héros d'une aventure, lui laissa sa redingote, se promettant bien seulement, de retour à Londres, d'écrire à son tailleur sur quel dos elle avait passé.

Le lendemain, au petit jour, nous entrions à la venta de Puerto La Piche.

XXVII.

DEUX SŒURS.

A Mme la marquise du Vallon.

La rotonde. — Barbrra et Clorinda. — Le serpent. — La manche. — Pauvreté de ses habitants. — Un coucher de soleil avant Val de Penas.

Nous étions devant Puerto La Piche.

Jusque-là, je croyais être sûr du personnel de la diligence : le *mayoral* et *l'escopetero* formaient la partie agissante du coche, en comptant le *zagal*, toujours actionné près de

ses mules; le coupé (*berlina*) se composait de sir Georges, de l'officier de la *guardia* et de votre humble serviteur; l'intérieur, de deux négociants et de trois miliciens allant à Séville. Tout ce relevé présentait une assez belle tenue en cas d'attaque; mais en ceci il n'était pas encore question de la *rotonde*.

Arrivé à Puerto La Piche, à quelques milles du Toboso, si célèbre dans les fastes de l'écuyer de la Manche, la lourde voiture s'arrêta. Un homme, qu'à sa chevelure, à son teint et plus encore à une épingle de corail en forme de corne contre la *jettatura* (mauvais œil), je jugeai devoir être un digne fils de Florence ou de Naples, sauta de la rotonde en question, après en avoir fermé tous les stores. Cet homme me rappela un de ces bravi dont Jacques Callot a laissé une si poétique personnification dans une de ses gravures. Il fut bientôt rejoint par un petit vieil-

lard espagnol court et grêle, que je n'avais pas vu se glisser comme une anguille dans l'intérieur, à la *carrera* San Jeronimo, au moment de notre départ de Madrid.

Les deux hommes causèrent entre eux sans prendre garde aux horribles mendiants de toute sorte qui se pressaient autour de nous avec des visages hâves et affamés, aux *ninos* (petits enfants) tout nus sous les portes comme des saints Jean, et fumant un bout de cigarette pour se réchauffer ; ils ne donnèrent pas une plus grande attention aux marchands de raisin cernant la misérable *venta* où nous comptions déjeûner, si faire se pouvait ; mais, se montrant du doigt la rotonde, fermée comme une véritable loge de théâtre : — Les ferons-nous descendre ? dirent-ils en se dirigeant vers le feu de la cuisine.

— Impossible, reprit l'un, Barbara ne peut

se bouger, et Clorinda souffre des dents. Il vaut mieux attendre le coucher à Val de Penas.

— Qu'est-ce que Barbara et Clorinda? pensai-je alors.

Il y eut un cri étouffé dans la rotonde.

L'Italien y courut, mais l'Espagnol ne bougea pas de sa place. Il revint bientôt en disant que Barbara avait faim.

Un pain brun, huileux, fort loin de la blancheur et de l'excellence du pain d'Arcos, parut sans doute à l'Italien un régal assez bon pour Barbara, car il le lui jeta avec quelques pimens crus par la porte de la rotonde, qu'il entr'ouvrit.

Le remercîment de Barbara fut un grognement intraduisible; mais je ne pus voir cet être singulier, car l'Italien poussa brusquement la porte de la rotonde.

— Quelque chienne, me dis-je; et alors

le pauvre animal renfermé dans cette boîte roulante doit trouver le temps bien long! On paraissait gratter aux stores de la rotonde avec impatience, et tout d'un coup, quand l'Italien se retourna, j'entendis prononcer le mot *agua!* d'une voix sourde et gutturale.

Agua! Agua! Cette voix humaine qui implorait de l'eau me perça l'âme. L'Italien n'avait l'air d'en tenir compte; je le lui fis observer.

— L'eau est fort chère ici, reprit cet homme; cependant je vais remplir ma *bota*.

Cette outre nommée *bota* est un meuble indispensable en Andalousie. Le *mayoral* avait la sienne; seulement celle-là il l'avait remplie de vin, notre conducteur Alejo aimant assez à lever le coude : l'Italien remplit la sienne d'une eau croupie et saumâtre.

— Cela est toujours assez bon pour elle, dit-il à l'Espagnol, qui mangeait des œufs

frits d'un air de cacique heureux de vivre.

On déjeunait alors à la venta de Puerto La Piche, si toutefois on peut nommer déjeuner quelques tasses de chocolat et des poissons cuits arrosés de l'huile de la lampe. L'eau était rare, car dans ce pays de la Manche le manque d'eau est chose réelle, et l'Italien avait raison. La terre de la Manche est excellente, mais les bras des travailleurs lui font défaut ; l'eau, pour être potable, aurait grand besoin d'être filtrée. Voilà deux progrès que l'Andalousie ignore.

J'avais avec moi une bouteille de rhum : j'en versai un verre dans un gobelet, et, profitant du temps où les deux voyageurs de la rotonde causaient à table des dernières exécutions de Vittoria et de Madrid, je délayai le rhum avec du sucre et de l'eau, et courus à la portière qui me cachait Barbara.

Grâce à la porte de la venta, qui était

alors fermée pour empêcher l'armée des mendiants d'entrer dans la cour, je me glissai sans être vu jusqu'au store qui avait donné passage au cri de Barbara; je l'entr'ouvris doucement...

Je vis alors un être de dix-huit à vingt années, les cheveux descendant en bandes lisses et grasses sur les tempes, le nez aplati, les pommettes des joues rouges et fiévreuses, les bras et le cou énormes, ayant presque l'encolure d'un jeune taureau de Veragua, d'une laideur d'ensemble irrécusable, mais tempérée par le charme d'un grand œil bleu qui semblait me supplier.

C'était une naine, une vraie Laponne espagnole, répondant au nom de Barbara.

Elle prit avidement le gobelet que je lui présentai en montant sur la roue de la voiture, et y mouilla ses lèvres irritées par le feu des piments crus. A côté d'elle dormait une

masse informe enveloppée dans trois ou quatre couvertures ; c'était Clorinda, sa sœur, que leurs maîtres communs, l'Italien et l'Espagnol, menaient à Séville.

L'aspect de ces misérables créatures me fit souvenir des *enanas* (naines) que j'avais vues à Ciboure, quartier de Saint-Jean-de-Luz qui regarde le côté de l'Espagne, et dont j'ai omis de vous parler.

Ces tristes enfants ne sont après tout qu'une dégénérescence du Maure ; leur vie monotone se passe à faire sécher du poisson, rouler des cigarres, ou jouer du violon devant la foule. Barbara et Clorinda avaient le teint moins basané, c'étaient deux naines des Pyrénées ; elles parlaient un basque confus, une sorte de langue moitié espagnole moitié française.

Il y avait deux mois que l'Italien les promenait en Espagne de ville en ville ; et sa-

vez-vous quel était cet Italien? Leur propre frère! Cet homme, qui vivait misérablement à Naples, apprit un beau jour par les journaux qu'une jeune paysanne du Bastan était accouchée de deux naines. Le nom de la mère était Arrou, elle avait donné le jour, dans la ville de Livourne, à un fils nommé Patricio Binari; ce fils c'était lui, et ce fils avait abandonné lâchement sa mère alors âgée de trente ans; sa mère avait regagné le Bastan, ou plutôt, comme me l'expliqua plus tard Clorinda, la triste montagne de Sers, célèbre par ses pluies et ses avalanches.

C'était dans une de ces convulsions effrayantes de la nature, devant une roche nue, sillonnée alors en tout sens par les éclairs, que les deux naines étaient nées; seulement Clorinda était née aveugle. Elle ne se souvenait que des mugissements affreux du Bastan grondant comme une bête fauve

dans son lit de blocs granitiques; elle n'avait vu ni les frais ombrages de Betpouey, ni le vallon de la Justé. Barbara, sa sœur, connaissait tous ces aspects pittoresques; elle savait jusqu'au nom de ces petites fleurs écloses sous l'œil de Dieu, et qui croissent aux sommets des pics les plus ardus des Pyrénées.

— Êtes-vous contente de Madrid? demandai-je à Barbara.

Elle leva sur moi un regard d'une douceur et d'une résignation inexprimables, et s'exprima en ces termes :

— Patricio, mon frère, avide de nous exploiter, nous avait promis monts et merveilles de Madrid. Associé au senor Pompeo de Henarès, ce petit vieillard que vous venez de voir, il nous logea d'abord dans la calle d'Alcala, près du café Cervantès, et tout nous annonçait une saison assez bonne. Les

premiers jours, l'entrée du spectacle coûtait un *duro* (cinq francs de France); nous tombâmes bientôt à un *réal* (cinq sous); et ce fut alors que l'humeur de Patricio devint méconnaissable. Le mouvement insurrectionnel à Madrid, la tristesse qui le suivit, étaient la seule cause de cette baisse dans notre exhibition journalière, mais Patricio ne l'imputa qu'à notre laideur. Il commença dès lors par nous retrancher notre ration du matin, qui consistait en quelques *garbanzos* (pois chiches), et de l'eau aiguisée d'un peu de tafia. Le senor Pompeo de Henarès parlait même de nous vendre au premier offrant, et nous allions tomber au pouvoir du gardien de la *casa de Fieras* de Madrid, quand un Anglais écrivit de Gibraltar à Patricio qu'il traiterait de nous à Séville. C'est donc en ce lieu que nous nous rendons, mais il n'est sorte de mauvais traitements que nos deux cornacs

ne nous fassent endurer. Non-seulement ils ne nous permettent jamais de descendre de la voiture, mais il faut encore que nous partagions, Clorinda et moi, le peu de nourriture qu'ils nous jettent, avec un hôte renfermé comme nous dans cette prison mouvante, et que vous pouvez voir, ajouta Barbara, si vous en avez le courage.

— Faites, repris-je en plongeant le cou dans la rotonde, quel est ce voyageur mystérieux ?

Barbara leva alors le couvercle d'une sorte de malle oblongue, et me montra un énorme sepent endormi, roulé sur une large traînée de coton.

Le monstre était repu, car il dormait; en revanche Clorinda ne tarda pas à s'éveiller en faisant entendre un gémissement prolongé; elle avait faim.

En quelques instants nous fîmes porter

aux deux naines tout ce que l'on peut trouver dans une auberge de la Manche. L'Italien semblait furieux de ma découverte, mais l'appui du mayoral et des voyageurs protestait assez haut contre sa cupidité et son avarice. Pour le senor Pompeo de Henarès, j'appris qu'il était juif, et en cette qualité plus sordide encore que l'Italien : tous les mendiants de Puerto la Piche se jetèrent bientôt sur lui, car un enfant venait de lui découvrir un fouet sous son ample manteau.

— Que faites-vous de ce fouet ?

— Moi ! dit Pompeo troublé, rien, mes bons amis, mes fils *(hijos) !*

— C'est notre instrument de torture, s'écria la sœur de Clorinda.

— Mort à Pompeo ! dirent les gueux, qui montrent sérieusement, en ce village misérable, la chambre de *monsieur* Don Quichotte.

Il fallut les apaiser, et ce ne fut pas sans peine. Le fouet fut confisqué par un muletier de taille athlétique, non sans avoir caressé préalablement le cuir de Pompeo.

La rotonde se referma, et nous n'entendîmes plus rien, car la voiture roulait. Le bruit du *calesero* faisait partir à notre gauche des volées d'oiseaux dans les champs de bruyères, l'horizon était d'opale, le froid assez vif. Arrivés à Villalta, après avoir passé le pont de Rio Gijuela, nous vîmes de pauvres paysans que la fièvre rendait aussi verts que des olives; ils chantaient, en s'accompagnant de la guitare, des airs sur un mode triste et plaintif. Ces refrains d'Andalousie sentent l'arabe; ceux qui nous accueillirent dans la ville odieusement pauvre et sale de Manzanarès, avant Val de Penas, avaient la mélancolie d'un *pianto*.

En ce lieu désolé, qui est cependant une des principales garnisons de carabiniers royaux, les indigènes se recommandent à l'œil du passant par un luxe de haillons assez remarquable, et surtout par la *gorra,* casquette de peau de lapin, qui est loin de valoir le *sombrero* à larges bords. Les environs de cette ville de Manzanarès peuvent contenir, au dire de la carte, des mines d'argent, mais la population ressemble à une troupe de sauvages. Au reste, rien de plus sévère et de plus pittoresque à la fois que l'aspect de ces paysages andaloux; il tiennent de Salvator et du Poussin; le coucher du soleil que nous venions d'admirer avant le mauvais gîte de Val de Penas, m'a semblé à lui seul une toile éblouissante...

La campagne était devenue noire comme un crêpe, le lit du soleil était d'un rouge de

sang ; les nuages alongés s'étendaient sur ce lit comme des phoques immenses, il y avait, entre le ciel et le site, une harmonie indéfinissable, une teinte chaude, une poussière enflammée. Une lande énorme était l'assiette du terrain; nul mamelon, nul arbre. Des moutons en troupe formaient çà et là quelques points mouvants sur le sol. Les frissons de l'air s'étaient apaisés; la chaleur était devenue accablante. Peu à peu le soleil s'est éteint dans les vapeurs de laque qui teignaient le ciel; la lune est venue; le sol a pris une couleur blanche. L'ombre de nos dix mules et celle des deux fusils de l'*escopetero* tranchaient seules sur ce drap pâle. Nous sommes entrés à Val de Penas au milieu de la nuit et du silence ; les étoiles brillaient; chaque cour de maison nous renvoyait la senteur de ses orangers. J'entendis

un sifflement quand le *calesero* s'arrêta; c'était le serpent qui se réveillait sans doute... En même temps Clorinda et Barbara descendirent. Le souper était servi.

XXVIII.

Hotellerie andalouse.

A M. E. Guinot.

Singularités nationales. — La Manchega. — Le serpent. — Don Pablo Olavide. — Baylen. Andujar. — Contes andaloux.

Dès l'entrée de la moindre ville andalouse, vous avez le double aspect du luxe et de l'indigence; le superflu est partout, dans les *posadas* remplies de valets et où l'on ne saurait trouver un lit passable, dans les rideaux

à franges, dans les meubles, les vêtements, le jabot, les bagues du premier venu, dans l'affluence des mets et des sauces dont fort peu sont accessibles au palais du voyageur, dans toute la vie usuelle, en un mot, dont l'Espagnol prétend que l'Andalousie est l'Eden.

La *posada* avait fort bon air; les serviettes, assez blanches, étaient pliées, ce soir, en évantail dans les verres; le pain, en forme de marteau de porte, était devant chaque assiette; il y avait trois salières et une table de vingt couverts. Quand les deux naines descendirent du *calesero* ce fut une rumeur pareille à celle d'une ruche d'abeilles.

— *Que gorda! mi Dios!* (quelle grosse femme! mon Dieu!) s'écria l'hôtesse en regardant Barbara.

— Contenez la populace ou faites-la payer, dit l'*escopetero* en les protégeant de son fusil; ces demoiselles ont faim.

L'*escopetero* ne mentait pas; l'appétit des naines fut effrayant. En un quart d'heure tout ce qu'il y avait de plats sur la table eut disparu; les pauvres créatures garnissaient leurs poches de tout ce qu'elles pouvaient prendre. Après le souper, on fit une collecte, et Clorinda avec sa sœur dansèrent la *manchega* avec quelques jeunes gens de Val de Penas. Ces Espagnols étaient paysans pour la plupart, et, dans cette danse, particulière à l'Andalousie, ils n'avaient pas grand'peine à l'emporter de beaucoup sur les naines, qui exécutaient assez mal les *taconeos* (coups de talons forts pressés). Leurs deux cornacs jouaient de la guitare pendant ce temps-là, l'assemblée grattait des castagnettes, et les marmitons frappaient en cadence leurs couvercles de casseroles en guise de cymbales. La *bota,* c'est-à-dire l'outre de peau de bouc, circulait; les cigarettes formaient un brouil-

lard plus compact que dans une taverne de Hollande. L'*escopetero* chanta des couplets; c'était le *gracioso* véritable de la diligence, et les diligences espagnoles ont toujours un de ces mauvais plaisants pendus à leurs roues, s'amusant à goailler les hôteliers, à demander du *tabaco* aux voyageurs. Nous n'avions pas de dames avec nous, et en vérité leur présence eût nui à l'effervescence de cette scène improvisée, la *manchega* étant une danse plus vive mille fois que le *fandango*. La *manchega* est un petit poème complet; il a trois parties, se danse et se chante tout à la fois avec accompagement de guitare et de coups de talons sur le parquet; c'est un mélange de sérieux et de folie comme on ne peut se le figurer chez nous; les filles de la Manche y excellent tant qu'elles en font gloire. Les pauvres naines ne purent tenir longtemps contre de pareilles

rivales : excédées de fatigue, et peut-être humiliées des rires insolents des Andalouses, elles furent se coucher dans leur hamac ordinaire, la diligence ; mais alors aussi il y eut un cri subit de l'Italien, leur frère, un cri furieux qui nous appela tous bientôt hors de l'hôtellerie de Val de Penas.

Patricio était aussi pâle qu'un linge, et il montrait à son associé une malle vide... ; on venait de lui voler son serpent.

Il fallait entendre les cris de désespoir poussés par le malheureux : il interpellait à la fois le *mayoral* et l'*escopetero* de notre voiture ; il demandait l'alcade ; il voulait que l'on dressât procès-verbal.

Pendant ce temps, Barbara et sa sœur étaient prudemment descendues de la rotonde, ne prévoyant que trop à quel degré de fureur l'Italien était capable de se porter. Ce frère irrité les poursuivait de ses menaces,

et nous vîmes l'instant où il allait enfermer dans le coffre la malheureuse Clorinda.

— Qu'est ceci? demandait la triste fille; que vous a-t-on fait, Patricio?

— On m'a volé *Fétiche;* (c'était le nom qu'il donnait à son boa, et en cela il n'avait pas tort, car il n'était sorte de respects et d'égards qu'il ne lui prodiguât durant la route.) Sir Georges, qui l'avait vu comme moi, m'apprit alors, en sa qualité de naturaliste, que c'était un serpent *tête de chien*, ainsi appelé parce que sa tête approche de celle d'un chien ; cette espèce de boa se trouve à la Martinique et Sainte-Lucie. Qui pouvait l'avoir pris? quel enchanteur, pareil à celui de l'Inde, l'avait enlevé, soustrait endormi peut-être avec la subtilité d'un bateleur enlevant la *coluber naja* dont parle Linné? En vérité nous l'ignorions tous, et nous nous regardions d'un air surpris. Mais l'adresse andalouse vaut bien

l'adresse indienne ; la malle ne fermait pas, et il avait été facile de voler *Fétiche*. L'alcade, averti par le mayoral, arriva bientôt, son mouchoir de nuit sur la tête, ses lunettes sur le nez ; c'était un fort bel alcade de la Manche, et qui n'eût pas déparé un mélodrame de France. L'interrogatoire eut lieu devant la *posada ;* tous les gueux du pays étaient sur les portes avec des falots, tous en chapeau noir et en manteau de même couleur, tous efflanqués, fiévreux, ressemblant à des fantômes. Pas un qui ne jurât alors ses grands dieux qu'il n'avait pas vu le serpent, qui peut-être s'était tout bonnement enfui. L'alcade demanda deux *duros* (dix francs de notre monaie) aux deux propriétaires du boa volé ; ils se recrièrent.

La justice espagnole et principalement la justice andalouse en est aux traditions de Brid'Oison ; il fallut payer. De son côté, le

mayoral cria beaucoup, il accusa l'Italien et son associé de n'avoir pas mis la malle sur le dessus de la voiture. Patricio fut, en outre, obligé de jurer devant nous tous qu'il ne toucherait pas à un seul cheveu de la tête de ses sœurs, et, comme il faisait assez froid pour l'*escopetero* sur l'impériale, le gardien de l'arche proposa de les surveiller. C'était une façon commode de se réchauffer dans la rotonde; l'excuse prévalut, l'*escopetero* descendit dans la rotonde, et nous nous remîmes en marche.

A Santa Cruz de la Mudela, nous fûmes assaillis dès le matin par une foule de voix criardes autour du *calesero*. C'étaient des débitants de couteaux andaloux dont la consommation et le commerce occupent la fabrique de ce village. Nous achetâmes quelques-unes de ces lames aussi renommées que celles d'Albacete, et, peu après la venta de Carde-

nas, nous vîmes apparaître la Sierra Morena.

Ici, la route est l'ouvrage de Charles III; une croix signale la limite de la Manche. Avec la Sierra Morena, appelée ainsi en raison du manteau brun de ses montagnes, commence le royaume de Jaën.

Le royaume de Jaën, borné par les royaumes de Grenade et de Cordoue et la province de la Manche, est d'une médiocre étendue; mais ses colonies méritent un examen sérieux. C'est au fameux marquis don Pablo Olavidé qu'elles sont dues.

Charles III et don Pablo Olavidé ont mérité mal des bandits de la Manche, en semant ainsi sur un sol dangereux des haltes fraîches et riantes, des bourgs qui rassurent contre l'escopette perfide de ces défilés sauvages; mais, en revanche, après avoir laissé derrière lui le village de Santa-Elena, le voya-

geur est surpris qu'on n'ait point encore élevé un temple à ces deux hommes.

Il faudrait un volume pour écrire dignement l'histoire de don Pablo Olavidé. Ce fut un marquis esprit fort, généreux, original à la façon de notre marquis de Brunoy. Seulement il fut à deux pas d'être un génie, et le marquis de Brunoy n'était qu'un fou.

Au temps où Voltaire, qui prêchait en France la philantropie et la réforme philosophique, se contentait d'imprimer des in-octavo, don Pablo fit mieux, il colonisa ces nouvelles provinces. Six mille paysans, appelés par lui d'Allemagne, vinrent montrer ici, sous ce ciel brûlant et dans ces landes incultes, leurs yeux bleus et leur chevelure germanique. Ces blonds ouvriers accoururent à la voix du marquis comme à la voix d'un véritable magicien ; il leur distribuait des terres, leur donnait une constitution laissant der-

rière elle tous les stériles bienfaits des encyclopédistes de France.

Au lieu de se voir payé de ses travaux, il fut condamné à la réclusion, pendant sept années, dans un couvent de la Manche. Dénoncé au conseil de Castille, puis à l'Inquisition, il y parut en coupable, vêtu de jaune et portant à la main le fameux cierge vert, à côté de deux ministres du Saint-Office. Il n'échappa à leurs cachots que pour traîner une vie misérable; ses divers voyages en France, où il fut réclamé vainement deux fois par ses ennemis, lui firent attendre patiemment 1798, époque à laquelle on lui permit de rentrer dans sa patrie.

Ce que la postérité ne niera pas à don Pablo Olavidé; c'est cette œuvre commencée, accomplie, et dont les bienfaits subsistent encore. Le nombre des colons allemands et français était réduit, en 1788, à huit mille

environ ; encore, l'assure-t-on, il y avait beaucoup de mendiants parmi eux : la guerre française a porté le dernier coup à la colonie.

Les Français étaient suspects, et les Allemands ne tardèrent alors pas à s'enrôler, de gré ou de force, soit dans les régiments suisses à la solde des cortès, soit dans la légion allemande, à la solde de l'Angleterre. Ce fait seul de l'émigration ruina ces établissements.

En parcourant aujourd'hui l'*Hospitallilo* et la *Carolina*, comme nous venons de le faire, le premier sentiment qui vous assiège est celui de la tristesse ; l'agriculture en ce pays est complètement tombée. Les colonies, comme celles de la *Carlota* et de Fuente Palmera, dues à Olavidé, ont vu souvent leurs travaux interrompus ; les manufactures et les débouchés leur ont manqué. Ce ne sont plus

que des anses salutaires pour le voyageur, une sorte de tente où il peut se reposer contre le brigandage de la Sierra Morena. Une fois Santa-Elena dépassé, les oliviers, les cactus et les mûriers vous conduisent par leur triple frange à ces colonies nomades. L'aspect de la Carolina est charmant, le ciel est bleu, les collines d'un brun rouge, l'horizon large et semé de verdure. Deux clochers protègent cette entrée de la Carolina ; vous apercevez à la fois des figures brunes et blondes, un mélange de sang allemand et espagnol : la langue de Goèthe et de Schiller en Andalousie, qu'en dites-vous ? Don Olavidé mariait ces colons germains à des filles de la Sierra Morena ; le dernier colon est mort, à ce qu'on assure, en 1832, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il est mort en prononçant le nom de don Pablo Olavidé ; c'était là son saint, et il le priait chaque soir.

Peut-être n'avait-il pas tort, car le marquis don Pablo, d'après l'esquisse que je viens de vous donner de sa vie orageuse, pouvait être un peu considéré comme martyr.

Voici Baylen ; Baylen, avec ses fabriques d'un ton rougeâtre se détachant sur le bleu des fonds au milieu des figuiers et des sorbiers. Baylen nous rappelle une triste journée pour nos armes, j'aime mieux me souvenir du soleil qui dorait la feuille de ses oliviers. Quand nous y passâmes avant Andujar, les fruits de ces arbres semblaient d'or, ils me rappelaient ceux des contes de fées. La tour élevée au milieu de Baylen est la seule chose à visiter dans ce village, si fatal au général Dupont le 20 juin 1808 ; je ne lui accordai qu'une attention distraite ; je songeais alors au Guadalquivir, dont toute cette nature semble pressentir elle-même les approches. C'était un dimanche, et nous

arrivions à Andujar au milieu des danses de cette ville andalouse, située sur la rive droite du fleuve.

La lune prêtait aux maisons une teinte si mate, que les hommes et les femmes se détachaient sur les murs comme autant de silhouettes à l'encre. Les pérystiles des maisons ornés de lampes, les grilles des *patios* ouvragées avec la finesse d'une dentelle, les fenêtres à cage de fer avançant sur la rue avec des figures de femmes rieuses ou sévères à leurs barreaux ; tout donnait alors à Andujar un relief admirable. C'était la troisième nuit du voyage, et conséquemment la troisième nuit blanche pour moi, car, sachant le danger des lits, j'avais renoncé à me coucher ailleurs que dans mon manteau et sur le banc qui longe, en Espagne, la cuisine des *posadas;* mais l'agitation fiévreuse de la route vous soutient, on est étonné de dormir

si peu ; je n'étais plus d'ailleurs qu'à vingt lieues de Cordoue. Avant Baylen, la route nous avait offert bon nombre de costumes, mais ceux que nous vîmes dans la posada d'Andujar avaient, passez-moi le mot, ce *chic* inconnu qui ferait les délices de Decamps. Une vingtaine d'Andaloux se chauffaient autour d'un *brasero* dans la salle commune ; leur visage, leurs manières, leur silence même, ne me surprenaient pas moins que la végétation curieuse que j'avais vue. C'est bien à raison qu'on a surnommé ces gens les *Gascons de l'Espagne ;* il y avait des instants où je me trouvais avec le fameux hâbleur de Pennaflor, l'homme qui mangea si lestement les deux omelettes et la truite de Gil Blas! Celui-ci, qui n'était rien moins qu'un *miliciano* se rendant à Séville, m'exagérait toutes les beautés que j'allais voir, et ne

manquait jamais de citer son propre exemple à l'appui.

— Vous verrez, me disait-il, vous verrez demain, *caballero*, la corne du bœuf qui traîna la *première pierre* employée à la fondation de la mosquée de Cordoue.

— Pardon, seigneur, interrompait un Andalou, c'est une défense d'éléphant. Elle est suspendue par une chaîne à l'un des dômes de la cathédrale. — Je vous dis que c'est un bœuf! — C'est un éléphant.

La discussion allait s'échauffer, quand le *miliciano* posa la main sur sa ceinture, et se dandinant d'un air de prince :

— Si vous aimez mieux que ce soit un âne? dit-il à son interlocuteur.

Les rieurs furent tous pour le *miliciano*. En Andalousie, la plaisanterie réussit toujours; plus elle est salée, plus elle charme. Le mot de *salada*, appliqué à la moindre

gentillesse, au moindre trait, résume merveilleusement cette idée.

Ces rires, et le silence de son rival, rendirent courage au *miliciano*, qui reprit en me tenant par le bouton de l'habit :

—Ce qu'il y a de certain, c'est qu'arrivés à Séville, nous pouvons tous deux faire une charmante partie, *senor Francès.* — Laquelle? — Celle d'aller à cheval à la Giralda, je veux dire dans la Giralda. — Qu'est-ce que la Giralda?— La plus haute tour de Séville, la tour de la cathédrale. Nous y monterons sans coup férir.

J'avoue que cette rodomontade équestre me fit reculer; j'avais tort cependant, et je vis cela écrit le soir même dans un livre fort grave sur Séville. Mais, en Andalousie, on a le droit d'être incrédule.

Le lendemain, à midi, nous entrions dans Cordoue.

XXIX.

CORDOUE.

A M. A. Soumet.

Après l'aspect désolé de la Manche, la route qui mène à Cordoue semble un véritable jardin. Des bosquets d'oliviers, de chênes verts, des cactus énormes avançant sur le chemin comme autant de chevaux de frise

avec leurs feuilles aussi dentelées que la scie, des grenadiers en pleine terre, des pentes de terrain festonnées d'arbres, une végétation africaine pleine d'élan et de sève, des sites dont le pinceau de Marilhat rendrait seul les tons à la fois verts et brûlés; ici le palmier étendant ses raies d'éventail, et dont le corsage élancé ressemble à la peau d'une jeune négresse, l'oranger aux boules d'or ou le laurier rose, plus loin le liège et le cyste aux parfums épars dans l'immensité de la plaine, des collines voilées d'une poussière bleue aussi transparente que la gaze; des pâturages où dorment des bœufs accroupis, un air de sévérité et de mollesse orientale tout ensemble, voilà la préface de Cordoue.

Rien qu'à ces émanations du sol, on pressent la Cour des Orangers, les jardins de la cité, les arbustes, les plantes de toute sorte qui font de cette province une serre vérita-

ble. Ce royaume de Cordoue renfermait autrefois quatre-vingts grandes villes et plus de douze mille villages semés comme autant de perles autour de cette couronne du Maure, mais alors nous étions au neuvième siècle, et Cordoue se trouvait à l'apogée de sa grandeur, aujourd'hui le pied de l'Arabe et le fer de ses étriers n'y sonne plus. Cordoue est une ruine, mais une ruine dont les approches seules font battre le cœur, tant cet abandon est superbe et dédaigneux, tant les profondeurs de ce labyrinthe moresque de colonnes qui se nomme la *cathédrale* vous émeuvent et vous surprennent. Ici jetez loin de vous votre livre de *don Quichotte* et prenez vite les *Mille et une Nuits !*

Après avoir passé le petit bourg de Carpio où naquit le fameux Bernard, l'ennemi redoutable des chevaliers de la Table-Ronde, Bernard, le noble fils du comte de Saldana,

dont le moindre Valencien vendant de l'eau glacée vous parle encore, vous apercevez à gauche sur la route un château dont les tours affectent la forme gothique, puis vous traversez Casa-Blanca où se trouve maintenant un relai; c'est ce relai qui vous mène jusqu'à Cordoue.

Devant vous s'étend Alcoléa et son pont; au dessous de ses arches d'un beau style, et sous lequel passe de l'eau, (chose assez rare pour ce qu'on nomme un pont en Espagne), coule un fleuve d'un brun huileux; ce pont de marbre noir, qui a vingt arches, date du temps des Romains; ce fleuve a nom le Guadalquivir!

Vous voudriez bien que ces eaux chevaleresques fussent d'un ton veiné de bleu-cobalt, mais je vous ai dit leur couleur, c'est celle de l'Arno à Florence et du Xenil à Grenade. On veut que les Romains aient commencé ce

pont ; une inscription mentionne Charles III comme l'ayant réparé ou embelli. Nous ne voyons pas encore la cité, mais elle s'annonce à nous par le son de ses cloches, c'est aujourd'hui la Toussaint. De jolies chèvres blanches sont suspendues aux buissons de la route et rappellent le *florentem cythisum* de l'églogue, les fermes qui bordent la ville sont jetées au milieu des bouquets de l'oranger. Enfin voilà Cordoue, Cordoue avec ses aigrettes de palmier au front, ses mosquées, ses créneaux et les cyprès de ses cloîtres. Rien n'égale la noire majesté de ces cyprès; ils m'ont rappelé ceux de la route de Vérone. L'entrée de Cordoue est du reste peu agréable en voiture ; notre *calesero* prend un chemin de véritable charrette. Les mules font décrire aux roues des zig-zag extravagants, comme le pied d'un ivrogne ; nul sentier frayé, mais en revanche et dès l'abord de la

première rue que nous rencontrons, voici venir à nous une population endimanchée pour ce jour de fête, le jour de la fête de tous les Saints, c'est un fouillis de costumes, de grelots, de guêtres, de chapeaux à pompons noirs, des vestes andalouses d'où s'échappent des mouchoirs bariolés, des *mantas* éclatantes portées galamment par ces citadins sur l'épaule, ou qui leur entourent le corps en guise de châle; il y a de belles filles brunes qui puisent aux sources mauresques; d'autres aux fontaines que Charles IV à fait construire. Vous arrivez devant la cathédrale, et à deux pas de cette cathédrale que l'on nomme encore la mosquée (*mezquita*) vous voyez se dresser devant vous un obélisque d'assez mauvais goût, dédié à saint Rafaël. Passez, voici la porte qui conduit au pont de Jules-César, et d'où vous pouvez alors observer la demi lune que fait décrire

à Cordoue le Guadalquivir qui coule au bas. Une tour bâtie par le Maure protège ce pont qui mène de la partie du sud dans la ville; vous vous trouvez devant la mosquée ou, si vous l'aimez mieux, la cathédrale.

C'est ici le lieu de maudire les *keepseake* anglais, dont la seule mission semble être d'empêcher le voyageur de se faire une juste idée d'un édifice ou d'un paysage; pour peu que le burin britannique continue ce mode d'exploration, l'exagération et le mensonge feront le tour du monde reliés et dorés sur tranche.

J'avais vu plusieurs dessins de la mosquée, et, en vérité, je m'en faisais une toute autre idée. Je croyais d'abord l'ensemble de la *mezquita* moins confus, et ses pilastres plus hauts; je m'attendais aussi à je ne sais quelle impression sombre et triste en passant à travers cette forêt de colonnes.

Sans vous arrêter ici à des comptes d'architecte, observez que l'église a la forme d'un parallélogramme de 620 pieds de long et de 440 de large. Elle a en tout 1,018 colonnes de différents ordres, 29 nefs dans sa longueur et 18 dans sa largeur.

Vous croyez peut-être que tout cela compose un ensemble large, imposant, que toutes ces mosaïques, ces chapelles, ces coupoles d'où tombe un jour violet et empourpré, jettent en ce lieu une majesté austère et sainte : c'est un jeu d'optique admirable, et voilà tout. Les grilles ont défiguré la mosquée en vingt endroits ; la splendide broderie du Maure et ses arabesques si fines sont soumises à cette heure au fléau du badigeon et de l'empâtage : le moine a voulu tuer ici le calife. L'idée étrange de placer Dieu dans ce temple en détruit le caractère natif. En dépit de Ferdinand III, le roi catho-

lique, nous sommes ici à la Mecque, nous voyons passer les rois Ommiades, nous entendons le bruit de l'escorte d'Abdérame II, ce prince qui n'avait pas moins de douze cents cavaliers commis à sa garde, et dont le sérail contenait six mille trois cents sujets en femmes, sultanes et gardiens. La colonie romaine qui jeta en ces lieux mêmes les fondements du temple de Janus, les Goths qui dédièrent la place de cette église à saint Georges, que deviennent-ils devant cette étonnante magnificence? La perle du royaume d'Occident sous les califes n'était-ce pas Cordoue, Cordoue la ville des sciences et des tournois, la ville des lingots d'or et des bois d'aloës, des tapis de Perse, des chevaux caparaçonnés? Que penser d'un sultan comme Abdérame III au dixième siècle, et d'un grand visir comme Aboumelik, qui fut le sien? Le ministre et le souverain com-

mençaient entre eux ces joûtes de magnificence qui forçaient plus tard Abdérame à bâtir une nouvelle ville à trois milles de Cordoue, et à laquelle il donnait le nom de sa favorite (1).

Dans cette ville, il y avait un palais, et dans ce palais, enrichi de marbres et de statues, une fontaine sur laquelle rayonnait, le soir, aux molles clartés de la lune, la perle admirable que l'empereur Léon avait envoyée à Abdérame (2). Un autre que le sultan eût placé cette perle au front de sa sultane; celui-ci la clouait à une fontaine ! Pour la ville, le palais et les jardins, c'était l'affaire de trois cent mille dinars. Ajoutez à ce sérail une armée, à cette armée des places fortes, à ces places le revenu des gouverneurs,

(1) Zehra, ou Arizapha, ou Azahra. C'est à cette heure *Cordoba la Vieja.*

(2) On écrit Abdoulrahman.

les mines d'or et d'argent dont les veines s'ouvraient comme par un coup de baguette, le commerce du Maure, subdivisé en autant de branches que les canaux qu'il fondait, l'ambre, l'aimant, le talc, l'or, la soie, la marcassite, toutes les étoffes venues de Damas, le corail de l'Andalousie, les perles de la Catalogne, les rubis de Maaga, l'améthyste de Carthagène, la trempe des armes, que sais-je? toutes les sources fécondes de la richesse et du luxe, tous les arts, tous les plaisirs, et dites si l'Espagne des Arabes pouvait prévoir qu'elle dût cesser? Cependant cela fut, et la *masgiad*, ce mot arabe dont ils nommaient alors la mosquée, et dont les Espagnols ont fait *mezquita*, vit placer l'humble croix de Jésus-Christ, le bois du Golgotha, sous le rayon enchanté de ces coupoles : Ferdinand III dé-

trôna Abdérame II, et Jésus-Christ Mahomet.

Quel que soit l'étonnement douloureux où vous jette un pareil retour sur l'ancienne splendeur des califes, on peut avancer sans crainte que le triomphe du catholicisme sur le croissant semble ici barbare ou, tout au moins, inutile; c'est un crime de lèse-majesté architectural que ce temple arabe dénaturé. La seule chapelle de Saint-Ferdinand, entre toutes les autres, prouverait le tort de cette métamorphose : elle n'inspire pas d'autre sentiment que celui de la pitié. Le tableau du maître-autel est placé entre des colonnettes délicieuses, entièrement perdues pour l'œil sous le rempart de ses grilles; là où vous cherchez un mahométan, vous trouvez un sacristain.

— Voici *la corne!* senor, voici *la corne!* me dit celui qui me conduisait, et levait

alors, avec un pieux respect, les yeux sur de petits dômes en forme de coupoles. Je vis une colossale défense d'éléphant suspendue à cette coupole par une chaîne.

Le sacristain ne manqua pas de me faire le conte sacramentel de la corne ; la tradition veut que ce soit celle du bœuf ou la défense de l'éléphant (*ad libitum*) qui traîna la première pierre employée pour la mosquée. Vérification faite, je pencherais pour la défense ou dent d'éléphant. Je laisse cette discussion à M. Geoffroy Saint-Hilaire.

A l'une des murailles où mes yeux s'abaissèrent après avoir contemplé ce dôme, figurait une image de saint Christophe. En Espagne, saint Christophe est un géant, il a presque la taille de la statue de saint Boromée en Italie : il est peint à l'huile sur les parois de chaque cathédrale, portant l'enfant Jésus dans ses bras herculéens. C'est

une superstition enracinée chez le peuple que nul homme ne peut mourir le jour où il a regardé saint Cristophe ; aussi y avait-il là quelques braves Cordouans qui venaient lui donner le bonjour. L'inscription placée au bas de l'image atteste cette croyance :

« *Chistophorum videas, posteà tutus eas.* »

Comme le lendemain était le 2 novembre, fête des Trépassés, je remarquai bientôt dans la cathédrale une file de bières et de sarcophages de toute dimension ; elles étaient en bois noir et placées sur deux tréteaux : il y avait des noms et des dates sur chacun de ces cercueils. Le lendemain, il devait se dire une messe de commémoration pour tous ces morts. Il était impossible de lire la plupart des noms tracés à la craie d'une façon grossière sur ces lugubres étuis ; cependant j'en distinguai un : celui de *Dolorita.*

La bière qui portait ce nom était une bière d'enfant : le sacristain m'apprit que c'était une jeune fille de treize à quatorze ans qui s'était noyée tout exprès l'année d'avant dans le Guadalquivir, assez mal avisé pour avoir beaucoup d'eau ce jour-là. Les chapeliers de Cordoue forment un des corps les plus renommés de son commerce. Dolorita était la fille d'un fabricant de *sombreros* à la plaza Mayor. L'un de ses frères l'avait maltraitée dès son bas âge, et comme ce vilain frère était le Benjamin de la famille, le père et la Mère de Dolorita ne songeaient pas même à le punir. Un soir, à propos d'une grenade qu'elle n'avait pas voulu lui céder, il la poursuivit avec le fer qui sert à repasser les chapeaux. La pauvre petite prit sa course vers le pont, et, se voyant à deux pas d'être atteinte, elle se jeta dans le fleuve. Quand on l'en retira, son pauvre cœur avait cessé de

battre, ses joues étaient violettes; elle ressemblait par sa pâleur aux enfants de cire des ex-voto. On prit le frère, et il subit, malgré son âge, le supplice du tourniquet (*el garotte*). Pour Dolorita, on l'apporta au chapelain qui enterre les enfants trouvés, lesquels sont donnés pour les élever à des nourrices payées par la paroisse. Le chapelain manda les parents; ils durent verser une forte somme entre les mains de l'évêque pour la sépulture.

Pour sortir de l'église on a le choix des portes, car il n'y en a pas moins de dix-sept; je quittai la *mezquita*, en songeant encore aux quatre mille sept cents lampes qui brûlaient toutes les nuits sous les coupoles, où l'on consumait par an soixante livres de bois d'aloës. La mosquée de Cordoue cause en vérité plus d'étonnement que d'admiration; les changements opérés dans son en-

ceinte par les catholiques détruisent tout l'effet de son ensemble. Je me représentais l'ange Raphaël, le patron et le gardien de la cité, déposant lui-même son glaive flamboyant sur le *mihrab*, autel d'adoration des Arabes, pleurant la victoire de ses phalanges et la métamorphose que l'évêque don Alonzo Manrique fit subir à ce chef-d'œuvre de génie mahométan. Veuve de ses califes et de ses richesses, Cordoue, à cette heure, n'est plus qu'une ville de passage, comme son temple ; elle compte à peine trente-cinq mille âmes. Les vêpres sonnaient cependant ; les portières et les nattes de l'église se soulevaient ; les Andalouses passaient comme autant d'ombres à travers les colonnettes de marbre où la vue se perd. J'entendis le chant de quelques oiseaux couvert à demi par un murmure de fontaines ; ce chant

sortait alors de la Cour des Orangers, cloître qui sert d'entrée à la cathédrale.

Après la mosquée d'Abdérame, devenue l'église du saint roi Ferdinand, la Cour des Orangers est certainement ce qui m'a le plus frappé dans Cordoue...

Une fois entré dans ce carré oblong de cinq cent dix pieds sur deux cent quarante,— la même longueur que la cathédrale,— vous vous croyez, en effet, transporté dans l'un de ces fabuleux préaux qu'ont rêvé tant de fois, sans les trouver, des peintres comme Granet et Bouton; vous suivez de l'œil soixante-deux piliers formant portique, dont trois fontaines arrosent le milieu. Les palmiers et les orangers y marient leurs feuilles, l'herbe y forme un tapis d'un vert sombre, dont la couleur est par places aussi noire que celle d'un cyprès. Dans ce *patio* se promènent des hommes en manteau, la cigarette à

la bouche et le livre d'Heures sous le bras : pour les femmes, elles ne font que le traverser en se rendant à la cathédrale. Les orangers de ce cloître sont gigantesques; on les dit contemporains du Maure : ceux des Tuileries leur doivent le respect. Rien n'égale le silence ténébreux de ce préau : c'est quelque chose de froid et de sévère comme un parloir en plein air.

Protégé par les ombres de ses colonnes, rafraîchi par l'onde gazouillante de ses fontaines, il semble encore regretter ses anciens maîtres les Arabes, qui caressaient jadis à l'ombre de ses bosquets le poignard dormant à leur ceinture. Ces fontaines, qui servaient aux ablutions du Maure, ces dalles et ces niches où ils laissent leurs babouches avant d'entrer dans la *mezquita* pour s'y prosterner, ces jardins, ces arbres, tout, jusqu'à

votre pas, devenu plus sonore sur la vaste citerne voûtée de cette cour, vous jette malgré vous dans une indicible rêverie. Le peuple arabe a disparu de cette contrée, il n'existe plus que dans les régions de la féerie, et cependant, ses bains, ses mosquées, ses femmes, ses chevaux et ses trésors furent réels ; il s'était créé une architecture unique au monde, des palais magiques, des ressources incalculables. Le temps a soufflé sur toutes ces merveilles. Deux chiens, non moins redoutables que ceux de M. le duc d'Osuna dans sa bibliothèque de Madrid, gardent la nuit cette mosquée, autrefois gardée par les soldats splendides des califes. La noblesse elle-même n'a plus à nous montrer cette race de chevaux dont elle était fière et qui hennissaient dans les haras du Guadalquivir. Ainsi passent les poètes et les

génies de la terre ; mais, dans ce qui reste de leurs créations et de leurs tableaux, il y a encore des voix, des soupirs et de l'amour !

XXX.

La Posadera.

A M. Henri Blaze.

Abords d'Écija. — L'auberge San Augustin. — La femme du *Posadero*. — Juan Rombla.

La *Carlotta*, colonie allemande, dépassée une fois, Ecija est la première ville que vous rencontriez après Cordoue.

Ecija offre des abords pleins de coquetterie et de grâce. Son port de pierre n'a pas plus

de cinquante ans, mais il domine le Xenil ; il peut lutter avec la grande place ornée de portiques et la promenade aux statues de marbre dont s'enorgueillit Ecija qui tient encore à se dire *la Fille du Soleil.*

Sur les portes de la ville figure, en effet, cette radieuse devise que l'on ne sait à quoi attribuer ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existe. Voici les propres paroles de l'inscription : *Civitas Solis vocabitur una.*

La lune était dans son plein quand notre *calesero* entra dans Ecija. Placée sur la rive gauche du Xenil entre deux collines, Ecija est la ville d'Espagne qui m'ait paru avoir le plus de clochers. Le style de ses maisons est élégant ; partout des madones et des saintes placées sous les portes avec une lanterne et une grille par dessus ; des *posadas* blanches comme des serviettes au dehors, mais ne recélant que trop à l'intérieur tous les incon-

vénients qui assiègent l'infortuné touriste.

La diligence s'arrête à l'auberge *San Augustin* qui est à gauche, et tout aussitôt nous entrons dans une salle basse où est le couvent. Pendant le souper où je ne fis honneur qu'à l'omelette (*tortilla*), je me mis à considérer les *images* de cette pièce ; elles représentaient le beau *Dunois* et *Atala*, les *Incas* de Marmontel, et quelques scènes coloriées de plusieurs mélodrames parisiens avec le texte espagnol et français en bas des estampes. Comme je les examinais encore, un marchand d'éventails qui se rendait à Séville me toucha le coude en me disant d'un air fin :

— *Senor*, il y a là haut une bien plus belle image !

— Laquelle ? demandai-je avec un sourire d'incrédulité.

— Une image vivante, reprit le marchand d'éventails, la femme du *posadero !*

Je venais de voir bourdonner autour de nous un petit homme noir et alerte essuyant les plats de son mieux et faisant circuler le vin de Val-de-Penas, j'ignorais que ce fût notre hôtelier maître Juan Rombla, marié nouvellement près de Séville et tenant présentement l'auberge où se faisait notre dernière couchée.

Maître Juan Rombla avait la prestesse d'une anguille ou d'un andalou, ce qui revient au même, croyez-le bien ; il ne portait pas la résille comme les hôteliers de Gil Blas, parce que, depuis le roi Charles IV, la résille est tout à fait tombée ; mais, au dire de l'un des *milicianos* qui voyageaient de compagnie avec nous, il portait toute autre chose... Tout à coup je le vis froncer le sourcil, Catalina, sa femme, venait d'entrer dans la salle... Presqu'en même temps il s'éleva à la table

un frémissement léger, car cette femme était véritablement belle.

Elle ne portait alors sur sa tête aucun mouchoir, et je lui en sus gré, car il eût caché des cheveux d'un noir de jais, ses dents étaient blanches comme du lait, sa taille fine et cambrée. Elle promena sur les convives un regard charmant, et courant à Juan son mari :

— Voici un oiseau que notre garçon de service Antonito a tué avant-hier sur le bord du Guadalquivir, dit-elle au *posadero*, vois donc si quelqu'un de ces messieurs (caballeros) veut l'acheter !

C'était un oiseau d'eau fort commun sur les rives du Guadalquivir; il avait à peu près la grosseur d'un merle ; son dos était ombré d'or bruni, plus vif et plus foncé vers la tête ; sa couleur se terminait en jaune pâle, mêlée vers le bec d'un bleu verdâtre. Le bec était

long, noir, pointu et étroit; les ailes d'un jaune brun, entourées d'une raie bleue tachetée de noir. Si je n'avais pas lu Henri Swinburne, je n'eusse jamais su que c'était là *l'abejaruza*, ou mangeur de mouches; ma joie fut grande de retrouver ce charmant oiseau aux mains d'une charmante femme.

Et parce que je lui en donnai un *duro*, on me prit bien vite à cette table pour un naturaliste, tandis que moi *pobrecito!* je ne l'achetais que pour les beaux yeux de Catalina!

Ces yeux de Catalina étaient fort beaux, en effet, ainsi que je vous l'ai dit; mais j'avoue que, tout en me rendant l'oiseau et en m'honorant d'un sourire, elle laissa tomber sur l'un des officiers qui se trouvaient là un regard qui me donna un vif dépit, — j'ignorais encore que les Andalouses ne peuvent

jamais regarder une seule personne à la fois.

Maître Juan Rombla, qui le savait, lui, prit Catalina brusquement par le bras et la fit passer dans la cuisine... Le marchand d'éventails, me regardant alors entre les deux yeux, me demanda ce que je pensais de Catalina?

— Qu'elle est fort belle, lui répondis-je, et que son mari est un brutal. Mais, à votre tour, que pensez-vous de l'officier qu'elle a regardé?

— Allons fumer une cigarette à la lune sur le pont d'Ecija, me dit le marchand; là du moins je pourrai vous raconter l'histoire de Catalina sans me voir interrompu. Cet officier a la tête près du bonnet, il se nomme Miguel de la Plata, et je ne me soucie pas qu'il me cherche dispute. Laissons-le rôder autour de Catalina, qu'il espère toujours

ramener à Séville où il l'a connue, et sortons !..

La soirée était superbe, les brises du Xenil douces et tièdes comme un zéphir ; je suivis le marchand d'éventails à la promenade d'Ecija, plantée de beaux arbres, et où il y avait quelques gueux dans leurs manteaux assis sur des bancs. Le marchand d'éventails avait son carton d'échantillons sous le bras ; il le déposa à côté de lui et me parla en ces termes :

« Il y a juste un an qu'à l'une des maisons de Séville, située dans le faubourg populeux de Triana, une porte s'ouvrit brusquement un certain soir. L'homme qui entrait par cette porte était Juan Rombla, — le posadero que vous avez vu ; — la jeune fille qui le reçut, cette Catalina à qui vous venez d'acheter l'oiseau que vous tenez. Catalina recula d'un

bout de la chambre à l'autre en voyant entrer Juan Rombla, tant celui-ci était pâle.

— Votre père est absent? Catalina, lui dit Juan.

— Absent... pour affaires... répondit-elle en tremblant elle-même.

— Ces... affaires-là..., reprit Juan en pesant avec avec intention sur chaque mot, seront finies demain; je sais que ce sont les dernières que fait Grégorio, votre père; il me l'a dit.

— Les dernières... balbutia Catalina avec effort, en laissant échapper de ses beaux grands yeux une larme furtive.

Il y eut entre eux un moment de silence glacial, pendant lequel Juan Rombla examina avec une sorte de curiosité railleuse chaque objet de la chambre où ils se trouvaient. C'était une chambre assez misérable, où l'œil ne rencontrait guère que des coffres

de cuir soigneusement fermés et cadenassés. A un clou fiché dans la muraille pendait un habillement tout noir et couronné d'un large chapeau dont les ailes étaient rabattues ; sur ce chapeau était brodée une petite échelle.

— Jesus mio ! m'écriai-je en interrompant violemment le marchand d'éventails. Mais, à cet indice, Juan Rombla dut voir à quel homme il avait affaire, et quel était le père de la malheureuse Catalina ?

— Il le savait depuis longtemps, reprit le marchand ; mais la profession de Gregorio ne lui nuisait en rien dans son esprit, il faut le croire, car il venait lui demander ce soir même la main de sa fille... Une bourse reposait sur une table à côté de Catalina ; cette bourse était de cuir, et sur ce cuir il y avait les armes de la ville.

Juan ouvrit le sac et compta les pièces

avant que la jeune fille, par un geste de répugnance, l'eût empêché d'ouvrir la bourse.

— C'est bien cela... quarante-huit réaux. *L'affaire* a dû avoir lieu sur les quatre heures.

— Sur les quatre heures! reprit tristement Catalina.

— Comment! votre père n'est-il donc pas revenu?

— Il a renvoyé la bourse par son valet. Voilà tout.

Juan voulut lui prendre la main; et, comme il vit qu'elle le rebutait :

— J'ai la parole de Grégorio, lui dit-il; j'ai fait ma fortune en vendant de l'eau de Tomarès (*agua de Tomarès*), je le sais, il faut un peu d'eau pour laver la sienne... Qu'en dites-vous?

Soit que Juan Rombla fût encore ce jour-là

plus laid que de coutume, soit que Catalina fût blessée de ces paroles, elle le regarda avec mépris et courut se mettre à la fenêtre.

— Mon père ! s'écria-t-elle tout à coup.

C'était en effet Gregorio qui arrivait, mais Gregorio pâle comme un mort et muché jusqu'aux yeux dans son manteau noir. En rentrant dans sa chambre, il courut à une petite fontaine où il fut se laver les mains.

— Ah ? c'est toi, Juan ? dit-il à Juan Rombla qui évitait de le regarder. Pour Catalina, elle avait couru se renfermer dans sa chambre.

— Tout s'est-il bien passé ? demanda Juan.

— Mal, dit Gregorio... On a commencé par faire subir la dégradation à Luis Bela, puis un officier a déposé l'argent sur un tambour qu'il a renversé après d'un coup de pied.

— C'est l'usage ici... Et tu t'es baissé pour ramasser le prix de l'œuvre?...

— Oui, j'ai dû me baisser, reprit Gregorio avec rage, tandis qu'à Madrid, où j'étais auparavant, je ne me baissais jamais ! Il m'était bien interdit de rien toucher avec mes mains, et de montrer avec une baguette le moindre objet qui pouvait m'être nécessaire ; mais ployer le dos pour ramasser quarante-huit réaux à terre, au milieu des murmures de la populace! quelle honte! A Grenade, un marchand qui tient boutique sur la place paie une rétribution de deux centimes par jour au bourreau. Juan, dès ce soir je partirai pour Grenade !

— Luis Bela, le condamné, a donc été livré à la justice civile !

— On me l'a remis après la dégradation.

— Et il est bien mort?

— Fort courageusement, je t'assure ; il

m'a laissé en mourant une lettre pour son ami don Miguel de la Plata.

— Tu n'auras pas grand'peine à la lui remettre, le voilà qui passe en ce moment dans la rue!

Miguel de la Plata passait, en effet, alors dans la rue étroite que le bourreau habitait au faubourg de Triana, Gregorio envoya l'un de ses aides qui lui remit la lettre après avoir arrêté son cheval par la bride... Pourquoi Miguel passait-il par cette rue, c'est qu'il y avait vu la jolie Catalina à la fenêtre. Elle poussa un cri étouffé quand on lui remit la lettre.

Il s'éloigna alors en lançant à la jeune fille un regard de mépris et de colère, et, le même soir, Catalina donnait sa main à Juan Rombla, qui venait d'acheter à Ecija l'auberge de San Augustin. Gregorio a tenu parole ; il est allé à Grenade. Depuis ce temps, Miguel est toujours sur la route de Madrid à Ecija,

chaque fois qu'il peut attraper un congé. C'est un beau garçon, comme vous l'avez pu voir, et si la fille du bourreau est devenue hôtelière, en vérité ce n'est pas sa faute, il en eût fait une *bolera* (danseuse), ou quelque chose d'approchant. Comme je lui vends des éventails, je vous prierai de ne pas lui dire que je vous ai raconté l'histoire de Catalina! Tout à l'heure au souper, Juan Rombla l'a parfaitement reconnu, mais il ne peut empêcher, malgré sa science conjugale, que Catalina ne lui donne ce soir quelque mystérieux rendez-vous. Miguel va rester quinze jours à Ecija, quinze jours de bonheur pour Catalina et d'angoisse pour l'hôtelier! Aussi, ajouta le marchand, pourquoi avoir épousé la fille d'un bourreau?

— Elle est fort belle, repris-je.

— Mieux que cela, poursuivit-il, elle était riche! Gregorio, son père, avait de bons ducats dans ses vieilles malles, et c'est ce qui a

tenté Juan Rombla! Savez-vous qu'à Madrid le bourreau reçoit un traitement de dix-huit réaux par jour en sus du logement, du charbon, de l'eau et du bois? Et s'il avait encore son droit sur les ânes! C'est cela qui était d'un bon rapport, et fait pour dégoûter un homme comme moi de vendre des éventails!

— Quel était ce droit?

— Celui d'étendre la main dans la rue sur autant d'ânes qu'il avait de condamnés à exécuter; le maître ne pouvait prétendre alors qu'à un droit léger de rétribution.

— J'ai lu cette coutume dans je ne sais plus quel livre.

— Elle date des plus vieux privilèges castillans donnés au bourreau. Il pratiquait une marque à l'oreille de ces ânes pour montrer à quel usage il les avait fait servir. Cet usage est aboli, et les paysans dont il dépréciait les ânes s'en réjouissent.

L'heure du départ avait sonné, tout dormait dans Ecija. Je ne pus revoir la femme du posadero, mais je sais qu'au moment de se mettre en route, il y avait une place vide dans la voiture, celle du *miliciano* Miguel.

XXXI.

SÉVILLE.

A M. le comte d'Astier.

Approches de Séville. — La Giralda. — Aspect des rues. — La cathédrale. — Le palais de justice. — Vandalisme. — Les tombeaux de la cathédrale. — Les deux Colomb. — Ancienne opulence du temple. — Assemblées politiques. — L'*Huracan* et l'*Alameda*. — L'amour à Séville. — Plumer la dinde. — La guitarre. — Les gitanos. —

Aux lueurs d'un beau soleil, nous venions de dépasser Carmona, dont les rues sont aussi blanches que son clocher, imitation maladroite de l'admirable flèche de Séville, Alcala de Guadayra avec les ruines de son

château moresque perchées sur un aride mamelon, lorsque j'aperçus au loin, dans la vaste plaine, une bande crayeuse s'étendant à gauche ; cette bande à l'horizon, c'était Séville.

Je venais d'entrer à Alcala de Guadayra dans la cour (*patio*) d'une auberge comme je n'en avais pas encore vue, nos guides faisaient rafraîchir les mules, plusieurs *gitanos* sortis des grottes dans lesquelles ils vivent au pied de la montagne, arrivaient pour voir quelle figure nous avions après cinq jours mortels de diligence. Il y avait dans la cour des roses et des jasmins à profusion, et sous l'ombrage d'un énorme oranger, un banc de bois peint où je venais de m'asseoir avec mon compagnon de route, sir Georges. Il était midi; par l'une des portes du *patio*, nos regards plongeaient sur la route flanquée de pins, d'oliviers et de palmiers, au bas desquels pendaient les lanières verdâtres de l'a-

loës. Sir Georges tira de sa poche une longue-vue, et quand je l'ajustais encore à mon point, un des gitanos s'écria :

— La Giralda !

Je vis alors un point blanc dont la forme se dessina bientôt à mes regards d'une manière plus précise, celle d'une tour carrée d'environ trois cents pieds de haut. Dans certaines directions on l'aperçoit, dit-on, jusqu'à sept lieues. Une statue énorme, celle de la Foi, couronne la tour ; la banderolle de cette statue tourne comme une girouette au gré du vent, et de là ce nom de Giralda donné à ce clocher, le roi de Séville, le seul vestige de l'ancienne mosquée que remplace aujourd'hui la cathédrale.

On veut que le Maure Algebert ait étudié dans cet observatoire ancien la science des nombres, l'algèbre, auquel il donna son nom. Quoi qu'il en puisse être, s'il avait du haut de ce clocher la vue que le colonel Bory de

Saint-Vincent assure avoir constatée et qui ne s'étendrait pas moins que jusqu'à San-Christoval, éloigné de vingt-cinq lieues environ, il devait jouir d'un fort beau panorama. Le Maure a brodé les plis de cette robe immense qui couvre la Giralda, elle est d'un rose tendre et composée de dessins charmants, l'Alcazar étend ses murs derrière elle.

Les approches de Séville, embaumée des chaudes émanations de l'oranger, jetée dans une plaine éblouissante de couleur, vous révèlent bien vite une ville moitié arabe et moitié sainte : les murs sont dentelés comme la scie, les tours, et principalement la tour d'Or ont ce vernis oriental qui plaît à l'œil. Des cyprès élégants profilent leur ombre délicate sur le blanc mat des fabriques, plus loin d'immenses aqueducs se déroulent à gauche comme de vastes serpents de pierre. Ces aqueducs une fois dépassés, vous entrez dans la cité au milieu d'un nuage opaque de pous-

sière, et tout aussitôt vous vous trouvez au cœur de la ville la plus Andalouse des villes de l'Andalousie.

Et d'abord ce sont des mules à pompons rouges, traînant des *calesas* dans le genre des petits charriots de Naples, des femmes au peigne d'écaille, et des *majos* à la veste chamarrée de grelots, de broderies, de boutons; de belles senoras cherchant à la nuit tombante l'ombre des charmilles au jardin del Duqué ou de la Christina ; des gitanos noirs comme de l'encre, et qui mendient un bout de papier pour s'en faire une cigarette; de belles grandes filles se rendant par le pont du Guadalquivir au faubourg de Triana, ou d'énormes chanoines avec leur feutre en forme de tuyau, gagnant l'église de Saint-Paul. Des balcons vitrés que l'on nomme *miradores* s'échappent des plantes grimpantes; les rues sont pleines d'oranges et de citrons; il est vrai qu'elles ont une odeur moins aimable

d'huile et d'ail tout ensemble, que corrige à peine l'eau jaillissante des fontaines entourées de fleurs.

Depuis la porte del Carne, voisine de l'endroit où l'on tue les taureaux, tel est le spectacle que présente déjà Séville.

Notre *calesero* débouche rapidement sur la place même de la cathédrale, nous venons de laisser à regret et derrière nous la fabrique de cigarres, l'un des établissements les plus curieux de Séville. Où courir, où ne pas courir ? Sera-ce à l'Alcazar, le palais arabe, ou à l'église, le palais de Dieu ? J'avoue que je me décidai pour la cathédrale.

J'avais une lettre pour l'un des chanoines, ami d'Esquivel, le peintre de Madrid ; je fus assez heureux pour trouver le digne homme finissant son courrier et son *refresco ;* il était cependant dans un état d'exaltation extraordinaire.

La fenêtre de la pièce où il se trouvait don-

nait sur la place de Saint-François : le chanoine m'y indiqua du doigt le Palais de Justice, délicieux édifice dans le goût de la renaissance, et qui, malgré son mérite se trouve menacé à cette heure d'une destruction prochaine, d'après le décret de l'*ayuntamiento* (municipalité).

— Les Goths! les Vandales! s'écriait le brave chanoine, renverser un tel bâtiment! et qu'en feront-ils? un théâtre peut-être! Allons à la cathédrale, à laquelle du moins ils n'osent toucher! Et le chanoine me précéda en me répétant l'inévitable proverbe : (*Quien no ha visto à Sevilla, no ha visto maravilla*, qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille). Je suivis le révérend don Nic..., qui me conduisit à la sacristie *mayor*.

Après avoir admiré les tableaux de la salle du chapitre, j'entrai tout d'un coup dans le vaisseau, et me plaçai à l'un des bas-côtés de la nef. Quatre heures sonnaient à l'horloge;

le soleil était encore dans toute sa force. La radiation des vitraux se jouait en teintes folles sur les pierres à dentelles de la voûte, l'orgue se taisait, l'office divin avait cessé depuis longtemps Un jour nuancé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ruisselait à flots sur les dalles par les quatre-vingts fenêtres de l'édifice dont Arnold de Flandre peignit les vitrines. La justesse des proportions le disputait à la majesté merveilleuse du temple, orné de deux magnifiques Murillo à la porte d'entrée. Je fus ébloui de la hauteur de la nef principale, du recueillement produit par ces grandes ombres des piliers gothiques: ici des grilles de fer doré, et travaillées comme des arabesques; plus loin des orgues superbes, répétés des deux côtés, quatre-vingt-deux autels où il se disait jadis cinq cents messes par jour, quand le catholicisme n'était pas encore banni de l'Espagne; un nombre infini de chapelles, formant à elles seules

autant d'églises, des lampes jetant la lueur de leurs étoiles sur chacun de ces autels ; des tombes avec des versets et des noms, des sculptures de pierre et la vierge de Notre-Dame-de-Lorette au milieu des cierges. Je marchais ébloui, lorsque tout d'un coup je me trouvai devant un immense rideau, sur lequel je lus cette devise : PAR MOI LES ROIS RÈGNENT ; *Per me reges regnant.*

— C'est ici la chapelle des Rois, me dit le chanoine; ce tombeau est celui de saint Ferdinand, qui reprit Séville contre les Maures l'année même de la mort de saint Louis. Sa femme et son fils y reposent à ses côtés. Près de là, vous pouvez lire l'épitaphe de Christophe Colomb, cet aigle espagnol qui apporta à la Castille un monde nouveau dans sa serre. Son fils est enseveli dans l'une des chapelles latérales de cette église. Ainsi, vous le voyez, le renom du père a enfanté l'orgueil du fils, Christophe Colomb n'a que deux vers sur ce

marbre, son fils a fait graver sur le sien une inscription aussi longue que vaniteuse. Aujourd'hui, cette cathédrale de Séville, en perdant les pompes du culte catholique, a perdu tout son éclat; son clergé n'est plus ; son archevêque chercherait en vain autour de lui l'armée sainte qui l'entourait. Le silence de ce royaume attriste le cœur ; les richesses de ces nombreuses sacristies sont enfermées à cette heure sous la triple clé de leurs gardiens. Vous venez de voir la salle du Chapitre, ses trésors, ses manuscrits : eh bien, chaque jour ses portraits, ses toiles passent de ces murs sacrés dans les froides murailles d'un musée. On trouve Murillo trop à l'écart dans ces salles chrétiennes; on veut des galeries, et on ne veut plus de temples. Cependant Murillo, hors des nuages de l'encens, est un ange qui pleure son Eden, ses belles fleurs et son ciel, qu'en dites-vous ? Que nous reste-t-il à nous autres, moines, sinon à veiller sur

ce qui faisait jadis notre orgueil? Dans cette ville, en fait de tristesse et d'abandon, le Maure et le chrétien se donnent la main; l'Alcazar et la cathédrale sont frappés, maintenant, de l'oubli qui s'attache aux grandes ruines. Autrefois, dans cette même église, on voyait s'agenouiller des rois et des reines; Dieu et son temple faisaient tellement alors la gloire de Séville, qu'à la seule procession du *Corpus Domini* (Fête-Dieu), un Anglais à moitié ivre ayant heurté un porteur de lanternes, il y a sept ans, celui-ci se retourna, le frappa d'abord, puis le jeta aux mains des gitanos qui, lui voyant une longue chevelure, le tondirent bientôt comme un mulet. Aujourd'hui, ce même peuple a remplacé nos assemblées religieuses par les assemblée politiques ; c'est à l'Almeda qu'il tient ses séances, vous plairait-il d'en voir une?

Prenant le chemin de cette promenade plantée d'ormes, le chanoine me conduisit

bientôt à l'angle d'une vieille maison entièrement fermée, et devant laquelle se promenait d'un air rayonnant un *miliciano*, le fusil au bras.

— La police, me dit-il, a chassé de cette maison les orateurs qui en faisaient leur tribune, ils y commentaient l'*Huracan*, journal qui accuse Espartero de rétrograder. En revanche, détournez-vous un peu, et voyez les groupes qui se forment autour de nous.

Un mouvement étrange, inaccoutumé me parut alors avoir lieu en effet sur la promenade. Elle était criblée de manteaux noirs, les voix s'y éteignaient par degrés, pour éclater ensuite avec plus de violence sur cette terrasse en dalles, sonore comme un écho. C'était un véritable tableau de Rembrandt que cette multitude sombre et obstinée agitant l'Alameda : ce salon en plein air, embaumé de la senteur des orangers, retentissait alors de tout le bruit d'une discussion politique.

Les autorités de Séville tolèrent ces réunions, l'émeute est contagieuse, et cependant, je le déclare ici dans la sincérité de ma conscience, je n'ai jamais vu de peuple moins habile à conspirer que l'Espagnol. Ces fils de la guitare, discutant aujourd'hui les questions sociales à l'ordre du jour, au lieu de suivre, sur leur promenade de la Christina, le regard charmant des belles dames de Séville, ne vous font-ils pas l'effet du chien de la fable quittant le morceau qu'il tient, pour l'onde dont le miroir l'a trompé? A Séville, l'Espagne politique est et sera toujours un contresens. La vie y est trop facile, les amours trop gais, les femmes trop belles, les barbiers trop laids, pour qu'il n'y ait pas encore de quoi passer convenablement sa journée, dût-on oublier Murillo qui y est né, et qu'il y faut voir trois fois par jour, les boutiques de confiseurs où le sucre candi ressemble aux diamants et aux saphirs sous le feu des lampes;

les *porticos* entourés de fleurs, et les amoureux que l'on voit collés contre les grilles des fenêtres basses auprès de leurs *novias*. La politique à Séville, c'est une vieille fille ridée aussi noire et aussi triste que l'ancienne inquisition.

Puisque je vous ai parlé des amoureux, il faut que je vous dise de quel terme injurieux on ose appeler ici leur métier, métier honnête s'il en fut, et de plus assez difficile, puisque l'objet de leur passion est d'abord enfermé comme une biche sous sa fenêtre grillée, et que la conversation consiste en quelques serrements de mains, interrompus souvent par l'arrivée d'un oncle (*tio*) venant troubler ce pacifique roman de chevalerie. Cette chasse nocturne à la fenêtre d'une belle se nomme : *plumer la dinde* (pelar la pava), et il n'est pas rare de voir des amants se tenir ainsi jusqu'à l'aube près de leur belle dans ces rues étroites et mal pavées de Séville,

car l'amour espagnol, le plus patient de tous les amours, est aussi celui qui s'étonne le moins de la longueur de l'attente, la cour que fait un amant finissant presque toujours par le mariage (*casamiento*).

C'est ici le cas de vous parler de la guitare, cet instrument dont les romanciers et les auteurs d'opéras-comiques ont tant abusé. La guitare, en Espagne, est la plus impitoyable musique, le fredon le plus monotone qui puisse gratter l'oreille d'un voyageur, et j'avoue que pour ma part, à l'exception de quelques *canzones* entendues près de Cadix, ou de Tarifa, et qui retentissent encore au fond de mon cœur, comme l'expression la plus vraie de la mélancolie arabe, je prise assez peu les chansons de l'Andalousie que soutient le son monotone et lent de la guitare. Dans l'intervalle d'un *Ahi!* sorte de point d'orgue commencé par un chanteur, un notaire habile trouverait le temps de dresser un testament.

Ces chansons ont quelquefois du sel et de l'esprit. Au faubourg de Triana, où l'on arrive par le pont de bateaux du Guadalquivir, une *gitana* chantait le soir ce couplet :

Una muger que se énamora
De un hombre que no la quiere,
Lo succede que à un calvo
Que en la calle encuentra un peine!

Une femme qui s'amourache
D'un homme qui ne l'aime pas
A le sort d'un chauve
Qui dans la rue rencontre un peigne!

Voilà l'amour à Séville, un amour railleur, sceptique, qui ne craint pas d'arracher lui-même le voile à sa passion pour en bien voir les défauts. La vie des riches y admet le luxe de France, les chevaux andaloux courant dans les allées des *Délicias*, les attelages élégants, les jasmins aux balcons et les causeries mystérieuses près des charmilles du Guadalquivir ; elle adore les cigarettes fumées

auprès des fontaines entourées de plantes odorantes, les *tertulias*, ces assemblées que tout le monde peut voir, car une seule grille de fer sépare la maison de la rue, et le regard des curieux pénètre leurs mystères ; mais au milieu de cette activité folle, de cette élégance si dédaignée en Castille, il n'y a dans Séville qu'une population vraiment curieuse à observer, celle du faubourg de TRIANA, le quartier des *gitanos*.

XXXII.

Au même.

Triana. — L'oreille de mule. — La fabrique de tabacs. — La salle des femmes. — L'étudiant de Séville. — Le musée. — Montanès.

Représentez-vous tout un coin de la ville de Naples oublié dans la cité de Séville. Chez ce peuple, aucun souvenir de grandeur ou d'oppression, aucun regret comme de l'autre côté de la ville, car ils ont toujours été ven-

dus, maltraités, honnis; les moines et les rois, ces deux majestés déchues, ont toujours eu le pied sur le col du *gitano*. Fraudeurs, voleurs, tondeurs de mules, et quelquefois même barbiers, les gitanos composent la classe la plus tranchée du peuple espagnol; quand ils ne font pas la contrebande, ils chantent près des beignets que la main noirâtre de leurs femmes tourmente dans la poële à frire; ces beignets se font dans la rue même, attendu d'abord que beaucoup de gitanos n'ont pas de maisons, et qu'en second lieu ce serait chez eux une asphyxie complète amenée par la fumée d'huile. Cette cuisine en plein air laisse aux maisons des *gitanos* une atmosphère plus saine pour danser le *fandango* ou le *tripili tripila*.

La première *gitana* que j'aie rencontrée et qui se nommait la *Ramona*, me voyant embarrassé du chemin que je devais prendre, s'offrit d'elle-même à m'accompagner et à

quitter son travail. Ce travail, je vous le donne en cent... à deviner... mais non, j'ai pitié de vous, c'était une oreille que la Ramona devait coudre de son mieux à la mule que son mari allait vendre le lendemain près d'Italica.

Le chanoine m'avait quitté, et je me trouvais presque égaré dans ce quartier de gueux qui ne ressemblait pas mal à celui des Truands de Victor Hugo. Je remerciai la Ramona et la priai de finir son oreille; elle reprit son travail avec la railleuse insouciance qui caractérise les *gitanos*.

Par l'une des fenêtres entr'ouvertes qui donnaient en son taudis, j'entrevoyais une image de la *Virgen de Dolores ;* et au fond de cette salle un petit enfant dans son berceau. Quand je m'éloignai, tenant en main une feuille de mon album où j'avais pris quelques notes au crayon, la Ramona, qui était renommée dans le quartier pour faire le trafic de

la cigarette, me demanda l'aumône sur le seuil de sa maison; je lui présentai un *quarto*, elle me refusa, et saisit vivement ma feuille de papier. Prenant alors un bout de cigarre à moitié haché qu'elle renversa dans le feuillet en question et qu'elle roula subitement entre ses doigts, elle s'improvisa une cigarette avec laquelle elle s'enfuit sans que j'eusse le temps de réclamer contre ce rapt de mes notes.

Ce que faisait la *gitana* était tout simple.

En dépit de la manufacture de cigares *(fabrica de cigaros)* achevée en 1757 et qui passe à bon droit pour un des ornements de la ville, en dépit de presque tout le tabac de la Havane envoyé en feuilles à Séville, le papier y est fort cher, et le don d'un peu de *papelito* est certainement la plus belle aumône que l'on puisse faire à un fumeur en guenilles! mes notes devaient donc plaire à la Ramona plus que le sou tiré de ma bourse.

Ceci me fit penser à la susdite manufacture située dans l'une des belles rues de Séville et la *première chose* qu'on indique ici à l'étranger, même avant la cathédrale et l'Alcazar.

La manufacture est un des plus curieux spectacles que j'aie vus. Représentez-vous trois mille femmes tenant dans leurs doigts agiles ces menues feuilles qui étaient jadis roulées autour d'un mince chalumeau de paille, et qui, grâce au progrès, ressemblent aujourd'hui aux cigarres de notre régie. La consommation du tabac est prodigieuse en Espagne ; le gouvernement en a le monopole, et le bénifice est immense. En 1787 il s'élevait à cent vingt-neuf millions de réaux ; il ne tarda pas à perdre cependant, et le tabac de France reprit sa vogue, la mauvaise qualité du tabac espagnol provenant alors des altérations de la fraude. Mais telle fut longtemps l'insouciance des Espagnols, que mal-

gré leurs colonies du Mexique, de Caracas et de la Trinité qui en produisaient d'excellents ils achetaient presque tout leur tabac des Portugais.

Entrez donc avec moi dans cet édifice d'où jadis un marquis de Dancourt ne fût sorti qu'avec le nez barbouillé de tabac d'Espagne, et conséquemment un peu rouge, car cette poudre extrêmement fine, s'unissait à une espèce d'ocre tirant sur le vermillon. Ce rouge était nommé Almazaron, parce qu'il se trouvait dans les environs de ce village du royaume de Murcie. Charles III, qui adorait le tabac râpé, a mis la main, comme Ferdinand VI, à ce temple somptueux des tabacs. L'édifice ne compte pas moins de deux cent dix moulins mis en mouvement par cent treize mules.

Dès la première cour et à l'une des grilles pend une corde qui brûle perpétuellement à l'un de ses bouts ; elle sert à allumer les ciga-

res, il y en a de pareilles dans presque toutes les promenades de Séville; ceci, vous le voyez, remplace la lanterne de nos magasins, mais à Séville, c'est une grande politesse que de vous *offrir la corde*. Mon guide n'y manqua pas, c'était un petit homme en veste brune qui se croyait forcé d'éternuer chaque fois qu'il entrait dans l'une des salles. La première qu'il me fit voir était consacrée au *polvillo*, tabac en poudre : une poussière fine couvrait la salle depuis le parquet jusqu'aux corniches, cette première salle ne contenait pas moins de onze mille sacs. Nous passâmes de là dans l'atelier des femmes, elles gagnent chacune six réaux par jour (trente sous de France,) toutes apportent leur dîner, et dans le moment où nous entrâmes, cette pièce semblait changée en un vaste réfectoire.

Par ces fenêtres scrupuleusement fermées, on apercevait quelques palmiers de la côte; beaucoup de ces femmes chantaient, plu-

sieurs d'elles avaient des marguerites jaunes dans leurs cheveux. Quelques-unes me parurent jolies. Il n'y avait dans toute cette armée féminine que deux *gitanas*, la loi favorisant peu cette caste maudite. Ces femmes roulent ainsi le tabac incessamment, leur bruit est pareil à celui des abeilles autour d'une ruche ; c'est à leurs doigts effilés que sont confiés les cigares.

On passe de là dans la salle au tabac à priser, dont l'office est dévolu aux hommes. Six cents ouvriers auxquels un soldat fait la lecture à haute voix, travaillent dans cette pièce, après laquelle on arrive au magasin du *râpé*. D'autres ouvriers en bonnet de coton et en peignoir blanc sur leurs habits, manipulent le tabac dans cette pièce. Voulez-vous savoir maintenant comment se fait le râpé? La machine n'a pas moins de vingt mules qui se mettent en train les yeux bandés à un coup de sonnette, et donnent l'im-

pulsion à l'échafaudage. Chaque machine a six couteaux. On mouille le tabac de *Virginie*, on le met en corde, on le coupe, puis on le laisse sécher; il devient alors du *râpé*. La façon de le cuire (*cocimiento*) consiste en une mixtion de raisins, de sucre et de tabac noir. A quelque distance de cette salle, je remarquai un effet curieux d'acoustique : deux surveillants se mettent au bout de la pièce, se parlent et se répondent à voix basse, sans que le reste de la société puisse les entendre.

Je sortais à peine de la manufacture des tabacs lorsque je rencontrai dans la rue une troupe d'étudiants. En 1841 savez-vous ou plutôt devinez-vous ce qui reste de l'étudiant à Séville ? Quelques manteaux troués et de vrais chapeaux de gendarmes, voilà tout. Ils frappent de la main et du coude sur un *pandero* (tambour), étendent leur *sotana* (soutane) devant la première dame un peu jolie qui passe dans la rue, mais, en revanche on

en trouve encore qui se permettent de faire danser quelques pauvres hères dans ce manteau, comme il advint à Sancho dans la fameuse couverture. La *sotana el manteo* voilà le refrain de l'étudiant! Pour le licencié Carambola ou don Chérubin de la Ronda, c'est à peine si l'on s'en souvient. Aujourd'hui s'ils revenaient au monde ils seraient heureux de trouver à écrire un article politique dans le journal de Séville ou le *Globo* de Cadix.

Il y avait autrefois deux cents églises à Séville, on continue à leur faire la guerre; c'est dans l'une de ces églises qu'on a placé le *Musée*.

Si le catalogue de Madrid au Museo Réal est imparfait, en revanche il n'y a ici nul catalogue. Plusieurs sujets de sainteté, par Murillo, des moines de Zurbaran, et le *Charles-Quint aux pieds de Saint-Thomas disputant avec les docteurs*, tableau que nous avions à Paris sous Napoléon, voilà ce qui m'a frappé tout d'abord ; joignez à cela six petits cadres d'André Perez, tous à un seul personnage,

tous dans la couleur du Murillo, quelques volets allemands et beaucoup de cadres assez faibles, attribués à l'école de Séville, tel est l'aspect de cette église devenue musée. Dans une chapelle à gauche vous avez du moins la surprise de quelques belles sculptures *coloriées* de Torregiano, Italien et condisciple de Michel-Ange; Torregiano émigra en Espagne après un différend élevé entre lui et Michel-Ange; mais il est inférieur à Montanès.

Montanès est un autre homme que l'Italien Torregiano. Il y a entre eux deux la distance de l'humble gramen au catalpa. Ce Christ de Montanès, que vous avez là sous les yeux, de grandeur naturelle et les bras étendus, saignants sur le bois du Golgotha, c'est Montanès, le sculpteur coloriste, qui l'a fait crier de sa grande voix; aussi quelle tristesse, quel affaissement, quelle mort! Cette sculpture peinte vous fait reculer au premier abord; les lignes rougeâtres de ce sang vous épouvantent. C'est de la sculpture qui donne la main

à l'Inquisition ; elle est palpable, elle vit dans cette figure. Montanès donnait à la pierre toute la fluidité de la vie, grâce à sa couleur: c'est le Ruysch de la sculpture ; voyez plutôt les veines de ce Christ ! En vérité, ce n'est qu'à Séville, et devant ce Christ de Montanès, qu'il faut étudier ce genre de travail propre à l'Espagne, le travail du marbre ou de la pierre coloriée, et ne se bornant pas aux yeux d'émail des statues romaines ; cela donne à la fois l'extase et le frisson ; on croirait que ces cadavres divins, enveloppés des blancs linceuls de Montanès, vont se lever.

De cette église qui sert de première salle au nouveau musée, on me fit monter à une sorte de grenier en forme de galerie, et là, je vous assure, le spectacle qui s'offrit à mes yeux ne sortira jamais de ma mémoire.

Une multitude de toiles gisaient à terre, c'etaient pour la plupart des Murillo qui n'étaient pas encore accrochés, entre lesquels je vis un *Saint-Thomas distribuant des au-*

mônes aux pauvres. Cette église ou plutôt ce couvent cherche depuis deux ans à se convertir en musée. Il y met le temps, vous le voyez; mais à Séville, où la cathédrale elle-même n'est pas achevée à l'extérieur, on fait tout avec une tranquillité d'alcade. Tous ces cadres de Murillo, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre appartenaient au couvent de la Merced, couvent fort riche. Derrière l'un d'eux je vis écrit à la plume : *Moi, François Dolard, né à Paris, j'ai copié ce Murillo en* 1823, *au couvent de la Merced*. Quel était ce peintre ignoré, ce copiste d'un maître dont le seul aspect vivifie? L'étude de Murillo était-elle pour lui un simple amusement, un caprice, ou bien songeait-il à s'approprier les sucs angéliques de cette palette? Ce nom d'un Français, d'un peintre obscur me toucha; s'il vit encore à cette heure, peut-être a-t-il oublié l'Espagne et les Murillo; dirige-t-il une école ou fait-il des enseignes dans quelque province? Est-il mort à Séville ou à

Cadix ? Son orgueil était grand d'attacher son nom à celui de Murillo; mais cet orgueil n'était peut-être que de la candeur.

Au sujet de Murillo, j'aime mieux cette pensée écrite un jour devant moi à Londres, sur l'album d'une belle Française, par sir Walter Scott, qui venait de publier la *Jolie fille de Perth.*

« Si j'avais été reine, j'aurais voulu être peinte par Murillo; si j'avais été roi, par Velasquez. »

Le gardien du Musée me voyant arrêté devant le *Saint-Thomas*, me dit alors :

— *Sénor Francès* , vous auriez bien pu nous prendre ce cadre en compagnie des sept qui le suivent.

— Comment cela, repris-je, en songeant au maréchal Soult et à l'accusation qui me semblait prête à s'envoler des lèvres de mon homme ; mais je me trompais.

— Le duc d'Orléans, fils de S. M. Louis-Philippe, reprit-il, a offert quatre millions

pour ces huit tableaux de Murillo ; mais l'*ayuntamiento* n'a pas voulu.

C'était un Andalou qui me parlait, et cela me mit en garde contre son dire. Me devinant sans doute, il ajouta :

— Autrefois, sous Napoléon, on les aurait obtenus à meilleur compte. L'affaire ne souffrait guère de délais en ce temps-là. Le *mariscal* Soult entrait dans le premier couvent venu, il était suivi d'un aide de camp. Sur un coup d'œil dudit maréchal, l'aide-de-camp allait au tableau, et dût-il monter sur le maître-autel lui-même, il écrivait dessus à la craie : *Ambulance du maréchal Soult.*

— François Dolard, repris-je, agissait plus doucement, il copiait les Murillo et les laissait.

J'entendis un pas derrière moi. Le chanoine don N... me venait chercher pour visiter l'Alcazar. Mais nous dûmes remettre à une autre fois notre investigation moresque en

raison de l'homme que nous trouvâmes sous le portique de l'église ; c'était le barbier Ignacio qui arrivait vers le chanoine en toute hâte.

XXXIII.

UN PARRAIN.

Au même.

Après avoir dit quelques mots à l'oreille du chanoine, l'honnête barbier le conduisit à sa boutique, où je le suivis machinalement.

Son enseigne portait le nom de barbier

accoucheur *(barbero y comadron)*, et quand nous pénétrâmes dans la salle basse, formant l'atelier d'Ignacio, nous remarquâmes un assez beau concours de *gitanos* devant la porte de l'opérateur.

Il y en avait un qui criait à tue-tête : *Sénor barbero por l'amor de Dios !* (Seigneur barbier, pour l'amour de Dieu!) et les autres répétaient en chœur ce cri de leur chef avec des supplications grotesques ; ils arrivaient tous du faubourg de Triana.

Ignacio les écarta d'un air d'autorité; puis, leur imposant silence, il nous fit grimper dans une chambre haute où se trouvait une femme basanée en proie aux douleurs de l'enfantement. Elle poussait des cris si étranges, si frénétiques, que je crus d'abord qu'on l'égorgeait ; mais tout d'un coup le barbier pria le chanoine de bénir l'opération difficile qu'il allait tenter, et la malheureuse suspendit un moment ses plaintes... Le barbero s'en fut ensuite à la fenêtre et donna le signal aux

gitanos. Ce signal donné, j'entendis un râclement de violons, de poëles à frire, de guitares et de ferraille ; les uns frappaient des fers à cheval l'un contre l'autre, d'autres des couteaux et de gros anneaux de fer, car beaucoup de ces hommes sont forgerons ; la seule différence qu'il y ait entre ceux-ci et les nôtres, c'est que les gitanos ne travaillent jamais qu'assis. L'abominable tintamarre que faisait alors cette meute, lâchée autour de la boutique, couvrit les cris de douleur de la pauvre créature. Quand à moi, je l'avoue, j'avais détourné la vue du spectacle de sa misère, et regardais la troupe des gitanos du haut du balcon de fer d'Ignacio.

Quand je me retournai, l'opération était faite, et un homme noir, d'une cinquantaine d'années, élevait entre ses bras son propre fils, un horrible poupon que le barbier venait de laver dans de l'eau froide et d'envelopper de mauvais haillons fournis par le

père, qui faisait le commerce des vieux habits.

Au moment où il se montra avec lui d'un air glorieux à ce balcon, placé dans la petite rue de *los gimios*, les bohémiens, hommes et femmes, qui se trouvaient en dehors, se mirent à entonner une chanson à tue tête, puis en même temps je vis entrer dans la chambre où nous étions avec le chanoine, une mégère dont l'aspect m'épouvanta.

Elle avait les cheveux entièrement dénoués sur ses épaules, son habillement se composait d'une vieille jupe verte et d'un corset rouge, tout cela horrible, délabré et se terminant par de longs pantalons de tricot. C'était une *comadre* (sage-femme), mais elle était habituée depuis longtemps à avoir la pratique des gitanos, et comme leurs femmes sont sujettes à avoir beaucoup d'enfants, elle trouvait sans doute inconvenant qu'il en vînt un seul au monde sans sa permission immédiate. La plupart du temps les accouchements des

gitanos se font en plein air, à leur porte, dans la rue ou dans un champ. Joaquina (c'était le nom de la sage-femme), ne faisait pas de grands frais pour recevoir tous ces nouveau-nés de sa caste : elle les recevait dans son tablier. Elle était bohémienne et savait que la grande chose pour les gitanos était la *bonne aventure*.

Aussi ne se faisait-elle faute de prédire une fortune superbe au plus petit avorton noir qu'elle tenait sur ses genoux.

— Il sera général, escribano, chanoine, muletier, régent, peut-être ! Ainsi parlait la Joaquina en se livrant au métier lucratif de la chiromancie, métier fort en vogue à cette heure encore dans la classe des gitanos; mais cette fois et quand elle eut pris la petite main de l'enfant, après un coup-d'œil furieux lancé à son rival le barbier :

— Voilà un *nino*, dit-elle en hochant la tête, qui n'a pas huit jours à vivre.

— Comment cela ! demanda le père d'un air effaré.

— Parce qu'il est né dans la boutique d'un homme qui n'est pas de notre caste, dans la chambre d'Ignacio le barbier, cousin du bourreau de Séville, et qui est accusé de plus d'avoir volé, il y a six mois, le portefeuille de ce Turc qu'on trouva mort près de la Christina cet hiver.

— Silence, Joaquina, s'écria Ignacio en brandissant son rasoir, silence, oublies-tu que je suis chez moi et que le révérend chanoine don N... ainsi que cet étranger m'ont fait l'honneur de me visiter ?

— Cet enfant ne vivra pas, reprit Joaquina.

— Il vivra! s'écria le père furieux et à qui le chanoine tenait vainement le bras; nous sommes catholiques, le barbier Ignacio est catholique, le chanoine et ce sénor français sont catholiques !

Puis se jetant à genoux devant le cha-

noine, il lui demanda le baptême pour son fils, car bien que les gitanos n'aient point de religion à proprement parler, ils se proclament chrétiens, et cela même, hors de l'Espagne.

Tout d'un coup la mère fit un mouvement (le premier qu'elle eût fait depuis tous ces pour-parlers), et m'indiqua du doigt au chanoine...

— Elle vous demande pour *padrino*, me dit le religieux.

— Pour parrain! m'écriai-je avec une sorte d'effroi et de dégoût, pour parrain?

Voyant alors que j'hésitais, la Joaquina se mit à crier d'un air triomphant, en s'adressant au barbier et au père du petit :

— Vous en êtes témoins, l'étranger refuse, il sait que l'enfant d'un gitano n'est qu'un piége tendu à la crédulité publique. Vos femmes ne se plaignent pas de la fécondité, c'est vrai ; mais c'est qu'elles jugent de ce que peut valoir un nouveau-né. La vue d'un

pauvre enfant dans leurs bras leur procure des aumônes et leur fait même pardonner leurs vols quand on les surprend en flagrant délit. Cela est si vrai que celles qui sont stériles attirent souvent hors de chez elles les filles des autres, qu'elles émigrent avec elles d'une province à l'autre et les exploitent. Entre nous, on reconnaît à peine le frère de la sœur, la mère de la fille, tous les liens sont brisés; la famille n'est qu'un mot. C'est ce que devine cet étranger, et voilà pourquoi il refuse d'être le parrain de votre enfant.

— Il refuse, il refuse! s'écria le père, rouge de fureur et en marchant sur moi les poings fermés comme un boxeur.

En même temps il se pencha au balcon du barbier, et jeta de ce balcon quelques paroles inintelligibles pour moi aux groupes de bohémiens qui étaient dans la rue des Gimios.

J'entendis alors un bourdonnement de voix, passant tour à tour de l'ironie à la colère, du rire éclatant à la menace sourde et

cachée. Le chanoine me parla à l'oreille, et je n'eus pas de peine à comprendre la validité de ses raisons ; la nuit était venue, et la rue des Gimios ne me paraissait pas aussi sûre que la place de Saint-François.

Le chanoine puisa de l'eau à une petite fontaine placée à l'angle de la chambre; puis, me prenant par la main, il m'amena jusqu'à l'enfant qu'il se disposait à baptiser...

Pour moi, je songeais alors à la *Dame blanche*, de Boïeldieu; mais je songeais aussi qu'en Écosse les mœurs sont plus douces et que ce sont les jolies fermières qui vont chercher un parrain.

— Quel nom donnez-vous à cet enfant? demanda le chanoine.

— Celui de son père... quand je le saurai, répondis-je.

— Mon nom est Pablo Roque, dit le père qui portait deux noms de saints.

— J'aime mieux le nommer Christoval, repris-je, ce nom-là a découvert un monde,

c'est un nom de Séville, il lui portera peut-être bonheur.

— Voilà qui est bien, reprit la Joaquina qui était demeurée jusque-là spectatrice impassible de cette scène; mais comme je prévois que, grâce à la faible constitution de la mère de Christoval, je serai seule chargée de son éducation *morale*, je prierai le senor de me remettre quelque menue monnaie...

Cette éducation *morale* des gitanos consiste à leur enseigner le vol ; je le savais et la Joaquina le savait aussi. Mais j'avais hâte de sortir, je jetai trois duros sur la table du barbier.

Quand nous fûmes sortis de la chambre, le chanoine et moi nous fûmes accueillis par le hourra des gitanos; peu s'en fallut qu'ils ne nous suivissent jusqu'à la fonda où je logeais pour nous escorter.

— A merveille, me dit le chanoine, vous et moi nous venons de faire un chrétien, mais vous, vous venez de faire un voleur.

— Que voulez-vous dire ?

— Que les gitanos s'en tiennent rarement à un premier baptême et qu'il leur en faut plusieurs.

— Comment cela ?

— Certainement; pour la plupart ils spéculent sur la commisération des âmes pieuses. Il peut arriver, n'est-ce pas, qu'une personne riche, charmée de la jolie figure d'un petit gitano (ils sont remarquables surtout par l'éclat et la vivacité de leurs yeux), demande s'il est baptisé? Or, en ce cas-là, le père et la mère nient toujours, ou plutôt ils répondent que leur enfant ne l'est pas encore. Un parrain comme vous ou une marraine comme la comtesse de P..., à qui cela est advenu tout récemment, se présentent aussitôt, et ne manquent pas de faire à l'enfant et à ses parents des cadeaux de quelque valeur. Ceux des gitanos qui enfreignent les ordonnances et n'ont d'autre état que d'errer par les villes, arrivent de la sorte à faire bapti-

ser leurs enfants deux ou trois fois de suite; ils s'adressent pour cela au premier prêtre qu'ils rencontrent.

— Voilà une façon lucrative d'entendre le baptême, dis-je au père; comment l'autorité ne la réprime-t-elle pas ?

— C'est un droit des gitanos, et, entre autres villes qu'il vous reste à parcourir, vous les verrez à Malaga demander l'aumône en pleine rue pour faire baptiser leur progéniture, *para dar l'agua* (pour donner l'eau), comme ils vous diront.

— Et vous ne refusez jamais un gitano qui vient réclamer de vous pareil service ?

— Moi, cela est vrai, parce qu'au fond du cœur j'aime et je plains les gitanos, qu'ils ont de l'esprit, et qu'il suffit d'ailleurs que le peuple témoigne du mépris à cette caste pour que nous cherchions à la relever, comme Jésus releva la femme adultère... Mais tous mes confrères ne pensent pas comme moi...

— Mais ce filleul improvisé, que deviendra-t-il ?

— Ma foi, je l'ignore, j'en ai déjà deux qu sont maquignons; un troisième tondeur de mules; le quatrième a été pendu; je me suis arrêté là... Depuis moi, ceux qui restent ont dû avoir deux à trois autres parrains ! Si vous êtes curieux des mœurs des gitanos, nous pouvons les aller voir à Triana, à moins que vous ne préfériez les voir au théâtre. Il y a des *saynetes* dont ils sont les héros, leur escroquerie habituelle en fait la base. — N'importe, vous voilà parrain !

— Oui mais, grâce au ciel, je ne reste pas assez longtemps en Espagne pour voir ce qu'y deviendra mon filleul !

Nous convînmes, le chanoine et moi, d'aller le lendemain à l'Alcazar.

XXXIV.

Au même.

L'Alcazar. — Les souliers du roi. — Le dortoir de Pierre-le-Cruel. — La cheminée de Joseph. — Les jardins. — La maison de Pilate. — L'étudiant. — Louis-Philippe propriétaire à Séville — Les théâtres. — Le *majo* et la *maja*. — La bourse. — Correspondance de Christophe Colomb. — La charité. — Les tableaux de Murillo. — Un meurtre.

Le palais mauresque de Séville est à deux pas de sa cathédrale; vous passez de l'hymne sacré au verset arabe gravé dans la pierre, de la demeure de Dieu à celle des califes.

Les Espagnols ont une horrible rage de blanc et de jaune, ils recrépissent chaque année les murs de l'Alcazar; on sent dès lors ce que les colonnettes et les dessins capricieux des Maures doivent y perdre. Tout cela se fait cependant par l'ordre exprès de l'*ayuntamiento*.

Le gouvernement (*ayuntamiento*) permet ces profanations; il autorise cette lessive grossière, ce lourd empâtage jeté sur les plus fines fleurs du style arabe.

Nous fûmes reçus à l'Alcazar par une belle fille de seize ans, les yeux en amande, la taille enfermée dans la basquine noire qui tend à céder le pas, chaque jour, aux modes de France; elle nous mena au premier étage de l'Alcazar, d'où nous pouvions voir la Giralda, avec sa robe de pierre jaune et rose, ainsi que les belles flèches à arètes de la cathédrale.

Le peintre de la chambre de Ferdinand VII, don Joaquin Cortès, a fait restaurer quelques

salles de l'Alcazar avec assez de zèle et d'intelligence; mais au premier aspect, ce blanc si frais et cet or si neuf donnent aux murailles l'air d'un café. Un charmant *patio* rempli de fleurs vous conduit bientôt à des mosaïques à hauteur d'appui, vous traversez plusieurs salles et vous entrez enfin dans celle des Ambassadeurs.

C'est là certainement un des intérieurs les plus attrayants que l'imagination ait pu rêver, et pour un étranger qui n'a pas encore visité Grenade, l'Alcazar de Séville, s'ouvrant tout d'un coup par cette salle des Ambassadeurs, a l'air d'une histoire des *Mille et une Nuits*.

Cette salle a trente pieds huit pouces en carré et est tellement couverte de stuc et de marbre, de jaspe, de porphyre, que vous croyez d'abord entrer dans une grotte de stalactites. Représentez-vous la plus délicate des coupoles, en voyant les couleurs diaprées de ses vitraux sur un parquet digne du pied

des houris de Mahomet ; partout des arabesques, des pilastres aussi légers que la feuille montant au ciel comme une prière avec leurs versets enroulés autour d'eux ; les murs sont en dentelles, les fenêtres ouvragées comme un voile de Mayorque. De charmants filets de lumière glissent vers midi sur toutes ces ruches dorées, sur ces portes des rois maures dont le bois est ciselé, fouillé et rendu aussi flexible qu'un tissu. Vous voilà devant une architecture unique au monde où la féérie commande en maîtresse, où l'or, les robes de Tyr, les soies de Damas, les bains parfumés de l'Orient composent une série de sensations toutes nouvelles. Dans de petites niches dorées d'assez mauvais goût, l'Espagne actuelle, l'Espagne constitutionnelle, s'est cru seulement en droit de loger ses anciens maîtres ; ainsi voyez-vous Charles-Quint et Philippe Ier côte à côte des Bourbons modernes, de saint Ferdinand et de plusieurs autres majestés catholiques, figurer dans cette

salle des rois maures. Ces mascarades sont du plus mauvais effet ; que dirait-on du portrait en pied de S. M. Louis-Philippe dans un temple de Jérusalem ou une mosquée ?

Vous passez de là au *patio de las Donzellas*.

Cette cour mauresque constitue un vrai sérail de pierre avec des colonnes d'Italie; les dalles sont de marbre, un jet d'eau charmant gazouille au milieu. Charles-Quint a fait mettre après coup ses armes dans le milieu des pilastres : il s'est passé, dit-on, tant d'autres fantaisies à Grenade qu'on peut lui permettre celle-ci. Les embellisements introduits par Charles-Quint dans ce palais des rois Maures n'offrent rien du reste à blâmer, la renaissance et sa richesse n'étant pas éloignées du style mauresque si fin, si délicat, si luxuriant.

Un exemple de ceci, c'est la salle à manger de l'infante (*la sala del comedor*) qui offre un plafond de bois brun à caissons, semé de

têtes romaines et de frises délicieuses dans le goût du seizième siècle.

Après avoir quitté la salle du Trône, qui n'est séparée que par deux pilastres de celle des Ambassadeurs, on passe à travers d'affreux escaliers modernes récrépis à la chaux, aux trois dortoirs (*dormitorios*) de Pierre-le-Cruel, ce roi dont tout parle dans Séville. La popularité du roi don Pedro dépasse ici de beaucoup celle de Christophe Colomb; il y a même une rue qui se nomme *Tête du roi don Pedro*, d'après une histoire qui ne manque pas d'intérêt.

Voici la chose :

Don Pedro allant courtiser je ne sais quelle femme, on croit que c'était une *bolera* italienne qui ressemblait beaucoup à Maria Padilla, rencontra chez elle un cavalier.

— Qui es-tu? lui demanda don Pedro.

—Ce que je veux être, répondit résolument celui-ci.

— Je veux le savoir ici même.

— Ici... non pas, seigneur, mais dans la rue, si tel est votre bon plaisir. Prenons la rampe et sortons.

Ils descendirent l'escalier et se battirent dans la rue du Candilejo. Le roi tua l'homme et s'en fut ensuite se coucher paisiblement avec sa maîtresse.

Mais le lendemain, et d'après la maxime qui a fourni matière à une des plus belles comédies, intitulée : « *Le meilleur alcade est le roi,* » il manda celui du quartier, et déclara qu'il y allait pour lui de la corde si l'assassin n'était pas découvert. L'alcade fut six jours à le chercher, il maigrissait à vue d'œil. Il fit brûler des cierges à tous les saints de la cathédrale, il jeûna, pria, rien n'y fit. Un soir qu'il était entré pour une affaire chez une vieille femme du quartier, la Petronilla, qui le chaussait en sa qualité de cordonnière, cette femme le vit si triste, qu'elle lui dit :

— Seigneur alcalde, que me donnerez-vous si je vous nomme celui que vous cherchez ?

— Mais, Petronilla, vous savez donc que je cherche quelqu'un ?

— Certainement, et vous serez pendu si vous ne mettez pas la main sur lui ?

— Qu'est-ce que cela vous fait, Petronilla ?

— Comment ! qu'est-ce que cela me fait ? Mais nous chaussons votre famille de père en fils, et si vous n'alliez plus user de semelles au service de Sa Majesté... si le bourreau vous prenait mesure d'un collier de chanvre, hélas ! que deviendrait notre commerce ?

— C'est vrai, Petronilla, tu sais donc le nom ?...

— Il y a mieux, senor, j'ai tout vu.

— Toi ?

— Oui. Figurez-vous que je fus attirée à ma fenêtre ici même par le cliquetis des épées, je ne pus voir la figure des deux combattants, parce que la nuit était noire; mais quand le corps de l'un est tombé à terre, j'ai entendu... oh! tenez, seigneur alcade, j'en ai

le frisson... j'ai entendu craquer les rotules de celui qui fuyait...

— Miséricorde ! s'écria l'alcade, ce serait...

— Oui parbleu, c'est lui... lui dont tout Séville sait que les rotules craquent lorsqu'il marche (1).

— Petronilla, tu me sauves !

— Ne me perdez pas !

— Rassure-toi, j'ai un moyen, un moyen sûr, admirable.

— Lequel ?

—Cela me regarde. Fais-moi des souliers, Petronilla, fais-en pour ma femme, pour ma fille, pour mes neveux ; mais je suis sauvé, j'ai mon affaire !

Et l'alcade courut annoncer au roi lui-même qu'il avait découvert le meurtrier; le roi le regarda et le crut fou.

— Quel est cet objet ? dit-il en voyant un

(1) Historique.

paquet voilé que les estafiers de l'alcade déposaient sur une table.

— Le buste du coupable, répondit l'alcade; il est voilé, soulevez vous-même la gaze qui le couvre.

Le roi leva la gaze et se reconnut. Il fallait bien avouer; il le fit et permit même que son buste fut suspendu à la potence. Il alla même plus loin et le fit placer dans la rue. C'est cette rue que l'on vous montre à Séville...

J'en reviens aux trois dortoirs de Pierre-le-Cruel, ce despote qui avait tort d'avoir des rotules qui craquaient.

Le *dormitorio* principal de Pierre-le-Cruel est assez fade. Il n'en reste qu'une figure d'alcove réelle revêtue de mosaïques en bas, et une seule fenêtre ouvrant sur la terrasse et les jardins de l'Alcazar. En 1810, Joseph Napoléon fit faire à côté de ce terrible dortoir de don Pedro, une cheminée de marbre moderne.

Nous entrevoyons de là par les terrasses les jardins de l'Alcazar.

Les boules d'or de l'oranger éclairent çà et là ce que la verdure de ces parterres a de sombre. Des fontaines à rocailles remplaçant celles du Maure, des eaux, des sources nombreuses vivifient de leur mieux ces promenades en compartiments, dans le style de Louis XIV. Les classiques pelouses représentent des gazons taillés, figurant les armes d'Autriche, de France et d'Espagne, vous diriez au loin d'un grand tapis blasonné. Du haut de ces terrasses, semées çà et là de bancs en mosaïque, l'œil découvre la Puerta nueva, les murailles de l'Alcazar, l'église de Saint-Bernard, la Lonja, et les grosses tours qui flanquent ces jardins, d'environ un tiers de lieue d'étendue. Le silence de l'Alcazar est profond, il n'était alors troublé que par la musique habituelle des régiments qui remplissaient l'air de leurs fanfares. C'est de cette terrasse, dominant les orangers et les grena-

diers en pleine terre que l'on peut admirer Séville, bien mieux que du sommet de la Giralda. Les douces brises du fleuve enchanté qui baigne la ville y promènent des senteurs et des harmonies indéfinissables, c'est le belvédère le plus charmant de Séville. L'Alcazar, à cette heure, est pourtant un lieu désert, un palais sans but, un débris de la magnificence mauresque. Quand le roi d'Espagne Ferdinand VII y venait, il apportait son lit et ses meubles avec lui, et quand ces meubles royaux étaient insuffisants pour la cour, on empruntait des meubles pour le souverain, à droite et à gauche dans la ville. Il en est de même dans toute l'Espagne pour les fêtes d'églises: quand il y a *funcion* ou fête extraordinaire, on prête des tapis aux saints.

Le duc de Medina-Cœli possède à Séville ce qu'on nomme la maison de Ponce-Pilate; l'héritier de cette famille des Medina a maintenant vingt-huit ans, il habite Madrid, son père est mort, ses biens sont considérables ;

cependant il a jugé convenable de louer cet édifice; car par cela même qu'il est riche il est gêné, la fortune des grands seigneurs étant, comme je vous l'ai dit, un embarras perpétuel et une source de procès intarissable. La maison de Pilate est un de ces décalques curieux de l'ancienne maison de Pilate à Jérusalem, dont les livres de voyage ne manquent pas d'exagérer l'importance; tout s'y trouve imité : la colonne pour la flagellation, la fenêtre où le coq chanta, les marches que monta le Christ... Mais à côté de ces souvenirs pieux, vous trouvez des statues antiques, des fragments dans le style grec, des salles pareilles aux salles brodées de l'Alcazar. La cour est charmante, c'est un *patio* mauresque à dentelures coquettes, à pilastres festonnés comme une guipure du temps de Louis XIII. L'escalier en mosaïque et sa coupole de vieil or bruni est d'un effet noble et tout princier. Dans cet escalier, et sous une lampe allumée, je vis une Vierge de

Murillo. Cette Vierge me frappa; il y avait devant elle un étudiant, les bras croisés et dans un état voisin de l'extase. Ce jeune homme semblait n'avoir pas entendu le bruit de nos pas; il avait la soutane et le tricorne; j'appris du chanoine que c'était un pauvre fou qui sortait depuis huit jours de l'hôpital de la Sangre. Les maisons de fous sont fort communes en Espagne; en traversant le pont de bateaux de Triana, j'avais visité le matin l'ancien palais de l'Inquisition, et non loin de là l'hôpital de la Sangre.

—Mon frère, dit le chanoine, en tirant l'étudiant par sa soutane, comment vous trouvez-vous maintenant?

Le fou sourit, et pour toute réponse il nous conduisit au jardin de la maison de Pilate.

Ce jardin, renfermé dans un *patio* assez ordinaire, étalait une foule de plantes aromatiques, mais j'y vis en outre de jolis bouquets de campanules blanches, de roses, de

camélias, au milieu des buis, des jasmins et des orangers. Etait-ce la famille qui habite à cette heure la maison de Pilate, où l'intendant du duc de Medina-Cœli qui donnait ses soins à ce parterre? Quoi qu'il en fût, le charme et la coquetterie de ce *patio* nous ravirent, mais en un quart d'heure l'étudiant, malgré les réprimandes du chanoine, le ravagea tant et si bien, que l'un des concierges vint lui arracher les fleurs qu'il tenait en main, en le menaçant de porter plainte. Tout ce que nous pûmes savoir de lui, c'est qu'il allait porter ce tribut à une *maja* qui logeait en face de Saint-Salvador, l'église la plus belle de Séville après la cathédrale. Ce garçon se nommait Isidro, et c'était le fils d'un tailleur. A je ne sais quelle procession, celle du *Corpus Domini*, je crois, il avait entonné à tue tête un *matraca*, sorte de chanson qui se vend un sou par la ville, et l'on avait jugé dès lors qu'il était prudent de le renfermer à la Sangre.

Après avoir traversé la place Saint-François je remarquai une maison d'assez belle apparence; c'est une maison qui appartient à un Français, et ce Français est tout simplement le roi Louis-Philippe....

A Séville, en 1841, il s'est rencontré un personnage qui a trouvé plaisant de laisser au roi des Français une assez belle collection de tableaux et de livres; c'était un Anglais, il s'appelait sir Frank Hall Standish. Il a fait paraître un ouvrage sur Séville qu'il avait longtemps habitée (1). J'ignore si c'est le même qui a doté Louis-Philippe d'une maison après avoir doté la ville de don Luis de Cordoue d'un livre d'antiquaire. Je me borne à constater ce fait, que le roi des Français a pignon sur rue dans cette cité.

Le consul de France à Séville est un Espagnol, M. Josè de Lannazabal, il a chez lui quelques bons Murillo, des Zurbaran et des Moralès. Chose assez étrange pour un con-

(1) *Séville and its vicinity* (Séville et ses environs.)

sul de France ! M. Josè de Lannazabal parle à peine français ; en revanche, il est poli et plein d'attentions, ce qu'on ne rencontre pas tous les jours chez les consuls.

Le consul de Portugal, don Josè Lerdo, occupe à Séville une maison fort coquette ; sa femme, une belle Espagnole, nous a reçus en son absence, sa collection offre des Ribera, des Alonzo Cano et des Velasquez du premier ordre. Elle brille plus au reste par le choix que par le nombre. L'album de la senora contenait des esquisses de Becquer, peintre andalou, qui affectionnait beaucoup la reproduction des costumes ; Rodriguez le remplace et a maintenant la vogue.

Le théâtre de la *Campana* se trouvant fermé, nous nous sommes repliés ce soir sur le théâtre *principal*, dont la salle est peinte en entier dans le style de l'Alcazar, ce qui nous a semblé une assez méchante contrefaçon. On donnait un opéra d'un compositeur Sévillan, intitulé : *Le Solitaire du Mont-Sauvage*. Les

acteurs, moitié Italiens, moitié Espagnols, l'ont chanté à faire fuir. Les toilettes étaient pauvres, les véritables toilettes andalouses étant celles du peuple, celles de la rue. Au théâtre les Espagnoles s'habillent toutes comme la dernière vignette de la *Mode* ou de la *Sylphide* : la France et ses chapeaux règnent déjà dans la ville des *majos* et des *majas*.

Ce costume national du *majo* est un des plus beaux fleurons de la couronne de Séville, il a de l'esprit, de la désinvolture, du piquant ; un Espagnol ainsi habillé vaut dix Espagnols guindés se promenant en habit noir au Paseo del Duque. L'habit de majo, je me permets de donner cette esquisse fidèle aux gens qui se costument pour le carnaval, — se compose du petit chapeau à bande de velours et à pompons noirs, — avec le ruban qu'il faut se garder d'attacher sous la mentonnière, mais que l'on doit au contraire laisser flotter au milieu du visage d'un air

tapageur et fanfaron ; — de la veste à broderies et à cannetilles de soie noire flanquée de deux mouchoirs pendants à chacune de ses poches faites en croisant sur la poitrine ; — de la cravate rouge ou jaune, mais toujours de même couleur que la ceinture, du pantalon de tricot et de la guêtre entr'ouverte laissant voir le bas. La chemise seule est fort chère, elle est à jours, son collet est rabattu. Sur ces chemises, et du beau temps de Charles IV, il y avait des *toreros* brodés à jour, des *matadores*, des mules, etc. A la cravate (*cobalta*) est enfilée une bague en verroterie, qui vous éblouit à vingt pas comme la perle d'un lustre ; cette bague est quelquefois en argent et semée de petites clefs.

Vous croyez peut-être que cette mascarade coûte le prix ordinaire d'un habit de Blin ou de Sentis ; erreur, le moindre équipement de *majo* arrive bien vite à trois cents francs de

notre monnaie. La chemise seule et le jabot feraient reculer ici plus d'un dandy.

Mais, allez-vous dire, quel est ce *majo*? Est-ce un lion de Séville qui court les clubs, un noble qui s'affiche, un fils de famille qui fait des dettes? Ce jeune homme indolent qui traverse la Christina sa cigarette de papier à la bouche est-il plus roi que l'étudiant, donne-t-il la main à Montès aux courses, vit-il d'une vie qui l'amuse surtout, quand à Paris même, la jeunesse s'ennuie? Je vous répondrai que le *majo* est le roi et le maître absolu de l'Andalousie. On est *majo* dans tous les états, depuis le prince jusqu'au muletier; la grande question ici est de paraître, c'est l'histoire de Murat mettant des bottes jaunes : l'esprit du *majo* c'est sa toilette. Un *majo* est un type comme le marquis de Louis XV était un type autrefois. Il est fier, indolent, casseur d'assiettes, il protège la beauté qui porte basquine; il se bat pour un peigne, une fleur tombée, une dentelle qu'on accroche. Voilà

le *majo*, le *majo* auquel les femmes de Séville ne craignent pas de chanter des rotomontades galantes de la force de celle-ci : « Le mouchoir de mon *majo* ne se lave pas avec du savon, mais avec le sang de mon cœur. » Voilà tout ce qui reste de véritablement espagnol au cœur de l'Andalousie, — le *majo*.

Mais les *majas*, les lionnes ! de grâce dites-nous un mot de leur toilette, allez-vous vous écrier ? Du noir, du noir ! et toujours du noir ! vous dirais-je : le noir va si bien aux Espagnoles ! la mantille, la veste à grelots, des fleurs naturelles dans les cheveux, des bas de soie et le peigne d'écaille à dentelle, voilà la *maja*. Qu'on lui propose d'aller à cheval jusqu'à Italica, Las Guevas ou tout autre lieu voisin de Séville, la *maja* monte en croupe derrière le cavalier de son cœur ; elle passe son joli bras autour de sa taille pour ne pas tomber de sa mule, et la voilà fuyant comme la flèche loin de la tour rose de la Giralda ; elle boit de l'agua de Tomares, se

fait dire la bonne aventure par les gitanos elle chante, elle danse, elle fume des cigares; seulement elle ne vit pas de feuilletons et de nouvelles comme les lionnes françaises, l'heureuse Séville n'ayant pas tant de journaux!

La *Lonja* (Bourse des marchands) renferme la correspondance de Christophe Colomb, de Fernand Cortez, de Pizarre et de las Cazas. Ces lettres précieuses sont rangées, étiquetées et serrées dans d'énormes tiroirs qui ne s'ouvrent que fort difficilement et seulement au son de quelques *duros*, la complaisance des gardiens ne s'étendant pas au-delà. Bâtie en belles pierres de taille derrière la cathédrale et à deux pas de l'Alcazar, la Bourse offre une belle cour de marbre, un escalier d'un style grandiose, et des salles immenses formant les archives de cette correspondance américaine de Colomb. On nous a dit cependant que depuis peu ces lettres avaient été transférées à la bibliothèque de Séville.

Il me tardait, après avoir traversé la Halle

de Séville où Murillo alla plus d'une fois chercher ses modèles, de voir la *Caritad* où sont renfermés ses meilleurs tableaux. Le seul *Moïse touchant le rocher*, est cité, vous le savez, comme son chef-d'œuvre; je me dirigeai donc vers le Couvent de la Charité.

Nous passâmes devant la Tour d'Or dont le Guadalquivir mouille les pieds : cette construction date du temps des Romains. Le couvent de la Charité est près de la douane, c'était autrefois un hospice, on y lit encore sur sa façade : « DOMUS PAUPERUM SCALA COELI. » Il peut y rester à cette heure cent malades, tous hommes; le couvent a un fort beau *patio* avec des fontaines et des statues.

Le maître-hôtel de l'église offre un retable d'or à colonnes, d'un style assez ordinaire. Le temple est petit; le premier cadre dont on tire le rideau devant vous représente *Saint-*

Jean-de-Dieu portant les infirmes sur son dos.

Ce tableau de Murillo se recommande surtout par un clair-obscur très intelligent ; la tête du saint est celle d'un moine courageux et fier, celle de saint Jean-de-Dieu si renommé encore à Grenade pour l'ardeur et la constance de sa charité.

Il y a six Murillo dans cette église ; le second, c'est la *Bénédiction des pains*. La couleur de cette magnifique toile est suave et toute limpide ; les devants sont noirs, les fonds onduleux et blonds ; il y a sur le côté droit un groupe de femmes qui contemplent le miracle, avec un air d'attention et de doute. Cinq pains et deux poissons pour cinq mille personnes ! La tête de la plus vieille de ces femmes est admirable ; elle semble attendre et douter. L'enfant qui présente les poissons au Christ est charmant de respect et d'étonnement.

Quand Murillo n'aurait peint que cette

toile, il serait déjà un peintre à part; il était dans la force de l'âge quand il la peignit. Ce tableau a été repris à Valence sous le maréchal Soult, en 1808.

Le pendant de la multiplication des pains est *Moïse frappant le rocher*.

Moïse est debout, il a touché la pierre de sa baguette; l'eau coule en jets lumineux d'une roche noire et sombre, à la droite du spectateur. Les chevaux, les hommes altérés de soif se précipitent sur l'onde. Une petite fille tend sa cruche à un Juif, une belle jeune femme regarde son amant avant de boire, un enfant dispute la cruche à sa mère. Moïse au milieu de tous, les mains jointes, sa baguette baissée, regarde le ciel; le miracle est accompli.

La couleur de ce tableau est douce et céleste, l'harmonie des tons dépasse ce que la pensée humaine peut rêver. Les autres cadres de Murillo sont : un petit *saint Jean*, un

Nino (Jésus) sur l'autel de la Vierge, enfin l'*Ange Gabriel et Marie.*

Au dessus de la porte d'entrée de la Caritad, on vous montre l'*Exaltation de la Croix*, longue toile, par Valdès; mais à côté de Murillo, la touche de ce sujet est noire et dure. — La *Déposition du Christ*, au maître-autel, est en sculpture coloriée; on l'attribue à Jordan.

En sortant de la Charité, nous entrâmes dans l'église de Saint-Jean-de-Dieu, dont le portail fleuri et les deux clochetons en porcelaine bleue, formant mosaïque, réjouissent la vue et disposent le voyageur à une visite dans ce joli temple. Quand nous y entrâmes, les taureaux passaient sur cette place pour se rendre à l'amphithéâtre de Séville, qui est fort beau et plus grand qu'à Madrid. Nous trouvâmes dans cette église un *fraile* (curé), grand amateur des beautés d'Italica, patrie de l'empereur Trajan : c'est aujourd'hui un pauvre village près de Séville; mais on y

poursuit des fouilles comme à Pompéï ; on y va constater un cirque romain et le couvent de San Isidro del Campo. Nous fîmes la partie de nous y rendre le lendemain, et de visiter en même temps Buena-Vista, sa Chartreuse, ses citronniers et ses myrtes.

A Triana, où nous sommes allés hier, une espèce de contrebandier a bien voulu nous prêter des chaises pour voir danser le fandango, et là il s'est passé une chose extraordinaire pour un étranger, mais bien commune ici, je vous assure.

Ce contrebandier, presque impotent, tient en ce lieu une sorte de taverne. Les danseurs du fandango, les gueux qui raclent la guitare, et probablement aussi quelques honnêtes gens de la police, venaient de s'y réunir, quand à la fin du fandango, qui a lieu toujours au cri de *Viva la genta Morena !* on a tout d'un coup fermé les portes ; il y avait eu un coup de couteau donné à un milicien de la ville par un homme de Mayorque. L'homme

en question était un sergent; nous ne pûmes le voir, attendu qu'on l'avait déjà emmené, mais je n'oublierai jamais le visage du milicien.

C'était un fort bel Espagnol dans toute l'acception du mot; il se tenait debout contre une colonnette de ce *patio* délabré quand il reçut le coup, le pauvre diable! Le coup le prit au bas ventre; il poussa à peine un léger cri...

— Je m'y attendais, dit-il.

En Espagne, en effet, un coup de couteau est en général une chose prévue, le sergent de Mayorque avait eu une dispute un an auparavant avec le milicien Esteban O...

Quand il se sentit frappé, il arracha froidement sa cravate; et comme l'eût fait un médecin, il banda sa propre plaie d'où les intestins allaient sortir, et se disposa à regagner sa caserne. Arrivé sur le seuil, il tomba; il était mort.

On le plaça sur une chaise, chacun s'em-

pressa autour de lui, et une jeune fille qu'on nommait la Estrella (*l'Etoile*), surnom brillant fort habituel ici, trempa un mouchoir dans le sang du milicien et le mit dans son corset. Un escribano se trouvait là, il avait vu le coup et s'en fut prévenir la police. Ainsi se termina ce refresco donné par le contrebandier de Triana.

XXXV.

DE SÉVILLE A CADIX.

Au même.

Départ de Séville — Le bateau à vapeur. — Montès. — Le filleul d'un *torero*. — Un tailleur. — Las Marismas. — Xerès. — *San Lucar*. — Aspect de Cadix et de la baie. — Barbara. — Le sabre du Miliciano.

La traversée de Cadix a lieu ordinairement en huit heures ; nous en avons mis dix à cause du vent, non que le temps fût mauvais, le soleil était seulement un peu voilé. Avant de partir, j'ai voulu revoir une dernière fois la

cathédrale ; les vitraux avaient une teinte douce et pâle, mon pas seul ébranlait les dalles sonores ; il y avait une vieille femme agenouillée devant l'une des vierges de Murillo à l'entrée du temple. J'ai fait mes adieux à la Giralda avec un soupir, car après le Campanile de Florence, je ne sache rien au monde de plus gracieux et de plus svelte que cette tour.

Le *Trajano*, bateau à vapeur espagnol, donne à neuf heures précises le branle à la cloche. Me voilà sur la mince planche qui conduit au navire, encombré déjà de mille costumes. C'est un Turc à la simarre rayée, au turban net et plissé sur un front de bistre, une gitana qui fume, des officiers andaloux et des *majos* élégamment accoutrés. Le bateau est bien tenu, ses salons sont en bois d'acajou incrusté de filets d'or, vous diriez presque un bateau anglais, n'étaient la confusion et les cris de l'équipage. Un homme d'assez haute stature, *embossé* dans son large

manteau, me tournait le dos... La natte de sa chevelure me frappa, c'était une véritable queue artistement nouée, et qui se renfonçait dans son col d'habit, sous les bords d'un *sombrero* assez large. Il se retourne, m'envisage, et je reconnais ... Montès! Je ne l'avais pas vu depuis quinze jours au moins; le retrouver là, sur ce bateau, causer avec lui tout le temps de la traversée, n'était-ce pas une véritable bonne fortune? Il se rappelle ma visite à la buvette des *toreros*, le jour de la dernière *corrida* de Madrid, il me parle des vers que j'ai faits sur lui, et que le senor La Torre, le tragédien de la Cruz, a traduit avant de les lui montrer. Me voilà très fier, il tire sa boîte à cigares et m'en présente un si monstrueux que je suis pris d'un fou rire. — Il me vient du duc de Veragua me dit-il, mais parlez-moi donc de Madrid, du duc d'Osuna, du duc de San Carlos, etc., etc. — Comme je sais Montès très aimé de la grandesse, qui a pour lui les mêmes attentions

que nous prodiguerions à Duprez, je suis heureux de lui donner quelques nouvelles de ses *amis* de Madrid ; il écoute avec modestie les éloges que je lui adresse, et comme je le presse de venir un jour en France, il me répond que dans un an il espère venir à Paris.

Montès à Paris ! Montès chez nous ! Je croyais rêver, son manteau s'écarte et me laisse voir le costume qu'il porte ; il est fort simple, et se compose d'une *samarra* noire (veste à longs poils, sorte de *spencer*) qui descend à peine à ses reins ; sa ceinture est rouge, ses culottes d'un bleu foncé, ses guêtres d'un jaune fin tirant sur le sable, je lui demande l'heure, et il tire de son gousset une montre de prince ; le cadran guilloché représente un combat d'amours ; la boîte est anglaise, la chaîne à breloques comme il est d'usage encore ici, malgré la simplicité des nôtres. Je m'informe de lui où il va, et il me répond que c'est à Cadix, il

regarde le mouchoir que j'ai en main, et sourit en y voyant son portrait. Ce foulard, je l'avais acheté la veille dans unes des rues de Séville. L'heure du déjeûner nous sépare, il refuse de prendre place à table avec moi : il a, dit-il, à surveiller quelqu'un. Ce quelqu'un est un grand jeune homme de vingt-deux ans, aux cheveux aussi blonds qu'un enfant du Nord ; il porte à sa chevelure la queue des *toreros*. Sa veste est à carreaux rouges et jaunes assez comparables à celle d'Arlequin ; il a la jambe fine, la taille bien prise, Montès se dit tout haut son parrain, mais tout bas on murmure autour de moi, dans le bateau, que c'est son fils. La sollicitude du *matador* s'étend avec complaisance sur ce jeune homme, qui est *banderillero*, et déjà cité pour son adresse : il s'appelle Redondo.

— Ne jouerons-nous pas au *solo*, parrain ? dit-il à Montès en l'entraînant avec lui dans la seconde cabine.

Montès accepte, je les suis tous deux dans cette partie du bateau. Là, dans une salle à panneaux d'acajou, plusieurs gens s'amusent à jouer en effet au jeu du *solo*, jeu de cartes qui, malgré son titre, demande trois joueurs. Montès est debout, son filleul assis : tous les joueurs de l'endroit connaissent le matador, il est propriétaire à Chiclana, où il est né, d'une campagne assez belle. Chiclana est à quatre lieues de Cadix, on peut y aller par eau en traversant le pont de Suaço. C'est là que Montès se repose des fatigues et des périls de son art, comme Cicéron à Tusculum ou Horace à Tibur.

Il m'invite à y passer quelques jours, et m'offre un volume broché que je ne puis me dispenser d'accepter dans ma qualite d'amateur. C'est un traité de *Tauromaquia completa*. Montès ne parle pas le français, il le comprend à peine : c'est un Espagnol pur sang. J'admire mon malheur qui veut que seul il ne puisse entendre ma langue quand,

autour de moi, tant de gens la parlent, ou du moins essayent de la parler.

Quelques minutes avant le départ du bateau, je me souvins du *maestro sastre* (maître tailleur) de Séville, à qui j'avais commandé la veille mon costume de *majo*. L'habit complet était là dans la première cabine, le malheureux tailleur n'avait que cinq minutes pour m'essayer son habit, il suait à grosses gouttes. Comme il était en retard, et qu'il sentait bien qu'il avait tort, il ne cessait de s'accuser, et de demander à Dieu de ne point le faire aller à Cadix. J'eus pitié de lui, et je n'essayai que la veste en lui disant que tout allait bien ; si le malheur eût voulu que j'essayasse la culotte, la cloche sonnait et Séville perdait pour deux jours son premier tailleur. — *Mi Dios!* s'écriait-il en cousant quelques boutons à la hâte aux manches de l'habit. Je n'ai jamais vu de peur plus comique que la peur de ce brave homme;

Cadix était pour lui ce que fut Cayenne pour le pauvre Desgrieux!

Quand Montès me quitta pour jouer avec son filleul, ce costume me revint en mémoire; je me promis bien de le soumettre à sa critique. Montès est l'homme d'Espagne dont la garde-robe est la plus citée; il a un habit de *matador* en velours vert et en cannetilles d'argent qui vaut seul mille piastres. Montès a par jour six duros à dépenser (trente francs).

Tout en m'entretenant avec lui, je continuais à fumer mon cigare, ou plutôt le cigare du premier matador d'Espagne, en regardant fuir au loin, sur le Guadalquivir, la flèche divine de la Giralda. Malgré la saison, la matinée était presque douce et tiède, les palmiers et les orangers en pleine terre miraient leurs feuilles dans le fleuve. Je pouvais distinguer encore les édifices de Séville, ses dômes arrondis, ses minarets aigus, ses clochers peints comme une robe de la Vierge.

Un rayon de soleil fit bientôt étinceler le vernis de ses plus belles tours, mais il ne dura qu'une seconde, et je me retrouvai devant les ondes jaunes et limouneuses de la rive où le milan seul planait.

Quelques bâtiments de cabotage longeaient la côte. Je me retournai, et l'on me fit voir les plaines assez vastes, mais peu cultivées de Las Marismas, ce pays qui est devenu la principauté du premier financier moderne. Le Guadalquivir porte son onde soumise à ces landes de M. le marquis Aguado, landes voisines du chemin de Xérès, et qui ont servi du moins à former une généalogie. Le bateau contenait cent cinquante à cent soixante passagers. Montès ne revenant point, je me mis à table; on me servit une omelette assez passable, du jambon, du thé et du vin de Manzanilla. Ce vin, si préconisé en Espagne, me parut encore plus huileux et plus détestable que le vin de Val-de-Penas; il est loin, en tout cas, de valoir le vin de Xérès,

dont nous pouvons voir d'ici la rive verdoyante. Le lit desséché de la Guadalète, qui mène à Xérès, n'offre qu'une longue suite d'eaux croupissantes et de marais ; mais, en revanche, ses vignobles produisent encore par année trois cent soixante mille arrobes de vins, (l'arrobe est un poids d'environ vingt-cinq livres).

San Lucar de Barrameda, avec ses blanches fabriques, son port où l'on ne fait que toucher, ses légers canaux chargés de fleurs et de fruits, charme l'œil avant Cadix et forme le dernier anneau de ce délicieux panorama. Vous avez quitté les ondes sablonneuses du Guadalquivir, les pâturages et les marais de sel *(salinos)*, produits par les débordements de son fleuve. Vous rêvez encore à la chartreuse de Xérès, l'un des plus fameux monastères des disciples de saint Bruno, à cette plaine lamentable où s'exhala le dernier soupir de l'infortuné don Rodrigue, vaincu par le Maure, lorsque tout d'un coup vous

apercevez sous un ciel d'azur, une mer d'un azur plus profond et plus vif encore ; cette mer, c'est celle de Cadix. Les rayons du soleil tombant d'aplomb sur ses toits, l'éclat de sa vague, l'uniformité de sa couleur, tout vous éblouit, vous aveugle. Devant vous, et comme une ligne blanche pareille à la voie lactée du ciel, s'étend au loin le port de Santa-Maria ; à côté de vous, des roches nues et calcaires, ridées par moments de nuages roses, encadrent la baie. Puis c'est Puerto-Réal, la Carraca, San Fernando, jetés autour de Cadix comme autant de blanches perles sur le collier bleu de ses ondes. Ici, l'on s'arrête en songeant à lord Byron, qui enchâssa tant de fois Cadix dans ses vers : on se souvient de la France à la pointe du Trocadéro ; de l'Afrique, en voyant surgir au loin, dans le paysage, quelques maigres palmiers ou de rares aloës. Mais ce qu'il y a de vrai, d'irrésistible devant ce magnifique spectacle de la baie de Cadix, c'est l'impression féérique de

cette nature qui paraît douée plus que toute autre de l'animation et de la vie. Cadix avant tout est une ville andalouse, une fille heureuse, toujours en fêtes et en danses, une cité lascive qui ne cherche que le boléro et le plaisir. Si brillante qu'elle soit encore, l'œil du voyageur, fatigué de l'éternelle réverbération de ses pierres, finit par lui demander un peu de repos, c'est le prisme du diamant et à la longue le prisme fatigue. Je la regardais s'elever à l'approche de notre bateau du sein de ses ondes scintillantes, lorsque tout d'un coup le vent changea, les vagues commencèrent à clapoter, et je me sentis tout d'un coup saisir par le bras, par une créature que je n'avais pas jusqu'alors aperçue, n'étant point descendu dans la partie du bateau affectée aux domestiques.

— *El bayle! senor, el bayle!* (la danse, seigneur, la danse), et je reconnus Barbara, la pauvre naine, que les gens de l'équipage, à l'insu de ses maîtres, avaient rendue ivre à

force de manzanilla, pendant que ceux-ci jouaient aux cartes.

La misérable fille essaya quelques pas sur les planches du bateau que la mer commençait à secouer, puis elle tomba pesamment auprès d'un ballot de laine.

Cependant, plusieurs officiers andaloux, aussi charmants que des colonels du Gymnase, offraient alors des oranges aux dames qui portaient avidement les cosses amères de ces fruits dorés à leurs lèvres pour s'exempter, sans doute, du rude impôt que soulève l'Océan sur les plus belles passagères. Ces charmantes Gaditanas étaient cependant plus aguerries contre le mal de mer que Montès, lequel avouait naïvement préférer le cirque au plus petit voyage en bateau à vapeur. Un fort vent de sud-est poussait au large, le *Trajano* était prêt de se voir emporter loin de la ville, lorsque, vers le soir, le vent s'étant ralenti, nous fûmes entourés bientôt par une foule de *falouches* (petites barques)

qui nous proposaient le passage. L'une de ces frêles embarcations se vit bientôt si remplie de monde, que les mariniers commencèrent à jurer. Un miliciano, voyant descendre une pauvre vieille femme avec sa fille, lorsque, déjà, nous étions onze dans cette mince coquille que l'eau menaçait de renverser, se mit en devoir de tirer son sabre.

Et je dois le dire à la honte de tous les gens qui se trouvaient là, pas un n'éleva la voix ou la main contre ce brutal, qui, mécontent peut-être d'avoir perdu au jeu sur le bateau, ou redoutant le nombre de treize, aurait infailliblement transpercé la vieille si je ne lui avais pas à l'instant même arraché son sabre.

— *Mi Dios, hombre*! vous êtes blessé! s'écria l'une des femmes qui étaient dans ce bateau.

J'étais en effet blessé à la main, et le miliciano me regardait d'un air stupide. Mais j'avais eu la satisfaction de voir entrer dans

le bateau la mère et la fille, au milieu des acclamations de tous ces hommes effarés, les uns furieux, les autres ravis de ce qu'ils nommaient mon imprudence.

C'en était une peut-être. Nous étions à quelques brassées du port; la mer était houleuse et le ciel d'un bleu violet; sept heures du soir sonnaient à la tour des signaux, le seul phare qui dominât alors Cadix. Le miliciano criait, s'emportait, mais je tenais son sabre, et je m'étais juré de ne le remettre qu'au commandant du port, en lui déclarant ce qui était arrivé. Jamais je n'avais vu férocité si spontanée et si froide tout ensemble; que celle de ce soldat contre ces femmes. Craignant peut-être qu'on me précipitât dans l'eau, malgré les efforts de mon domestique pour rétablir le calme au milieu de cette émeute avec une série de paroles et d'interjections françaises, je m'étais acculé sur le dernier banc de la falouche, lorsque nous

prîmes terre, et je vis venir à moi le commandant du port lui-même. Je lui remis le sabre du milicien et ma carte. Je devais le soir même porter des lettres au consul de France; l'arrêt du commandant du port ne se fit donc pas attendre.

Il reçut la plainte de la mère et de la fille, et le retint prisonnier jusqu'au lendemain, les portes de la ville allant fermer.

Ce ne fut qu'alors, je cite ce fait à ma honte, que je me pris à considérer les deux femmes que j'avais sauvées ; la mère était louche, la fille était loin d'être jolie.

Après cela, la grande question, comme dit l'évêque de Mondonedo, don Antonio de Guevara, que je lisais ce matin (1), c'est de n'être jamais récompensé par les hommes de ce que l'on fait pour eux... Dieu récompense bien mieux que les hommes.

(1) *Épîtres dorées et familières*, par don de Guevara, 1 vol.

— Mais mieux que les femmes aussi, mon père ?..

Je suis entré avec cette question de casuiste sur les lèvres au milieu de la place du marché.

XXXVI.

CADIX.

A M. Lherminier

Le marché. — Le port. — Lord Byron à Cadix. — Les bateliers. — Le parapluie de sir Georges. — Excuse andalouse. — La *fonda*. — Les boutiques de Cadix. — La maison du senor Meza. — Un moine journaliste. — Les Alcides.

La place du Marché de Cadix offre le spectacle animé de celui de Naples, les costumes y abondent, depuis celui des gitanos, des aguadores, des marins, des vendeurs d'huîtres, jusqu'à celui des *barateros,* classe uni-

que, farouche, dont je vous parlerai plus tard.

Ces gitanos arrivent du faubourg de Santa-Maria ; ces marchands viennent du quartier de la Vigne, le quartier le plus mouvant du bas peuple ; ces Galiciens, qui se croisent les bras au soleil, sont des domestiques sans place voyageant toute l'année par l'Espagne et le Portugal. Quelques vieilles bohémiennes, au regard fauve, à la jupe sale, aux oreilles chargées de verroteries, et portant contre le mal de tête une mouche de grandeur démesurée sur chaque tempe regardent, le marché et les vendeurs d'un œil de concupiscence : elles se précipitent sur l'eau qui arrive du port de Sainte-Marie, car l'eau de Cadix est mauvaise : çà et là quelques femmes de Tarifa, la figure voilée et les jambes découvertes, quelquefois encore des *rateros* (1) venant prendre l'air du pays, et savoir s'il n'y a pas quelque bon coup à tenter ; des Marocains étalant leurs barbes noires et

(1) Brigand de rencontre.

mangeant des dattes près du baquet roulant des distributeurs de glaces. Tel est ce panorama tout nouveau pour nos regards.

L'édifice qui orne cette place du Marché de Cadix est dévolu à l'*ayuntamiento ;* quelques officiers en uniforme assez coquet passent et repassent devant sa façade. Vous entrez sous la porte où il vient de se faire la veille tant de bruit pour vos passe-ports ; la porte de Mer où l'inquisition de la police espagnole est si minutieuse, si hautaine, si tracassière, et vous voilà devant cette magnifique baie de Cadix, sur le quai rempli de musiciens ambulants, de crocheteurs, de mariniers et de vendeurs de cigales. Ces pauvres cigales, emprisonnées dans des cages à fil de laiton, n'ont plus d'autre emploi que celui d'égayer les chambres à coucher des belles Gaditanas ; les mariniers s'en amusent, et plusieurs se piquent d'égaler leur cri rauque et guttural. Vous êtes ici en Andalousie, le pays de la misère et du luxe : aussi ces fa-

quins du port de Cadix ont-ils, vous le voyez, des redingotes d'amadou et des jabots de dentelles. Mille barques se croisent en tous sens, les unes venant charger, d'autres rapporter des voyageurs, car depuis que Cadix ne voit plus voguer sur ses navires les galions d'or des colonies, depuis que ce port, la clef dorée des Espagnes, est devenue une clef de cuivre, c'est le moins que la marine de Cadix soit devenue humble et laborieuse comme une simple famille de pêcheurs ; sous ce rapport-là Cadix ressemble un peu à Venise, dont tout le commerce a été confisqué par Trieste. Mais rassurez-vous, il reste à ces deux villes le souvenir de lord Byron !

Oui, le mélancolique Anglais a vu cette ville blanche, ces *azoteas* (1) où la moindre fleur s'émeut aux souffles de la brise, il a vu passer ces Marocains aux pieds nus près de ces femmes au voile qui tremble et qui s'ouvre ; il s'est souvenu de l'ardeur accablante de ce

(1) Terrasses.

soleil et de la fraîcheur de cette mer ; il a vu ces hommes à la danse lascive, et ces enfants qui s'escrimaient du couteau ; il a coudoyé ce peuple sensuel couchant chaque soir sous sa tente d'étoiles sans prendre en souci le lendemain.

« Cadix est une véritable Cythère, écrit-il à M. Hoagson (1). Plusieurs des nobles qui ont laissé Madrid pendant les troubles s'y sont fixés. C'est la ville la plus jolie et la plus propre de toute l'Europe. Londres est sale en comparaison (2).

« Toutes les femmes espagnoles se ressemblent; l'éducation est la même pour toutes : la femme du duc est aussi peu instruite que celle du paysan, et celle du paysan a la même élégance de manières qu'une duchesse.

(1) Lettre de Gibraltar, p. 296, Mémoires de Byron.

(2) Byron et Swinburne s'accordent bien peu, quoique anglais. Voici la phrase textuelle de ce dernier : Excepté la *Calle ancha*, toutes les rues de Cadix sont étroites mal pavées, et d'une puanteur insupportable.

Certes, elles sont plus séduisantes; mais elles n'ont qu'une pensée dans l'âme, et la grande affaire de toute leur vie c'est la galanterie. »

Ainsi parle Byron quand il écrit de la simple prose , c'est un voyageur qui fait des malles, et qui est préoccupé de son voyage à Constantinople. Sa prochaine épitre, il l'annonce à M. Hodgson, sera *datée du mont Caucase ou de Sion*. Il ajoute cependant qu'il reviendra en Espagne avant de retourner en Angleterre, car *je suis fou de ce pays*, s'écrie-t-il ; les belles de Cadix sont les magiciennes de cette terre enchantée.

Dans le second chant de *Don Juan*, Byron n'est pas moins fidèle à ses souvenirs ;

« J'ai dit que Juan avait été envoyé à Cadix... Ville charmante, je m'en souviens!... C'est le marché de toutes les colonies (ce l'était du moins avant que le Pérou s'avisât de s'insurger) ; et il y a des filles si douces.... je veux dire des dames si gracieuses, que leur

démarche seule ferait palpiter le cœur. A quoi les comparer ? je n'ai rien vu de pareil !

« Un cheval arabe, un cerf agile, un cheval barbe nouvellement dressé, un caméléopard, une gazelle... Non, ce n'est pas encore cela... Et leur costume ! leur voile... leur robe... hélas ! il faudrait consacrer tout un chant à vous en faire la peinture... Et leurs pieds, et leurs chevilles... Ma foi ! remerciez le ciel de ce que je n'aie point ici des métaphores toutes prêtes... (1). »

L'Espagne a donné à Byron l'idée de Julia, la Grèce celle d'Haïdée. Ces deux patries du soleil ont encore tant de charmes, que les lettres de Byron, comme le *Don Juan*, restent vraies. Je lisais ce matin la strophe qui suit, et vous l'avouerai-je? je ne la lisais pas seul.

« Il est charmant d'être initié à une langue étrangère par les yeux et les lèvres d'une

(1) Voy. Don Juan, strophe 5, chant II.

femme... c'est-à-dire lorsque la maîtresse et l'écolier sont jeunes l'un et l'autre ; c'est du moins ainsi que j'ai été enseigné jadis. Une femme vous sourit si tendrement lorsqu'on dit bien ! elle sourit encore lorsqu'on dit mal; et puis vient un doux serrement de main, et peut-être même un chaste baiser... Le peu que je sais, je le dois à cette méthode (1). »

On s'attendrait à trouver dans les Mémoires de Byron plus de détails sur Cadix ; il n'y a que deux pages après sa lettre de Gibraltar, encore la rigidité de Thomas Moore les a-t-elle altérées évidemment. L'impression profonde qui résulte d'un site se traduit rarement d'un coup ; ainsi dût être celle de Cadix pour l'auteur de *Don Juan ;* il n'emporta d'elle que ses parfums, mais leur suc vivifie les plus belles pages de ce poème sceptique, où, malgré Byron lui-même, l'amour a sa croyance et son autel. Chaque fois qu'il parle de l'Espagne, le poète conserve pour elle la

(1) Voy. Don Juan, strophe 5, chant II.

reconnaissance d'un heureux qui se souvient.

Je regardais encore le magnifique spectacle qui s'étendait devant moi, lorsque nous vîmes arriver un *falucho* (1) qui venait du port de Santa-Maria, portant à son gaillard d'arrière cette inscription : *Con Dios* (2). L'avidité des bateliers de Cadix vient contrarier la protection divine dont ils inscrivent si audacieusement la légende au front de leur fragile embarcation ; ils méritent peu de voyager sur l'onde couverts de ce pavillon pieux ; car, à peine débarqués, ils rançonnent de la façon la plus odieuse le malheureux passager qu'ils ont pris.

Celui qui venait de mettre pied à terre était vêtu d'un paletot caoutchouc dont la coupe britannique me frappa ; je reconnus bien vite mon ami sir Georges, dont j'avais perdu les traces depuis mon séjour à

(1) Petite barque à voile latine.

(2) Con Dios *avec Dieu.*

Séville. Il faut croire que mon ami se cachait peut-être de moi, et qu'il avait fait quelque passion hors de cette ville des oranges et du fandango, car, au moment du départ, il ne me fut plus possible de le trouver.

Etait-il à Italica, cette autre Pompéï voisine de Séville, ou bien avait-il couché à Cadix, San-Fernando, Puerto-Santa-Maria, ou toute autre aimable colonie de cette côte ? En vérité je l'ignorais, mais je n'étais pas moins ravi de lui donner l'accolade, lorsque je l'entendis prononcer des *goddem* d'un air si furieux, si exaspéré, que d'abord je ne pus m'empêcher de rire.

Le malheureux sir Georges paraissait en proie à la plus violente agitation, il criait, il montrait les poings, son flegme d'Anglais l'avait quitté, il ressemblait à un philosophe en colère.

— Mon parapluie ! répétait-il au marinier qui venait de le conduire, mon parapluie !

Le marinier jurait par nuestra Senora de

Carmen que ce n'était pas sa faute si l'Anglais qu'il avait conduit n'avait plus ce meuble indispensable pour un fils honnête d'Albion qui court le monde. C'était un gaillard athlétique avec lequel il n'eût pas été prudent de se mesurer ; il était de Chiclana et passait pour un *baratero* (1) fort habile au jeu de la *nabaja* (2).

— Mais que vous est-il donc arrivé ? demandai-je à sir Georges, qu'y a-t-il ?

— Il y a, il arrive, mon cher, que je reviens en ce moment de Puerto-Santa-Maria, j'ai voulu me faire arrêter à l'*Oceano,* ce bateau à vapeur que vous voyez d'ici, et qui est en rade; il y avait alors plusieurs de ces coquilles de noix autour de lui. Je me hâte de parler au capitaine, je monte à bord, laissant mon parapluie dans la barque de ce coquin, et, à mon retour, néant ! Voilà un tour, je le

(1) Joueurs ainsi nommés du nom de *barato* (jeu), marins dangereux et fréquentant les tavernes de Cadix.

(2) Couteau.

pense, qui doit vous consoler de l'escamotage de votre montre à Madrid !

— J'aime à voir, lui dis-je, que nous n'avons rien à nous reprocher l'un et l'autre. Une montre excellente de Bréguet !

— Un parapluie de Cokshot où figurait Wasinghton taillé en ivoire !

Quand nous confondions ainsi tous deux nos doléances, arrive un matelot tout essouflé; il affirme avoir vu le parapluie de sir Georges aux mains d'un batelier qui vient de s'amarrer aux anneaux du quai.

Nous allons de ce côté; j'avais conseillé la prudence à sir Georges. Une foule de portefaix, de soldats et de marchands de fruits nous suivaient sur le quai.

Interpellé par sir Georges, le délinquant se récrie sur sa probité ; mais le commandant du port a tout vu; pendant que notre homme s'escrime à nous haranguer d'en bas, l'honnête magistrat, avec le sang-froid d'un commissaire de police défiant toute émotion,

est descendu derrière le drôle, il tire bientôt de dessous l'un des bancs de la barque le parapluie de l'honorable sir Georges.

A ce dénouement inattendu, je suis pris d'un fou rire; mais le gentleman ne se contient plus.

— *Carrajo, hijo !* s'écrie sir Georges, en voulant sauter du haut de ce quai sur son voleur.

Et le voilà qui éclate en imprécations; son courroux déborde, il réclame le bagne pour l'Andalou qui lui a enlevé son rifflard.

Le bandit de la mer ne s'en émeut nullement : pris en flagrant délit devant tous ses camarades, il se croise les bras, et il écoute toutes les injures de l'Anglais avec la patience d'un nègre. Et savez-vous ce qu'il invente tout d'un coup pour son plaidoyer, ce qu'il répond au commandant du port qui l'interroge ? « Que le vent avait entraîné le parapluie de l'Anglais de sa barque dans la sienne,

lorsqu'il avait quitté son batelier pour monter à bord de l'*Oceano !* »

Si ce n'est pas là de l'esprit, où donc va-t-il se nicher ? Le paradoxe était par trop andalou, il fallut bien que sir Georges s'en contentât.

Le commandant du port, juge institué pour ces sortes de délits, était le même auquel j'avais eu affaire la veille au sujet de ce miliciano si brutal envers des femmes. La crainte qu'inspire un pareil magistrat à toute la canaille du port est modifiée toutefois chez ces mêmes gueux par la certitude qu'ils ont de le gagner. Dans un pays où tout se fait par l'argent, on trouve en effet plus commode de s'assurer de l'impunité de cette manière. Il y a toujours Basile près de Figaro, et souvent Basile a la fièvre.

Je vous ai parlé des femmes de Tarifa; sir Georges m'a fait retourner pour en remarquer deux. Comme les femmes turques, elles sont voilées : ici le voile est noir, c'est une

sorte de jupon qui recouvre de fort beaux yeux. Tarifa est aussi distante de Gibraltar que le port de Sainte-Marie l'est de Cadix ; je regrette de n'avoir pu rendre ma visite à ces dames dans leur royaume ; le peu de temps que j'avais à accorder au roc anglais m'en a empêché.

J'oubliais de vous dire que ces fripons de bateliers qui venaient de s'adjuger ainsi la propriété de sir Georges lui avaient demandé cinq *duros* (1) pour le conduire de Cadix au port Santa-Maria. Un prix semblable pour une distance de deux lieues de mer ! qu'en dites-vous? En Espagne, excepté la diligence, — le char vulgaire de toutes les fortunes, — le moindre moyen de transport est hors de prix. Il est vrai que sir Georges, habitué à tout payer sans mot dire en sa qualité d'Anglais, prétendait avoir été ramené en quarante minutes par ces grands faquins du port de Sainte-Marie. La barque avait donc ga-

(1) Vingt-cinq francs de notre monnaie.

gné une demi-heure sur le bateau à vapeur destiné à faire régulièrement ce trajet. Cette barque, comme toutes ses sœurs, portait la voile latine, et cette devise assez rodomonte et andalouse : *Mis obras diran quien soy!* (mes œuvres diront qui je suis !)

Cependant j'avais renouvelé connaissance avec sir Georges; nous avions déjeûné à merveille à la *fonda*, déjeûné de façon à ne pas nous croire en Espagne. L'hôte était prévenant, affable : il avait une femme douée d'une grande distinction d'ensemble et de manières; sa maison était située rue et place de Candelaria (*casa de Pupilos*). Le xérès à di x raux (1) était excellent, le poisson très frais. Le maître se nommait Salvador Comainje, il parlait fort bien français. Des Portugais et des Mexicains habitaient l'hôtel, orné d'un *patio* et d'un escalier à figures sur fayence très curieuses. Je n'avais nulle envie de me fatiguer, dès le premier jour, à battre

(1) Cinquante sous de France.

les quartiers de la ville, qui n'en compte pas moins de vingt-quatre. Je me contentai d'une promenade sur les remparts, l'air était délicieux. Je me range volontiers contre lord Byron avec Swinburne en ce qui regarde la propreté des rues de Cadix ; je la trouve assez suspecte. Le vent de la mer y balaie d'ailleurs la poussière continuellement, et quand c'est le vent d'est ou *levante*. il y a de quoi être aveuglé. La calle Ancha est une rue fashionablement garnie de boutiques ; la promenade publique, autrement l'*Alameda*, qu'entoure une balustrade de marbre, offre un *paseo* composé d'arbres desséchés à cause du voisinage de la mer; elle est loin de valoir, à mon gré, la place Saint-Antoine. Le Campo-Santo est la seule esplanade qu'il y ait pour les voitures; mais elles sont rares à Cadix. Cette ville est un vrai pays de *siesta*, de guitares et de repos. Sans compter les *neverias* (caves pour les glaces) où l'eau de neige (*agua de nievé*) oûte près d'un sou le verre , il y a des *tien-*

das aussi curieuses pour l'étranger que le café du Sauvage chez nous le serait pour un Breton. Quand le *solano*, ce vent qui semble du feu, répand son souffle sur Cadix, c'est à qui demandera à ces échoppes souterraines de Cadix la fraîcheur que n'a plus l'eau ordinaire, habituellement malsaine et détestable. La glace arrive de plus de treize lieues de la Sierra, et les mulets qui la portent ne vont que la nuit.

Sir Georges m'avait quitté pour plusieurs visites indispensables qu'il avait à rendre à quelques familles anglaises; j'étais menacé de passer ma première soirée à la *fonda*.

Je me rappelai heureusement que l'aimable senor Esquivel m'avait donné une lettre pour M. Meza, peintre distingué de Cadix. En revenant de l'Hôpital du Roi (1) j'ai donc frappé à une petite porte assez jolie; elle s'est ouverte comme s'ouvrent toutes les portes de

(1) A cette heure dit *nacional*.

l'Andalousie, par une sorte d'enchantement; car on ne voit point le portier.

Une jeune fille est venue me dire sous ce vestibule que M. Meza était parti pour Xerès, mais qu'il reviendrait bientôt ; elle parlait encore, lorsque je vis venir à moi un Espagnol de taille moyenne , dont la démarche et l'ensemble conservaient un reste d'habitudes ecclésiastiques. C'était en effet un ancien *fraile*, il me parla beaucoup de la France et de l'abbé La Mennais. Il n'y a pas d'écrivain qui ait été traduit en Espagne plus que l'auteur de l'*Évangile du Peuple* et des *Paroles d'un croyant*. Paul de Kock lui-même , ce fameux Paul de Kock du cardinal de Fesch (1), ne vient qu'en second. En revanche, le *fraile* ne savait pas la mort de Carrel, et il en parut très-consterné. Pour me dédommager de l'absence de M. Meza, ce brave *fraile* me

(1) La première question que nous fit à Rome, en 1832, le cardinal Fesch sur la littérature française, fut celle-ci : *Come sta il signor Paolo di Kock?*

fit voir, dans l'atelier du peintre, une magnifique Assomption de Murillo. J'étais encore en extase devant cette vierge si blanche et ces anges si roses, quand j'aperçus sur le sofa deux paires de fleurets au dessous du tableau, des masques d'armes, des massues garnies de clous, des poids énormes et propres, je dois le dire, à faire hésiter un Alcide lui-même. Le *fraile* sourit en voyant mon étonnement.

— Ce sont là les armes familières de mon élève, me dit-il ; nous irons ce soir vous chercher tous les deux à votre hôtel. Pour l'instant, permettez-moi de corriger un article de dévotion que j'envoie au journal de Cadix, où j'écris depuis deux mois.

Je le quittai pour me diriger vers les *Pontalès*, mais le maudit vent d'est était si fort, qu'on courait le risque de se voir enlevé dans le trajet. J'attendais des lettres de France à Cadix ; et je me rendis à la poste pour voir les listes. Ces listes contiennent le nom des

personnes à qui ces diverses missives sont adressées : aucune d'elles ne portait mon nom. Il est vrai que le courrier de novembre n'était pas encore affiché ; j'avais quelque espoir : je pénétrai dans l'intérieur des bureaux, où le chef m'assura qu'il n'y en avait aucune pour moi.

Je rentrais desolé, car je devais régler sur ces nouvelles la durée de mon séjour à Cadix, et la prolongation de ce séjour dans une ville dénuée d'objets d'art avait de quoi m'alarmer. Sur le pas de l'hôtel, je trouvai le maître de la *fonda,* qui me prévint qu'on allait se mettre à table. Forcé d'établir une sorte d'alliance entre les appétits français et espagnols qui peuvent se trouver chez lui, il a décrété que l'on dînerait à quatre heures afin de ne mécontenter aucun parti. Pour les Espagnols c'est déjà un peu tard , pour les Français c'est trop tôt. La table me parut cependant assez bien servie. Le chef nous avertissait lui-même en portant les plats de

leur patrie culinaire. Le petit vin catalan qu'on me donna me parut moins lourd et moins capiteux que tous les autres; en le mélangeant avec un peu d'eau, je le trouvai supportable, il avait le goût du Bourgogne blanc. Depuis mon voyage, je puis assurer que je n'ai qu'un vague ressouvenir de la bonne eau rougie de France. Ici ce n'est plus de l'eau rougie, c'est autre chose, vous diriez d'une décoction de mûres sauvages.

Dans la soirée, le froid devint assez vif; j'allumai un cigare, et je sortis. Ma course fut peu longue, une course de digestion; mais j'eus le temps de voir tourbillonner de nouveau, dans ces mille rues étroites, le peuple coquet et misérable de Cadix, les gens du port aux pantalons et aux vestes tombant en lambeaux, et portant néanmoins une foule de bagues et d'épingles, les mendiantes en robe trouée et en bas à jours.

Les gitanas, avec des médailles au cou, me regardaient en dessous comme les boucs de

Virgile, *torvè intuentibus hircis*. Aux balcons flanqués de *miradores* coquets, je remarquai des fleurs à pétales rouges s'étalant avec complaisance sur une tige élevée et tirant sur la couleur du géranium ; ils nomment cela fleurs de Pâques *(flores de Pascua)*. Ces fleurs ornent des pots de style élégant, et forment la draperie naturelle de plusieurs maisons.

En regagnant la *fonda* , j'avise tout d'un coup deux hommes en manteau, sous la porte du vestibule. L'ombre était profonde, la rue étroite ; l'un d'eux écarte vivement le pli du manteau qui couvrait sa bouche et vient à moi... Ma première pensée, je l'avoue, ne fut pas à leur avantage. Le plus jeune me demande excuse pour son compagnon , qui ne sait pas, ajoute-t-il, un mot de français. En fixant les yeux sur ce dernier, je reconnais mon *fraile* de ce matin. Celui qui me parlait était un beau jeune garçon de dix-sept ans , le fils de M. Meza le peintre. Je leur offre le thé et les cigares , ils me refusent. Le jeune

Andalou, qui parle assez bien la langue française, me paraît pressé avant toutes choses de me montrer les costumes et les raretés qu'il possède. Je le suis à la *Plazuela del Canon*, où j'étais allé le matin, et cette fois je trouve deux valets le flambeau au poing, éclairant le *patio* (cour) par lequel nous nous dirigeons, le *fraile* et moi, jusqu'à sa chambre. Arrivé là, et en m'asseyant sur le même sofa au-dessus duquel j'avais admiré la belle Assomption de Murillo, je vois mon Espagnol qui met habit bas, et qui essaie devant moi un magnifique costume de *majo*, qu'il tire d'un grand coffre. La veste est brune à cannetilles noires, elle est ouvragée admirablement ; la doublure est satin cerise; la *faja* est rouge comme la cravate (chose obligée) ; les pompons du chapeau sont d'une soie fine et lustrée ; le gilet de même couleur que la veste ; la culotte d'un gris cendré, sur lequel tranchent les glands noirs qui battent contre la guêtre. Après ce costu-

me, il m'en fait voir un second, puis un troisième; peu s'en faut que je ne me croie dans la loge de quelque premier sujet. Vint après la visite de ses fusils, de ses armes. Son cheval, assure-t-il, est excellent, sa selle la mieux piquée qui soit à Xérès; et là-dessus, comme il ne peut faire monter le cheval dans le salon, il croise deux chaises entre elles, et se fait apporter une selle du plus beau travail. Elle est de forme arabe et très-élevée; le frontail du cheval est richement nuancé de couleurs vives; la bride est brodée à Séville. Il me montre divers dessins, et entre autres celui de son cheval, qu'il me fera voir, et qui a appartenu au célèbre José Maria (l'illustre voleur). A ce nom qui sent la caverne de Gil Blas, je me demande si mon jeune hôte ne serait pas lui-même un paladin de grande route. Au milieu de ces armes, de ces habits si riches et de ces broderies éparses à terre, je crois voir le plus beau des brigands de Schiller. Ce rêve se dissipe bientôt, grâce au

fraile, qui est l'instituteur de ce singulier jeune homme, l'un des êtres les mieux doués en fait de force physique que j'aie vus. En effet, voilà qu'un nouveau domestique apporte un coffre assez lourd, et je vois mon nouvel Ajax en sortir plusieurs ceintures à anneaux de fer, des carcans, des cordes, des poids, des tenailles, que sais-je! tout un attirail qui ressemble à l'inquisition. Cependant, ce n'était qu'un accoutrement complet de *gymnastique*. Il avait pris six mois environ, à Cadix, des leçons... devinez de qui? des frères Turin, ex-alcides de M. Harel, de la Porte-Saint-Martin. — Voici le portrait de M. Turin, me dit-il, en me présentant une assez mauvaise lithographie; cette gravure, qui représente deux Alcides soutenant sur leurs épaules trente Turcs, c'est le *Pont d'Arcole*, le *nec plus ultrà* de la dislocation et de la force. Et le voilà qui me fait tâter sa poitrine, plusieurs muscles en sont tellement assouplis par le travail, qu'ils semblent presque bri-

sés. — J'étais courbé et presque rachitique, ajoute ce jeune homme, lorsque j'eus recours au fameux Turin ! Dès la première leçon il me fit rendre le sang par le nez et par la bouche. A la quinzième, nous étions tellement amis qu'il m'a laissé tout ce vestiaire, et son portrait. Le vestiaire, que j'examinai de nouveau, pouvait bien passer pour la garde-robe d'Hercule, il y avait de quoi défrayer une clouterie de quincailler pendant un mois. Le pacifique *fraile* regardait tout cela de l'air d'un homme qui a quitté l'église, et ne songe plus qu'à bien ponctuer un article du journal.. Il en tenait une épreuve, et je fus assez heureux pour l'aider dans les signes abréviatifs de ce travail, qui étaient loin de lui être familiers. Pendant ce temps, mon nouvel ami s'était occupé de revêtir un autre costume, et je dois le dire, celui-ci était le plus merveilleux de tous. Il était vêtu en alcide de la Porte-Saint-Martin !... Je vis le moment où il allait faire apporter et clouer peut-être sur

le parquet de sa chambre le fameux pilier à anneaux de fer auquel Turin se tenait jadis à Paris, suspendu en ligne perpendiculaire avec les pieds. Il se contenta fort heureusement du jeu des poids, qu'il mit à son petit doigt, quand je pouvais à peine les soulever avec trois des miens; il essaya des poses académiques avec la massue, tout cela sans quitter sa cigarette de papier. Il entrait sans doute un grain de vanité andalouse dans cette comédie qu'il me donnait. Mais dans quel accueil n'entre-t-il pas un peu de vanité? Ce qui me parut le plus singulier dans tout cela, c'est qu'il étudiait la médecine, et avait sur sa table les œuvres du baron Boyer. — Qu'on dise après cela que l'éducation espagnole n'est pas complète!

Ainsi, une soirée dont je redoutais la monotonie était devenue pour moi une véritable mine d'observations. — Je vais vous conduire au *Diorama*, me dit obligeamment mon jeune guide; nous avons ici ce genre de spectacle,

il est d'un charmant effet. Le senor Meza avait raison; au lieu de ces méchantes lithographies coloriées dont les défauts grossissent encore en pareille circonstance à l'optique du verre, je vis de charmants tableaux de Villa Amil, représentant des combats de taureaux ou des scènes de village. Villa Amil est né à Cadix, il a la finesse et l'esprit d'un Andalou. Je vous en ai déjà parlé, il a dû fuir l'Espagne et passer en France, c'est le seul parti que puisse prendre un homme qui vit de la plume ou du pinceau. L'Espagne avait jadis des souverains dont le manteau royal couvrait les peintres, les poètes ; maintenant l'Espagne n'a plus que la constitution, chose infiniment prosaïque ; chez nous c'est le règne des avocats, chez eux c'est celui des escribanos. Vous voyez qu'il n'y a pas déjà tant de différence, n'est-ce pas?

J'ai promis de vous parler des *barateros* ; le senor M... m'a promis de son côté, non pas

de me faire éventrer par l'un d'eux, mais de me présenter à l'une de leurs excellences redoutées. Ces gens-là ressemblent à la hache, il n'y faut toucher qu'avec respect. On parle beaucoup de la *Tienda del Candil* (Boutique de la Chandelle) comme de leur cabaret le plus renommé. Cette boutique est près de la place Saint-Antoine. Il y a, dit-on, en cet endroit, quelques gueux échappés de la fameuse Cour des Miracles. En attendant que j'y descende un beau soir, armé jusqu'aux dents, précaution assez nécessaire suivant le rang et la réputation des *barateros* qui s'y rencontrent, trouvez bon que je vous méne un peu à la cathédrale, aux églises, aux hôpitaux. Ce n'est peut-être pas une des tournées les moins intéressantes de Cadix.

XXXVII.

Au même.

La cathédrale et le cirque. — Une *funcion* à San Domingo. — Le couvent des Capucins. — L'hôpital des femmes. — La mendiante et la Reine. — L'almacen de la Corona. — Georges Sand à Mallorque. — Le clergé espagnol. — Les *barateros*.

A l'exemple de celle de Malaga et de bien d'autres cathédrales d'Espagne, celle de Cadix n'est pas terminée. Vu de la mer, son dôme ressemble à une gigantesque calotte de faïence jaune vernissée; sa tour est coupée

au milieu par une foule d'échafaudages; son style extérieur est froid, sans effet. Je suis entré dans l'édifice par la *plazuela*, espace assez resserré ; il y avait là une foule d'enfants de chœur et de petits mendiants importuns fort capables de voler encore une fois le parapluie de sir Georges; mais le digne gentleman dormait alors d'un sommeil profond, et je l'avais laissé à la *fonda* sur la foi des traités, après l'avoir bien grondé la veille de n'être qu'un sournois, et de m'avoir fui à Séville.

— Auriez-vous donc quelque bonne fortune au port de Santa-Maria? lui demandai-je.

— Eh bien, oui ! reprit-il ; j'en ai une, et une qui vaut bien celle de la senora S....., de Madrid, qui se disait cousine de S. M. Louis-Philippe; il doit vous en souvenir !

Je souris en me rappelant en effet cette mésaventure de sir Georges ; mais je ne pus obtenir de lui le moindre détail sur l'objet de sa passion, Je le laissai donc courir le soir

même les sociétés de Cadix ; lorsqu'il rentra, je dormais...

Seulement je vis en me levant un assez joli collier de verroteries, et divers coquillages ressortant du sac de nuit de sir Georges. Il y avait aussi plusieurs amulettes achetés sans doute à Cadix, une mantille noire, et des bas à jours.

— Peste ! me dis-je en m'habillant à la hâte, voilà qui est du dernier galant ! Y aurait-il un bal au port Sainte-Marie, et sir Georges y conduirait-il sa *querida?*

Cependant je regardais la cathédrale, et, je vous l'avoue, j'en étais assez mécontent. Ce temple inachevé me semblait lourd, les tableaux en sont médiocres. A deux cents pas de la cathédrale est le Cirque (*plaza de toros*), il est royal d'espace et d'ordonnance ; mais alors il était muet, muet à quelques lieues de ce terrible matador nommé Montès, qui habite l'été sa maison de Chiclana. Je fus très surpris de la quantité de rats que la so-

norité de mon pas attira hors des bancs de l'amphithéâtre; je crus qu'ils allaient me donner une véritable représentation.

Les forts Saint-Sébastien et Sainte-Catherine, qui semblent veiller sur Cadix, l'œil ouvert sur des rochers à l'ouest et au nord, ne causent pas moins de plaisir et d'orgueil aux Cadiciens que ce beau cirque; leur aspect paraît les consoler de l'absence des mille navires qui élevaient autrefois leurs pavillons dans la baie. Ma rêverie me reporta, comme malgré moi, vers la place de Mer : à quelques pas de cette place, je vis un grand mouvement. C'était une véritable armée de tapissiers portant des damas, des bouquets d'argent et des banquettes. Il y avait pour le lendemain une grande *funcion* à San-Domingo.

Par ce mot de *funcion* entendez *solemnité*. Celle-ci tombait juste pour la neuvaine de la Toussaint.

L'autel de l'église de San-Domingo res-

semblait alors à une immense chape d'argent luisante au feu de deux mille cierges. L'église (qui est petite, à la vérité), était tendue de damas rouge depuis le haut jusqu'en bas : à sa frise régnait une applique de bois doré imitant des festons et des thyrses comme aux tours de glaces du temps de Louis XV Ces baguettes donnaient un grand relief aux tapisseries ; les chapelles ruisselaient d'orfévreries. de fleurs de porcelaine, de papillons d'argent et de gazes semées de chiffres, tout cela illuminé, radieux, d'un luxe et d'un éclat à vous donner le vertige rien qu'en entrant. Un *fraile* seul était devant le tabernacle, il pressait les décorateurs et les tapissiers, il me faisait remarquer tour à tour les madones au cercle éclatant devant lesquelles brûlaient de longs cierges, les saints et les saintes dans leurs plus beaux habits sous d'énormes cages de verre. J'étais ébloui de ces colonnes ardentes, de cet encens, de ce velours, de cet or. En Andalousie surtout, on reçoit Dieu

comme un prince, c'était à qui viendrait le soir même reconnaître les pieux objets qu'il aurait prêtés au sacristain, les uns une robe, un collier ; ceux-ci un crucifix d'ivoire ou d'argent, ceux-là un tapis. La chaire de San-Domingo, aux colonnes de marbre noir cannelé réfléchissait tout cet incendie des deux mille cierges montant du pied de l'autel jusqu'aux nuages entourant la tête du saint. J'avais vu la veille el Rosario et San-Francisco, deux églises assez communes ; jugez si je fus séduit à l'aspect de celle-ci ! En sortant de San-Domingo, je croyais sortir du paradis : la présence d'un hérétique comme sir Georges me rappela bientôt à mes idées. L'honnête Anglais venait me demander la permission de m'offrir à dîner le lendemain au port de Sainte-Marie.

— Mais où vous trouverai-je ? demandai-je à sir Georges.

— Vous demanderez la seconde maison à

l'angle de la promenade de la Victoria ; j'y serai.

Il me quitta bientôt en me priant de lui prêter mon album jusqu'au lendemain. Il avait, disait-il, à le montrer à sa belle, à son *adorada, balsamo de su vida*, disait-il en posant, à la manière andalouse, sa main sur son cœur avec une affectation comique.

Le senor Meza, mon aimable guide dans Cadix, ne m'avait donné rendez-vous chez lui que pour quatre heures ; j'employai mon temps à visiter le couvent des Capucins, par égard pour Murillo.

Murillo est un nom magique, d'un effet sûr, absolu, qui vous ferait marcher en Espagne par un soleil absorbant, un soleil à vous aveugler ou vous rendre fou, Je savais, d'après mes notes, qu'il devait se trouver là une belle Sainte Catherine.

Le mariage de cette Sainte occupe en effet le milieu de l'église des Capucins, distante d'une centaine de pas de la cathédrale. On

arrive au temple par une rampe qui longe la mer à gauche; la chaleur était dans toute sa force lorsque j'en franchis le seuil.

Dans le tableau de Sainte Catherine, le plus important des cinq cadres qui ornent le maître-autel, l'expression de la vierge et de la sainte est admirable; à gauche de l'autel est Saint Joseph, et au-dessus de lui, dans un autre cadre, Saint Michel, à droite Saint François, et au-dessus de lui l'Ange gardien.

Tout ce maître autel, mais principalement la Sainte Catherine, porte l'empreinte suave, le cachet divin et mélancoliquement amoureux de Murillo. Dans une chapelle à droite, vous remarqueriez aussi un Saint François, du même peintre, admirable toile; la tête du saint est pleine de finesse et d'aménité. Il me fallait ces Murillo pour me consoler de a cathédrale.

Du reste ce couvent n'a pas un sacristain, pas un religieux, pas un clerc. Frappé de

mort comme tous les couvents d'Espagne, il semble défier à quelques toises de la mer les vagues et leur violence : il est dépeuplé, muet, et Murillo en est le seul dieu ! Voyez-vous, en Espagne on tuera le catholicisme, mais on ne tuera pas la peinture. Elle était autrefois la sujette du temple, maintenant elle est sa reine. Aucune de mes expressions ne saurait vous rendre le bonheur éprouvé par moi en trouvant Murillo entre ces quatre murs dépouillés. Le rayon d'un ange n'eût pas illuminé plus doucement ces froides colonnes où sont encore fixés les réglements du cloître, cette chaire sans voix, et cet autel sans encens.

L'hôpital des femmes m'a paru si triste, si affreux, après cette extase causée par le Murillo, que j'ai bien vite détourné la vue du spectacle de ces malheureuses dont quelques-unes conservaient sur leur visage les nobles lignes qui accusent le rang, la faveur, la fortune, tout ce qui fait l'orgueil et l'illu-

sion de la vie. L'une d'elles, il m'en souvient, balayait elle-même le devant de son lit quand j'entrai dans le dortoir, : en me voyant vêtu assez élégamment, elle jeta les yeux sur une petite glace qui se trouvait cachée sous son traversin.

— *Locura! locura!* (1) s'écria-t-elle, et elle cacha sa tête dans ses mains; puis elle pleura.

Il y avait là plusieurs vieilles femmes, et parmi elles des mendiantes en *bas à jours :* l'une avait un pot de fard; elle se disait veuve d'un Mexicain ruiné.

Dans une autre partie de l'hôpital, le médecin me fit voir une pauvre jeune fille qu'on allait envoyer à l'hospice (2) dès le lendemain. Elle avait donné plusieurs signes d'aliénation mentale, entre autres celui-ci :

(1) Folie, Folie!

(2) L'hospice de Cadix est un noble et grand bâtiment orné de colonnes doriques qui regardent la mer. L'hospice *national* est dévolu maintenant aux militaires *seuls*.

Elle se croyait reine, reine d'Espagne, ni plus ni moins, mais reine à la façon de Maria-Luisa ou d'Élisabeth de Bourbon, reine avec une cour, des nègres, des valets et des petits nains chamarrés d'or pour la récréer. Deux morceaux de chiffon rouge lui formaient une couronne. Elle était si fiere de ce turban recousu, qu'elle y avait ajouté une sorte de ganse d'argent, et une plume qui avait dû traîner longtemps dans le ruisseau de la calle Ancha. Quand son médecin était venu lui tâter le pouls, elle lui avait demandé comment il se dispensait de l'appeler : *Vuestra Majestad?* Quand le docteur m'eut introduit auprès d'elle, elle était en train de se faire un trône à l'aide de quelques planches trouvées dans la cour de l'hôpital. Ce trône se composait d'un tonneau scié par le milieu, de deux bois croisés et d'une immense serviette blanche percée de trous. Quand je dis blanche, elle l'avait jadis été ; mais c'est tout ce que Joaquina (c'était son nom) avait pu

ramasser de mieux dans la cour pour représenter la monarchie espagnole. Je demandai à la reine la permission de lui donner deux duros pour ses menus frais de royauté, ses cortès. Elle accepta, et demanda du Pedro Ximenès, vin sucré plus fait pour lui soulever le cœur que pour lui donner un peu d'énergie. Mais le médecin s'y opposa : il prit les deux duros en me jurant ses grands dieux qu'il les emploierait à lui éviter à l'hospice la paille d'un cachot. J'aime à croire que, malgré sa qualité de médecin de la reine, l Esculape andalou n'aura point fraudé l'Etat.

Je crois vous avoir dit que le quartier de la Vigne, qui conduit précisément à l'hospice, est le quartier du peuple et des tavernes. Il est bon de préciser ce que sont ces sortes de cabarets (*almacenes*).

L'*Almacen de la Corona*, où je viens d'accompagner le jeune senor M..., conduit en ce lieu par le fraile lui-même, son pacifique professeur, est une longue salle de plein-pied,

ressemblant assez à l'une de nos boutiques de distillateur. D'énormes tonneaux nommés *botas* sont rangés dans ce singulier café, où l'on est parqué comme en Angleterre dans des stalles de bois. La table est huileuse, le parquet gras, on boit là du Manzanillas ou du Pedro Ximenès. Un Andalou au chapeau de paille vous ouvre des huîtres grasses et sans saveur. Ce *coquinero* est bavard, hâbleur ; il sait les histoires de la ville, celles du Puerto-Réal et de Santa-Maria. Il prétend avoir été prisonnier sous Napoléon, pendu, mais mal pendu, au temps des Français, comme espion de Chiclana. De là sa voix rauque, gutturale. Il ajoute que la corde lui a serré le cou de façon à ce qu'il ne peut supporter maintenant la vue d'une cravate.

— Etes-vous content de votre état? demanda le fraile au *coquinero*.

— Plus que vous ne l'êtes du vôtre, répon

dit-il. Si vous voulez me voir demain danser le *zorongo*, vous verrez comme j'en détache, mon révérend ! Et puis je sers les *barateros*, moi qui vous parle, et j'ai de fameux regains, allez !

— Où boivent en ce moment les barateros ?

— A la *tienda del Candil* (la boutique de la Chandelle), senor ; mais je ne vous conseille pas d'y aller ce soir, l'alcade du port Sainte-Marie doit y faire une descente...

—Raison de plus pour nous y trouver ! répétâmes-nous en chœur, mon ami M..., le fraile et moi, il faut voir ce coup de filet !

La contenance belliqueuse du fraile m'étonnait alors plus que celle de son clerc, dont les exercices d'Alcide avaient pu développer les forces ; mais sa capacité bachique ne me causa pas moins d'admiration : il portait le xérès comme un dieu. Seulement à chaque

histoire que racontait ce maudit *coquinero* (et il en contait d'assez légères), il se croyait obligé de le rappeler à l'ordre en sa qualité de mentor, et de faire un grand signe de croix devant son élève.

— *Hombre !... por Dios !...* disait-il au *coquinero* égrillard en l'interrompant.

Le fraile aimait beaucoup les poètes latins, il citait Virgile; mais en revanche il paraissait en vouloir beaucoup à George Sand. Il ne tarissait pas en plaisanteries sur son séjour à Majorque.

— Quelle abominable femme ! s'écriait le fraile ; a-t-on idée de cela ? Le peuple majorquin dans l'écrit de madame Sand est assimilé aux brutes et aux cannibales, accusation qu'elle fait même peser sur *tous* les Espagnols ! Aussi lisez un peu ! voici une réplique solide sous le nom de *Vindicacion*. Voyez et jugez !

J'étais bien mauvais juge pour lire l'écrit

que le fraile me présentait; cependant je savais assez d'espagnol pour comprendre les épithètes révoltantes qu'on y prodiguait à madame Sand.

La presse majorquine n'y regarde pas de si près. Quel était donc le grand crime de l'auteur d'*Indiana* et d'*André?* Elle avait habité Majorque, et la seule publication de ses articles dans la *Revue des Deux-Mondes* lui avait valu ces terribles qualifications (1). Le fraile nous conta que l'illustre voyageuse se promenait habillée en Turc, ce qui la faisait passer dans Majorque pour un neveu de Rets-child-Pacha; elle voyageait aussi avec un jeune pianiste atteint d'une maladie de poitrine, et dont la superstition populaire exigeait que l'on brûlât les matelas chaque fois

(1) La réplique (*vindication*) définit ainsi Georges Sand : *una escritora cuya imaginacion, y brillantes creaciones no son menòs conocidas que lo atrevido de sus doctrinas.*

qu'il couchait dans une posada. Dans le pays du tabac on reprochait à George Sand la moindre cigarette qu'elle fumait; et quand elle habitait plus tard l'ancienne Chartreuse de Valdemosa, c'était à qui ferait croire à sa conversion prochaine et même à sa prise d'habit. Toutes ces histoires ridicules n'ont pas empêché George Sand d'écrire sur Majorque des pages brillantes, animées. Elle a eu le sort de Byron à Venise; elle a défrayé la curiosité des oisifs de Majorque, qui en compte beaucoup (1).

Cependant il était temps pour nous de quitter l'*Almacen de la Corona*. J'avais com-

(1) Ce qu'il y a d'étrange dans cette levée de boucliers contre madame Sand, c'est que, peu avant ceci, on venait de traduire à Cadix une brochure française sous le titre de *Porvenir de las Mugeres*, par J. Czinski. Cet ouvrage était la reproduction des doctrines de Fourier. Il examine la femme à l'état de victime dans l'état de *civilisation*, et devant être souveraine (*soberana*) dans l'état d'*harmonie*.

battu les idées du *fraile*, qui me semblait un acharné *fouriériste*, et qui n'eût pas mal prêché en langue *phalanstérienne* ; mais je ne pouvais m'empêcher de constater en lui un mouvement d'idées plein de jeunesse et d'attrait jusqu'en son emportement. Le frère Jose Bela était *parroco* du château de Saint-Sébastien. Il possédait à merveille ses poètes et ses orateurs latins; c'était un homme d'esprit et d'érudition qui n'était pas à sa place. En général, on fait le clergé d'Espagne plus infime qu'il n'est ; on ne lui accorde ni lumières, ni intelligence ; ou si d'aventure on lui reconnaît ces qualités, on le taxe de grossièreté, d'intempérance et de vices. Il faut prendre le clergé espagnol en 1841, il faut le voir décimé par la constitution et lui savoir gré du bien qu'il peut faire. Certainement beaucoup de ces jeunes gens qui se vouaient aux ordres religieux, et qui se trouvent maintenant sur le pavé par suite de

leur abolition, sentent au fond de leur cœur remuer bien des pensées ; ils ont lu La Mennais, Cousin, Thiers et Guizot comme on nous faisait lire au collège Condillac et Laromiguière. Leur érudition gloutonne a dévoré à la fois Fourier et Chateaubriand, Lacordaire et l'abbé Châtel.

Quoi qu'on en dise, on traduit énormément en Espagne, la traduction étant le fait des littératures appauvries. Or ce sont toutes ces traductions indigestes qui tourmentent l'esprit du jeune clergé et le portent à se passionner dans la Péninsule pour des folies ou des erreurs déjà condamnées en France. La prédication étant chose morte dans le pays du catholicisme et de l'inquisition, le clergé d'Espagne a son temps à lui, il peut l'employer comme il l'entend : ceux-ci aux jouissances lourdement sensuelles, ceux-là aux études et à l'examen approfondi des thèses religieuses suscitées en France. Inerte, in-

dolent, le clergé espagnol, privé par le pouvoir de tous ses moyens d'action se borne à nous contempler.

Aussi avec quelle avidité ces hommes reçoivent-ils de la bouche d'un étranger des nouvelles de la réaction catholique opérée depuis quelques années en France ! Notre chambre des députés les occupe moins que la robe de dominicain que porte M. Lacordaire; ils veulent à tout prix qu'on leur décrive la cellule de M. La Mennais à Sainte-Pélagie, ou bien qu'on leur parle des associations de bénédictins qui se forment ou plutôt se rétablissent chaque jour ! Le père Jose Bela me remit un long *memorandum*, dans lequel il me priait de lui envoyer toute la collection de nos orateurs sacrés, des planches d'ostéologie, de myologie (1), que sais-je?

(1) La note portait : *Colleccion de laminas de Osteologia*, *Miologia*, *Neuvologia*, *Angelogia*, *Esplanologia*, etc.

les œuvres de Kant, traduites en français.

En revanche, il me promettait, lui, de m'envoyer des notes sur le sépulcre de Blanche de Bourbon, femme de Pierre-le-Cruel ; des détails sur quelques découvertes nouvelles d'Italica, près Séville, sur la prise de Cadix par les Anglais, et enfin plusieurs manuscrits du couvent de la Ravida, d'où sortit Colomb pour voler à la conquête de l'Amérique.

A cela il ajoutait l'offre de quelques documents sur Pierre-le-Cruel, sur Henri II, roi d'Espagne, et sur les monnaies anciennes trouvées dans plusieurs fouilles de Séville.

Voilà ce qui vous prouve que le clergé d'Espagne n'est pas si discrédité en fait de science qu'il n'admette l'exception. Le père Jose Bela était devenu peut-être plus journaliste que *parrocho*. Ce n'est pas sa faute, mais celle des idées de son temps. En 1841

l'auteur de *Gil Blas* ne ferait plus l'archevêque de Grenade baissant pour ses sermons; il le ferait baissant pour ses articles.

Cadix abonde en hôpitaux, et, il faut se hâter de le dire à la louange de l'Espagne, tous sont bien tenus. Après le port, l'arsenal et les chantiers, c'est la partie la plus intéressante de la ville. Pour observer son panorama, la meilleure assiette que l'on puisse choisir est celle de la *Tour des Signaux*.

La *Tour des Signaux* est la petite nièce de la Giralda de Séville comme hauteur; mais de cette tour, vedette de la blanche Cadix, vous suivez de l'œil les méandres curieux formés par les îles diverses qui entourent la ville comme une brune ceinture. Cadix et l'île de Léon (San-Fernando) forment toutes deux un corps uni et complet; c'est de la *Tour des Signaux* qu'il faut voir ce tableau magique. Vous êtes le roi du paysage une fois sur cette tour : à dix lieues de distance

s'élève devant vous le fameux cap de Trafalgar; le port de Sainte-Marie étend à votre droite sa ligne crayeuse sous la brise; plus loin vous découvrez la plaine de Xerès, Rota, et la chaîne de montagnes qui protège Grenade. Trouvez donc ailleurs un belvédère pareil à celui-ci, une terrasse plus admirablement suspendue au-dessus de toutes les terrasses d'une cité! L'azur magnifique du ciel, sa profondeur et sa transparence rendent toute peinture et toute parole pâles. En montant à cette *Tour des Signaux* j'ai éprouvé ce que j'avais déjà ressenti au mont Saint-Gothard, le vertige du blanc... Mille petites tourelles et observatoires à échelles flanquent les *azoteas* de Cadix; nous y remarquions ce matin un bon nombre de jeunes filles attroupées comme autant de mouettes pour contempler la baie et les rayons du soleil dorant la plage.

La vie contemplative est celle qui convient

ici le mieux, nous sommes presque en Orient; l'atmosphère éblouit, mais elle endort. Devant une terre semblable, il est difficile de ne pas se sentir remué jusqu'au fond de l'âme. On se complaît ici dans l'idée d'aller, heureux et libre comme ces pêcheurs de la côte, tenter les chances de l'Océan; on éprouve pour Cadix, la bien-aimée de Byron, qui la vit à peine, une sympathie romanesque. A Cadix rien ne vous distrait de la ville et de la mer; il n'y a là ni musée, ni peintres, ni poètes, ni spectacles qui représentent une cité artistique : c'est une ville qui n'a que ses brises et que son ciel.

Il me faudrait un volume pour vous parler ici de la classe originale des *barateros*, ces joueurs curieux dont Walter Scoot n'eût pas manqué de faire son profit pour un autre Temple-Bar (1). Ces messieurs-là ont reçu

(1) Voy. Nigel.

leur nom du *barato* (jeu), et malgré les ordonnances d'Espartero (1) contre le jeu, vous les voyez guetter souvent quelque bonne dupe à plumer, sur les dalles du port ou la place du marché. Le *baratero* joue partout, dans les *tiendas* et les caves de Cadix, sous le porche de l'église, et au bagne même. Il cache ses cartes dans la doublure de son habit ou la semelle de ses lourds souliers. Le refusez-vous, alors il devient terrible, menaçant, meurtrier, parce qu'il aime peu la contradiction. La *nabaja* (couteau) devient son argument persuasif : il se lie le manteau autour du bras, vous lance le coup en sautant et en

(1) Un voyageur spitituel et consciencieux, M. C. Dembowski, observe que c'est grâce aux efforts d'Espartero que le *barato* (jeu) a disparu de l'armée. Malgré les dix ans de fers que la loi prononce contre tout *baratero* militaire, et sans remonter plus haut qu'au règne de Ferdinand VII, chaque régiment comptait plusieurs soldats qui imposaient le *barato* à leurs camarades sous la menace d'un duel à coups de baïonnette. La marine royale n'en était pas exempte davantage. »

dansant : ce joli coup, très prisé des amateurs, se nomme *nabajazo*. Il consiste à vous ouvrir le ventre en demi cercle, et sans que vous ayez le temps de dire : *Amen!*

Quelquefois un pauvre domestique nègre, arrivé de Gibraltar, apporte à Cadix le fruit de ses labeurs et de ses épargnes ; le *baratero* le flaire et le fait jouer.

Arrive un compère qui les regarde.

— Tout ce qui est sous ce couteau, dit-il en fichant sa *nabaja* ouverte sur la table comme un compas, est pour moi ?...

Si le nègre refuse, le *baratero* prend une pose matamore, frise sa moustache, et propose au pauvre diable un duel immédiat.

Dans une de ces cavernes on a égorgé avant-hier un Anglais récalcitrant,

Les aubergistes qui reçoivent les *barateros* sont du reste de bien singuliers aubergistes. Retranchés dans leur propre comptoir, derrière une clair-voie de grosses poutres en-

trelacées, ils défient le couteau des mauvais payeurs, qui, au lieu de le ficher dans leur visage ou leur poitrine, vont piquer le bois de la poutre en question.

La femme du *baratero* est pour l'ordinaire complice de ses vols et de ses assassinats. Un gamin, dressé au rôle de *mouche*, fait le guet devant la cave ou se charge de cacher les cartes. Quand un alguazil fait d'aventure main-basse sur un jeu de *baratero*, il met un cierge à Notre-Dame-d'Atocha. Ces bohémiens sans foi déjoueront longtemps encore la police. Il y en a qui ont des barques organisées pour jouer avec tapis et bancs, mais le gagnant court de bien grands risques. On le garotte souvent, et on le jette à la mer.

Est-ce bien à Cadix ou sur la côte d'une puissance barbaresque que se passent de tels faits? Le régent aime lui-même les cartes à un tel point qu'il joue dans son lit : cet exemple souverain encourage peut-être les

barateros de Cadix. Quoi qu'il en puisse être, il est impossible en voyant ces hommes, de ne pas être frappé de leur allure mâle et presque sauvage. Dévolus d'avance aux galères, ils portent leur front de réprouvés avec un orgueil qui n'appartient qu'au vrai voleur de la Péninsule. Leur force physique est extrême, et leur répertoire de chansons égal au moins à celui d'un *gitano*.

Comme un avertissement salutaire, le gouvernement espagnol a placé devant eux le bagne, mais de ce bagne andalou ils passent à la Ceuta, et quand ils rentrent comme des tigres relâchés dans la ville de Cadix, ils y deviennent professeurs, et tiennent école de filouterie et de vices.

Après cela, le *baratero* conserve sa guitare au bagne de Malaga. Dans ce bagne, sur lequel passent et repassent les brises embaumées de l'Océan, il ne tient qu'à lui de se croire le roi de ces vagues ; il vit en ce lieu

comme on ne vit pas ailleurs. On prétend même que ses chefs l'en laissent sortir sur *parole*, et qu'il y a peu d'exemples d'une évasion. Ceci relève le *baratero* aux yeux des juges du système pénitentiaire.

XXXIX.

Au même.

Le port de Sainte-Marie. — Les caves de Xerès.— Aspect de Santa Maria. — Le nègre de sir Georges.— La *Chicita*.— Une scène de magnétisme.

Ce matin, le vent d'est (*vento de levante*) était tombé; Cadix la ville blanche, aux toits vernissés, aux terrasses fleuries, au banc de sable étincelant au soleil, frissonnait doucement au souffle d'une brise tiède; sa baie

ressemblait à un long ruban de moire. Nous sommes partis à neuf heures pour visiter le port de Santa Maria, distant de deux lieues de mer de Cadix.

Le trajet a lieu en bateau à vapeur, et il faut le dire, il se fait assez lentement. La moindre barque du port, le plus mince falucho déploye en cette occasion plus de rapidité que cette lourde machine à pagayes sur laquelle il se trouve des bourgeois assez peu expérimentés pour avoir le mal de mer. Ces honnêtes citadins de Cadix vont s'ébattre au Puerto de Santa Maria tous les dimanches, c'est pour eux ce qu'était pour les Parisiens l'ancienne galiote de Saint-Cloud.

Les collines bleuâtres que l'on aperçoit en arrivant au port Sainte Marie le séparent de Xérès. Les caves de Xérès sont non moins célèbres que sa Chartreuse, elles se nomment (*bottegas*) et contiennent de dix mille à quinze mille tonneaux de vin. L'aspect du port de

Santa Maria, sa couleur, son mouvement rappellent assez celui de l'embarcadère d'un chemin de fer, si ce n'est que les voitures ne vous portent pas aussi vite que les wagons à Chiclana ou à Xérès.

La *calesa !* la *calesa !* tel est le cri de ces cochers tous alertes, pimpants, mis à la mode andalouse et sortant des cabarets de la jetée précédant l'alameda. Le terrible vent d'est qui soufflait encore hier a brisé les vitres de ces *miradores* coquets, charmants balcons à glaces qui se penchent sur la rue et dont quelques uns forment une véritable serre avec leurs corbeilles de plantes.. Les savetiers espagnols, corporation chantante dévolue ici à chaque vestibule, remplacent le grillon ou la cigale, on les retrouve au port de Sainte-Marie travaillant à leur manique sous les *Porticos* de ces maisons blanches dont une grande partie ne déparerait pas chez nous les jolies villas

de la Folie Sainte James au bois de Boulogne.

Dans les rues assez étroites mais propres et riantes nous voyons fuir le schall jaune ou rouge des *gitanas*, elles le portent sur la tête comme les femmes de Tarifa. De Chiclana à Tarifa il y a onze lieues d'Espagne (1), Chiclana est bien près ; aussi remarquons-nous plusieurs de ses paysans arrivant ici avec leurs *bourricos*, (ânes) chargés de plusieurs denrées. On peut aller par eau de Cadix à Chiclana, c'est ainsi que Montès le *matador* vient de s'y rendre ce matin, et dans quelques jours mon ami espagnol le senor M... et moi nous comptons lui rendre visite. Ce roi de la Tauromaquia est en effet propriétaire près de Cadix et sa seigneurie de Chiclana n'est pas sans intérêt, on dit qu'il façonne en ce lieu quelques élèves pour le combat de taureaux.

(1) Seize lieues de France.

L'Église de la Virgen est la principale église du port Sainte-Marie; le portail en est joli et moins empâté de chaux que les autres, le style est celui de la renaissance, la grille du chœur s'épanouit en arabesques, en rosaces. Tous les saints ont le visage brun et rappellent la chanson andalouse :

« Morena pintan à Christo
« Morena la Magdelena, etc.

Le port offrait ce matin un coup-d'œil des plus pittoresques : ses rues étaient barriolées de costumes de mille couleurs, car c'était jour de marché; tout donnait à la petite ville un air de fête et de gaîté inaccoutumé.

A l'Alaméda (promenade) je remarquai quelques nègres; ils venaient de passer la Guadalete sur le pont de pierre de neuf arches bâti sous le règne de Philippe II. Ces dignes mauricauds sortaient de Xérès où ils avaient été faire des provisions pour leurs

maîtres. Je venais de boire un verre de vin de Rota que l'un d'eux m'avait offert, lorsqu'en l'envisageant je crus reconnaître en lui le nègre dont l'un de mes amis, sir Georges, un jeune Anglais, se servait à Madrid pour ses commissions pendant son séjour en cette ville. Il se nommait Adonis et disait avoir été dans sa jeunesse postillon du prince de la Paix (Godoy).

Adonis avait soixante ans, et sa force musculaire ne paraissait pas affaiblie depuis son séjour prolongé dans la Péninsule ibérique. Il portait un habit de couleur tannée qu'on eût pu comparer assez équitablement à la guêtre d'un laird d'Écosse; son pantalon était de nankin jadis jaune, mais devenu à cette heure d'un blanc de savon. Il avait les jambes aussi courtes que les idées, mais en revanche il buvait à faire croire que son gosier était creusé en entonnoir et pouvait

contenir autant de vin que le Morne-Rouge contient de grains de sable.

Adonis était une sorte de domestique nomade, se vouant au service du premier venu, seulement il donnait la préférence aux Anglais.

— Pourquoi cela ? lui demandai-je un jour à Madrid.

— Parce qu'eux-mêmes, monsieur, feraient d'excellents domestiques... Ils en savent plus que nous, et ils nous *servent* sans s'en douter. Il y a conscience à leur demander des gages ; mais ils sont si riches!

— Connais-tu ici la seconde maison à l'angle de la promenade de la Victoria ?

— Certainement, c'est la nôtre.... Quand je dis la nôtre, c'est celle de sir Georges au service duquel je suis rentré depuis peu.

— Depuis combien de temps?

— Depuis trois jours. Je l'ai aperçu ici un

soir que je revenais de Rota ; il m'a happé dans la rue et m'a repris.... Dame ! c'est qu'il avait besoin de moi pour le *genre* de belle qu'il s'est choisi,...

— Et quel *genre* de belle ? je gage que c'est une Anglaise, car il y en a quelques-unes ici : le port de Santa-Maria m'a rappelé Richmond. Vois plutôt : partout des vestibules, des portes aux boutons de cuivre polis et frottés dès le matin ; quelques rues plus belles qu'à Cadix, des maisons bien tenues, et la Guadalete pour ceinture. Cependant, ajoutai-je en réfléchissant, il peut bien se faire qu'il se soit laissé prendre aux cils noirs et à l'éventail d'une belle de la place de Mer! En tout cas, Adonis, conduis-moi, car il m'attend.

— Mon maître vous attend? reprit le nègre effaré, mais il a donc oublié qu'aujourd'hui ?...

Et mon digne noir marmotta quelques

paroles à part lui ; il semblait trembler de tout son corps.

Cependant il ne tarda pas à me conduire vers la promenade de la Victoria, fort joli *paseo* planté d'arbres sur la chevelure desquels passait alors une charmante brise de mer. Sans les palmiers qui encadrent ça et là Santa-Maria on pourrait, je le répete, se croire dans quelque belle allée d'un jardin anglais, mais des aquéducs établis sous Philippe V vous rappellent dès l'abord même de ce lieu le sol andalou que vous foulez. La rue large et belle qui conduit à la promenade offrait à mon regard une ligne de maisons très confortable ; arrivés à la seconde, à l'angle de la Victoria, nous nous arrêtâmes, le nègre et moi, devant une cour plantée d'arbres exotiques, au fond de laquelle s'étendait un joli bâtiment carré aux jalousies vertes. La terrasse était plantée de géranium et de lauriers roses, au milieu il y avait une

petite tente arrêtée par quatre pieux. La porte de la maison se trouvant ouverte, nous montâmes jusqu'à la terrasse et là, sous la tente en question, nous trouvâmes sir Georges vêtu à la maltaise, avec ses babouches et son caftan achetés à Gibraltar; il fumait un délicieux cigare de la Havane et regardait une miniature assez grossière pour que je lui demandasse avec un sourire dédaigneux le nom du peintre.

— C'est le portrait de la *Chicita*, me dit-il, qu'en pensez-vous ? Comme il n'y a pas ici l'ombre d'un peintre ou même d'un amateur, je me suis vu obligé de la peindre moi-même.

Ce mot de *Chicita*, qui en espagnol signifie une petite femme, s'appliquait merveilleusement à la personne que représentait tant bien que mal le morceau de papier qu'avait barbouillé sir Georges.

C'était une créature de dix-neuf à vingt

ans, les cheveux d'un noir de jais et retombant en petites mèches sur les tempes, le teint d'un bistre pur, mais les dents éblouissantes de blancheur, le regard brillant, le nez fin, la gorge faite au tour et les mains petites comme celles d'une Mauresque. Sir Georges lui avait dessiné un collier de verroterie et une mouche auprès de l'œil. A ce trait seul je n'eusse pas eu de peine à reconnaître une *gitana*.

—Vous donnez dans l'encre ? dis-je à mon ami, il vous faut des *gitanas!*

— Pourquoi pas? reprit-il. Celle-là que j'ai rencontrée à Séville, et que je viens d'amener ici, à Santa Maria, est plus belle vous en jugerez bientôt, que la *Colonella*, cette fille du faubourg de Triana que nous avons vue danser l'autre jour la *jota aragonese*.... Je l'ai emportée comme un avare emporte son trésor, sans en rien dire à qui que ce fût. Voici quinze jours qu'elle est dans

cette petite ville.,. Si je vous la fais voir, c'est qu'elle a besoin de vous...

— En quoi donc? demandai-je surpris du ton affligé que prit alors sir Georges.

— En ce qu'elle est somnambule, poursuivit-il; chaque nuit elle se réveille et veut aller quelque part dans la campagne. Je crois, en vérité, d'après les demi-mots que j'ai surpris; qu'elle indique alors l'île de Léon.

— Et vers quelle heure de la nuit entre-t-elle en somnambulisme?

— Vers les deux heures assez ordinairement, reprit sir Georges. Cela lui arrive deux fois par semaine. Aujourd'hui, tenez, c'est son jour.

— Ellen'a pas encore monté sur *l'azotea* (1) de votre maison?

— Si fait, et sans Adonis elle risquait de

(1) Terrasse.

tomber, car on réparait alors les appuis de cette terrasse... Quand elle veut fuir la nuit, ses forces sont triplées, et il faut la vigueur de ce nègre pour la contenir... Elle cède alors, mais l'épuisement, la fièvre, un rire aigu suivent parfois cette lutte... La dernière fois Adonis l'a réveillée si brusquement que j'ai eu peur. Les nerfs de la *Chicita* se tendaient, tout son corps était brisé dans un douloureux martyre. Sans un peu d'eau fraîche aiguisée d'une pointe de tafia que j'ai versée dans sa bouche, nous eussions vu prolonger cet affreux malaise,

— Et vous avez tort, repris-je, il faut lui obéir et ne contrarier en rien cette volonté qui parle en elle si impérieusement ; tout au plus pourrions-nous la diriger.

— Vous vous êtes occupé de magnétisme, interrompit sir Georges , je me souviens même de votre séance chez la jolie sénorita

M... à Madrid dans la rue de *Jacometrenzo*...

— C'est vrai, mais je n'avais pas affaire à une somnambule... Cet état exige des ménagements tout particuliers. Avant tout, il faudrait que je fusse mis en rapport avec le sujet.

— Qu'à cela ne tienne ! reprit sir Georges en faisant signe à Adonis de placer sur un guéridon devant nous des cigares et un flacon de vin de Xérès : fais venir la *Chicita !*

Adonis disparut, et bientôt après, au milieu du nuage onduleux produit par nos *puros* je vis une gracieuse jeune fille en robe orange qui portait sur tous ses traits l'empreinte de l'accablement et de la fatigue. Elle tenait en main un grand verre d'eau dans lequel elle enfonçait et faisait dissoudre un de ces petits pains de sucre de forme carrée, spongieux et blancs que les Espagnols

nomment *azucar;* c'était son *refresco* habituel, mais en m'apercevant elle me l'offrit avec une grâce toute charmante.

Sir Georges sourit et me demanda ce que je pensais de ce déjeuner...

Jugeant à mon air d'hésitation que mon appétit devait être plus éveillé que celui de la *Chicita* , il me fit servir une collation substantielle. Nous causâmes alors, et nos anciens souvenirs de voyage firent la matière de cet entretien, pendant lequel le regard de la bohémienne ne nous quittait pas. Sir Georges était bon convive, il venait de faire défiler devant nous une armée assez imposante de bouteilles, lorsque tout d'un coup je crus voir les yeux de la *Chicita* se mouiller de larmes, la gitana laissait errer son regard du côté de l'île de Léon. Appuyée sur le balcon de la terrasse, elle interrogeait les contours bleuâtres du paysage avec une singulière expression de mélancolie.... Etait-ce un

amant que semblait appeler la brune fille, ou bien songeait-elle alors à Séville, d'où Sir Georges l'avait tirée? Quoi qu'il en fût, je lui pris la main en lui demandant avec intérêt ce qui pouvait amener chez elle cette douleur à laquelle l'Anglais ne semblait prendre qu'une attention assez distraite.

— Laissez-la, me dit-il, c'est un oiseau qui n'est pas encore apprivoisé ; réservez tout votre talent pour cette nuit; vous parviendrez peut-être à surprendre le secret qu'elle veut me cacher.

Nous allâmes respirer le frais à l'Alaméda de la Victoria, après avoir recommandé la *Chicita* au nègre Adonis. L'état de cette pauvre fille m'alarmait, je ne pus m'empêcher d'en parler à Sir Georges. Des aguadores de Cadix venant chercher de l'eau à Santa-Maria passaient en ce moment sous la futaie de chênes verts qui ferme la promenade : leur gaîté bruyante contrastait avec

la tristesse de mes pensées. Je demandai à sir Georges de quel pays il supposait que fût la *Chicita*, il me répondit qu'elle-même n'en savait rien, et que pour sa famille elle baissait les yeux chaque fois qu'il lui en parlait.

— J'ai demandé, dit-il, à un médecin anglais qui se trouve à Cadix d'apporter remède à l'état de la *Chicita*, et il m'a répondu que c'était peine inutile. Les gitanas, une fois qu'elles ont quitté l'immense famille des bohémiens et des bohémiennes qui les entoure, sont souvent sujettes, d'après lui, à une hypocondrie de cette nature. Le somnambulisme chez celle-ci n'a besoin que de surveillance et de repos.

Je n'étais pas de l'avis du docteur consulté par sir Georges ; mais je me gardai bien de contrarier l'Anglais au sujet de sa gitana. Le soir venu, je regardais encore la barre qui sert d'embouchure au Guadelete et qui est

souvent assez dangereuse, quand je fus averti par de larges gouttes d'eau qu'il fallait rentrer à la maison. Sir Georges m'y attendait auprès d'un grog assez britannique pour me réchauffer et me sécher ; il me dit que la *Chicita* dormait. Une simple natte de tapisserie séparait la pièce où nous nous trouvions d'avec celle où reposait la bohémienne.... Pendant les instants de silence produit par la fumée de la pipe turque que nous savourions en vrais pachas, je pouvais entendre la respiration égale et douce de la gitana...

L'air était lourd, opaque, j'ouvris la fenêtre malgré les recommandations de sir Georges contre les *mosquitos*, dont le bourdonnement, pareil à celui d'une guimbarde, courait par l'air.

Les persiennes de chaque maison se fermaient ou plutôt claquaient aux soufflements de l'orage, des tourbillons de poussière inon-

daient la rue, les joncs inclinés criaient sous cette raffale, les palmiers voyaient briser les feuilles de leur éventail. Sir Georges s'était assis à une petite table et se disposait à mettre en ordre quelques lettres reçues de Londres; pendant ce temps la pluie commençait à tomber à flots, les ruisseaux roulaient une eau noire et bourbeuse, ce fut à grand' peine qu'à travers ce bruit je distinguais la voix du *sereno* qui criait les heures :

— *La una y media ! el tiempo e nublado !* (1)

Je fus très surpris de voir qu'il était une heure et demie du matin; le Guadelete, ce fleuve que plusieurs poètes s'obstinent encore à nommer aujourd'hui le *Léthé* ou fleuve d'oubli, m'avait peut-être plongé dans cette torpeur; en effet, de cette fenêtre élevée j'apercevais sa barre et me souvenais de la

(1) Une heure et demie! le temps est troublé !

quête faite le matin même pour les âmes de ceux qui y avaient péri : c'était le patron du bateau à vapeur *(barco al vapor)* qui l'avait faite. Tous les fredons de guitare, si communs à Cadix, me revenaient en tête, je me trouvais seul et triste à ce port de Sainte-Marie, je songeais à la France et à ceux qui pouvaient encore m'y aimer, lorsque tout d'un coup en me retournant je vis sir Georges, le teint pâle, les yeux ardents, il m'indiquait du doigt la chambre de la *Chicita*.

C'était une petite pièce dont le sol était couvert d'*esteras* (nattes), elle était blanche et récrépie à la chaux sur la muraille, seulement sir Georges y avait fait placer dans l'un des angles une petite table où il avait partagé lui-même les divers objets de toilette de son nécessaire d'argent avec sa chère *Chicita*... Une lampe, à demi finie, jetait une lueur pâle sur le lit de la bohémienne. La *Chicita* se tenait droite et les yeux ouverts

sur ce lit; son regard était fixe, il lançait alors cet éclair immobile qui n'appartient qu'aux somnambules.

Evidemment la gitana ne nous voyait pas, elle ne voyait que sa pensée, sa pensée secrète, immuable; elle poussa le vitrage d'un *mirador*, qui regardait la campagne, et malgré l'état violent de l'atmosphère, elle se pencha à cette fenêtre et se mit à considérer les collines au ton noirâtre, alors coupées de temps à autre par la bande lumineuse de l'éclair.

Tout d'un coup, nous la vîmes se pencher plus avant dans la rue; elle allait s'y jeter lorsque le nègre la retint d'un bras nerveux. Une sueur pâle, glacée baigna le front de la *Chicita*. elle se tordit sous elle-même comme une couleuvre... Je soufflai alors sur ses tempes et défendis à Adonis de la toucher.

Elle se recoucha : seulement sa poitrine

était agitée et semblait se briser sous ses sanglots.

Une fois replacée sur son lit, elle caressa de ses doigts tremblants un fil noir qui était suspendu à son beau cou, et qui retenait un amulette en forme de poire. L'amulette était de cuivre et semé de caractères inintelligibles... ses yeux se refermèrent, et elle replaça d'elle-même sa tête sur l'oreiller.

— Voici le moment, dis-je à sir Georges, mettez vous-même la main de la *Chicita* dans la mienne.

— Sir Georges m'obéit, car à mon accent impérieux il comprit lui-même l'agitation de mes pensées, et le désir que j'avais de pénétrer comme lui le secret de la gitana... Dès les premières passes de magnétisme, auxquelles la *Chicita* n'opposa qu'une légère résistance, elle remua les lèvres avec une singulière avidité, il semblait que les paroles qu'elle désirait prononcer rencontrassent un

obstacle dans la présence de quelqu'un. J'avoue que je tremblai en songeant à sir Georges; était-ce l'aveu d'un amour caché que j'allais entendre, ou la bohémienne de Séville allait-elle déclarer elle-même sa répugnance pour cet étranger devenu son maître? Je songeai alors au nègre qui se tenait ainsi que nous dans cette pièce, et lui fis signe d'approcher... A son aspect, la résistance de la *Chicita* parut s'accroître; elle l'éloigna elle-même par un geste rempli à la fois de frayeur et d'inquiétude. Peut-être se souvenait-elle des efforts tentés l'instant d'avant par Adonis pour la retenir; car au seul contact de cette main noire dans la sienne, elle fit un mouvement prononcé d'horreur et de dégoût.

Je fis signe à Adonis de sortir, mais le maudit nègre, curieux comme tous ceux de sa caste, se tint à la serrure de la chambre et observa. L'orage s'était apaisé au dehors, on

n'entendait plus que le son monotone des rigoles de pluie tombant des azoteas pour arriver par des tuyaux jusqu'à l'*arrive* ou citerne qui occupe la partie intérieure et non bâtie de la maison. Sir Georges s'était assis, le visage appuyé sur ses deux mains comme un homme qui attend un miracle ou un coup de foudre; ses yeux demeuraient cloués sur la *Chicita* qui alors étendit les bras.

— Que regardez-vous, lui demandai-je en tenant l'une de ses mains, lorsque vous êtes à cette fenêtre?

— Une petite maison à San-Fernando... le devant est près du chemin de Chiclana... répondit-elle.

— Et que voyez-vous, dans cette maison, *Chicita?*

— Je vois... puis elle s'arrêta... sa parole devint pâteuse, ses sons étouffés, sa langue lourde... Je la fixai et concentrai sur elle la puissance attractive de mon regard; ma

volonté pour la gitana n'était pas cependant, je dois le dire, en cet instant celle d'un maître, mais celle d'un frère...

— A vous, oui, à vous peut-être, dit-elle... je puis le dire ; mais à lui...

— Qui... lui ?

— Celui qui m'aime... sir Georges...

— Sir Georges ne veut vous contraindre en rien, repris-je, ni moi non plus... Mais, dites *Chicita*, que voyez-vous dans cette maison de San-Fernando?

— Une pauvre femme avec un petit enfant noir.

— Que fait cette femme?

— Elle fume en ce moment-ci un *puro*, et mêle des cartes.

— Et l'enfant?

— Il souffle le feu, et fait griller des *salmonetes*.

— L'état de cette femme?

Ici la *Chiquita* se raidit, ses dents se serrèrent; cependant elle laissa échapper ce mot:

— *Magica*!

— Bien, c'est une sorcière, une *gitana* qui dit la bonne aventure?

— Oui, mais elle a fait bien du mal... Elle a fait avorter par jalousie la fille de Perez qui demeure au *Matadero*.

— Après?

— Après... elle a encore fait tuer un conducteur d'ânes à Medina-Sidonia.

— Est-ce tout?

— Elle me tuera! elle-même, oui... elle me tuera, reprit la *Chicita* en m'étreignant la main avec force, car elle voulait, voyez-vous, me faire épouser, à moi, le gardien du fort Saint-Sébastien, que je n'aime pas; mais elle hait les Anglais, et elle me tuera, vous dis-je!

— Que vous est-elle donc? demandai-je à la bohémienne.

— Elle m'est... reprit la *Chicita* avec hésitation, elle m'est une pierre d'achoppement dans tout, et pourtant je l'aimais!.. oui, je l'aimais, moi... reprit-elle en laissant déborder de ses cils noirs des larmes aussi blanches et aussi lourdes que des perles, c'est la seule femme qui m'eût donné un peu de pain et de poisson quand j'étais petite, tandis que je me souviens d'un grand vilain homme noir de la tribu de Zégris qui me déchirait la peau avec des lanières d'aloës, mais... je vous le répète... elle me tuera, elle ne pourra me pardonner et comme elle est sorcière (magica) elle sait tout!

— Mais, encore une fois, que vous est cette femme?

— C'est ma mère. monsieur, ma mère... On l'appelle la *Miraba*... Mais je ne la vois

plus ; la lampe de sa chambre s'éteint !.....

. . . . . .

Le lendemain, au point du jour, nous partions sir Georges et moi pour l'île de Léon, autrement *San-Fernando*.

FIN DU TROSIÈME VOLUME.

IMPRIMERIE HYDRAULIQUE DE GIROUX ET VIALAT,
A Saint-Denis-du-Port, près Lagny.